T. XXXIII. N° 1. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Avril 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Lettres inédites de Marcel Proust

Notes sur les derniers mois de la vie de Marcel Proust.

Lorsqu'un grand artiste crée une œuvre, c'est à elle qu'il donne ce qu'il possède de plus précieux. Sa correspondance ne peut être qu'un document.

Les lettres de Proust (1) qui sont publiées ici n'apportent à l'histoire littéraire que quelques menues anecdotes sur un duel manqué, une dédicace en bouts rimés, et d'autres détails. Leur intérêt est par contre dans les traits du caractère de l'écrivain qu'elles mettent en lumière.

Ce n'est jamais un inconnu que la correspondance d'un romancier révèle. Mais comme il a été contraint dans son œuvre à se soumettre à certaines lois artistiques, ses lettres, verres grossissants, accusent, exagèrent souvent les marques caractéristiques de son génie. Ce sont

(1) Le texte de ces lettres nous a été aimablement communiqué par leur destinataire, M. Paul Brach.

donc ses défauts qui deviennent apparents et qui nous aident à comprendre comment, en les maîtrisant, il en a fait ses dons les plus réels. De même la pathologie explique souvent les phénomènes de la vie normale.

*
* *

Je parlerai ailleurs un peu plus longuement de ces présentes lettres. A leur propos, j'étudierai alors les derniers mois de la vie de Proust et j'approfondirai les quelques remarques, que je résume ici simplement en deux ou trois points et que je m'excuse de noter ainsi beaucoup trop brièvement à mon gré.

Première impression : la façon dont l'écrivain se laisse conduire par les associations d'idées. Proust prenant avec ses romans, contrairement à un Flaubert, toutes sortes de libertés, on constate déjà fréquemment qu'il y suit sa pensée jusqu'au bout. S'il s'attache à un rayon de soleil, ou au cri d'un camelot dans la rue, il nous livre en même temps toutes ses autres pensées qui s'étendent de plus en plus lointaines en ondes concentriques. Cette tendance spontanée de son intelligence est devenue d'ailleurs, dans son œuvre, une méthode. S'il ne résiste pas au désir qu'il éprouve de vider tout le contenu d'un souvenir, il le discipline cependant ; s'il s'écarte de son point de départ, il ne manque pas d'y revenir avec une volonté continuelle et il aboutit ainsi à évoquer l'objet en « épaisseur », dans sa complexité et sa profondeur. Au contraire, dans sa correspondance, où il n'a plus aucun souci de composer, les associations d'idées se déroulent les unes à la suite des autres, toutes en surface. Il fait porter une lettre par son chauffeur. Et celle-ci lui rappelle une soirée au *Bœuf sur le toit*, et le poulet « si bien rôti » qu'il y a mangé : « Et ce poulet sous le toit m'a fait penser à Sem, écrit-il, et à une promenade la nuit, en automobile, avec lui. » Puis, le lien qui rattache les idées devenant de plus en plus lâche, cette promenade (ou est-ce la soirée du *Bœuf?*) lui suggère une scène dans une maison de fous, située près de Dijon « que vous connaissez peut-être à cause de la sublime entrée sculpturale qui la précède et qui s'appelle — d'un titre préventif, car c'est bien du seizième siècle — le puits de Moïse ». Tout ce passage, à mon tour, me paraît comparable à ces exemples si curieux donnés par certains philosophes anglais comme types d'associations d'idées saugrenues : un plat de biscuits, par exemple, fait penser immédiatement à Jeanne

d'Arc parce que les biscuits sont disposés les uns sur les autres comme les fagots d'un bûcher dans les imageries d'Épinal.

Il est certain que ce caractère particulier des lettres de Proust nous fait mieux saisir celui de son effort créateur. Cet abandon de l'esprit à l'enchaînement des idées, cette distraction perpétuelle se répètent dans son immense correspondance, et c'est ce qui la rend d'ailleurs variée et pleine de surprises. Ce qu'on ne trouve, par contre, que dans les pages ci-dessous, c'est un ton désespéré, un aveu de détresse — vite surmonté pourtant — et qu'explique l'intime camaraderie des relations personnelles entre Proust et le destinataire de ces lettres.

*
* *

Elles ont été écrites en juillet et en août 1922. En novembre, Proust mourait. Ce sont quelques-uns de ses derniers billets. Sans doute on y reconnaît également son intelligence avide de faits nouveaux, curieuse comme un estomac affamé : il parle de ses amis, avec qui les rendez-vous deviennent pour lui si difficiles ; il s'inquiète des attaques posthumes de Montesquiou dans ses *Mémoires;* il se plaît à observer les réactions de Céleste et d'Odilon à qui il fait un cours d'histoire de France ; il s'amuse de mille riens ; il rappelle sans cesse à son ami les abréviations plaisantes ou les formules convenues de leurs dernières conversations sans oublier à aucun moment de choisir celles qui peuvent faire le plus de plaisir. Au milieu de sa tristesse, il garde un style continuellement enjoué, par lequel il cherche à témoigner mieux que l'extrême politesse qui lui est habituelle : une attention amicale qui voudrait ne jamais se relâcher. En même temps, et malgré ses crises d'asthme, sa toux, ses yeux dont il se plaint, sa fatigue et son irrémédiable ennui, il s'efforce courageusement de corriger les épreuves de *Sodome et Gomorrhe*, car il est resté l'artiste qu'il a toujours voulu être et sensible à la gloire merveilleuse qui commence alors qu'il n'est presque plus capable de la goûter.

C'est que dans ces derniers mois qui précèdent sa mort, il est arrivé, par suite d'un insensible progrès, à une sorte de vie hors la vie. Sans doute, d'un bout à l'autre de sa recherche du temps perdu, tous ses actes sont déjà accompagnés d'une anxiété douloureuse qui donne à ses livres leur coloration humaine et qui les élève

au-dessus de la psychologie. Mais dans ces quelques lettres son angoisse à nu apparaît dans ses rapports avec l'emploi quotidien et l'organisation matérielle de ses journées devenues complètement cahotiques.

C'est son asthme sans doute qui l'avait mené à une impasse. Les asthmatiques souffrent moins la nuit de leur étouffante oppression. Il se couchait de plus en plus tard. Bientôt il veillait la nuit. En se mettant au lit avec le jour, c'était souvent l'insomnie. Pour éviter le drame de l'oreiller qu'on retourne et sur lequel on cherche en vain la grâce d'un répit, il prenait des somnifères. Petites fioles féeriques, qu'il a évoquées avec tant d'amour, fioles magiques dont quelques gouttes dispensent le repos. Mais tout miracle n'est obtenu que par un sacrifice. Comme le somnifère prolonge ses effets jusqu'au lendemain à l'état de veille, il faut prendre de la caféine. Forcer la nature, c'est appeler sa vengeance. Proust était parvenu peu à peu à vivre artificiellement. Maintenu dans un état d'excitation par le tonifiant, il ne sentait plus jamais la fatigue. Après vingt-quatre ou trente-six heures de veille consécutives, c'est par un décret de sa volonté qu'il regagnait son lit, ayant réellement perdu l'habitude d'aller spontanément se coucher le soir. Il lui fallait faire un raisonnement : le corps et l'esprit, pensait-il, ont besoin de se détendre après une certaine période d'activité et voici pour moi ce moment. De même, il ne pouvait pas se lever si, avant de s'endormir, il n'avait pas commandé à Céleste d'entrer dans sa chambre le lendemain à vingt-trois heures (une heure, par exemple, avant la visite d'un ami). Il n'avait, en effet, aucune raison pour que ce qu'il appelait encore ses nuits prissent fin d'elles-mêmes pas plus qu'elles ne commençaient naturellement. Il avait détruit en lui l'espèce d'instinct du sommeil : mais ce n'est pas en vain que l'on échappe à n'importe uel acte réflexe.

Il était alors complètement sorti des cadres sociaux, qui rythment nos gestes. Sa durée intérieure s'écoulait pure, presque indépendante, sans rapport avec les mouvements collectifs du dehors. Et c'est ce qui explique le vertige que donnent certaines phrases très simples de ses lettres : « Comme je ne peux pas rester tant de jours couché, je me suis décidé à sortir *aujourd'hui* mardi, *hier* (1), car les jours où je sors, je reste la nuit dehors, etc... » ou encore : « Je m'étais fait

(1) C'est moi qui souligne.

éveiller tout exprès (ce que je ne devrais jamais faire). Il en est résulté un tel changement d'heure, que, trompé comme par l'heure d'été... » Ces phrases sans importance résonnent cependant comme certains mots quelconques mais déchirants : « Maman, » « Mon Dieu, » murmurés si plaintivement par ceux à qui l'on rappelle soudain une douleur encore toute vive.

Aujourd'hui, hier ; le soir, le matin ; les semaines, les saisons : il avait abouti au dérèglement total du flux de sa conscience, comme Rimbaud, au dérèglement systématique de ses sens. Mais le poète de vingt ans avait volontairement élu ce « désordre sacré », qui conduit, a-t-il dit, à la folie. Tandis que le romancier, ce romancier du « temps perdu et retrouvé », était sans doute destiné à devenir malgré lui une victime du temps.

Les visites légendaires de Proust à deux heures du matin, son reste de vie mondaine poursuivie dans des conditions si extraordinaires ont prêté à maintes anecdotes curieuses. Mais chacun de ces actes désadaptés était le résultat d'une série d'efforts ou de sentiments extrêmement pénibles.

C'était d'abord un malaise physique : « ...Chaque fois que je reste trop longtemps au lit, je suis alors dans une telle nage qu'il me faut me « changer »... tous les quarts d'heure, de sorte que je prends froid... »

Ensuite l'impossibilité d'accomplir lui-même les gestes courants de l'existence. Cet homme d'une intelligence merveilleuse était devenu dans la vie pratique une espèce de grand et lourd mannequin, peu maniable même pour lui, et qui avait besoin du coiffeur pour le raser et de Céleste pour l'habiller. Si Céleste n'est pas auprès de lui, il écrit : « Il est deux heures de l'après-midi mercredi et je n'ai pas encore ôté mon chapeau et mon manteau... » Cette aimable nonchalance apparente, dont ses amis souriaient avec sympathie comme d'une infirmité bénigne, cachait au contraire un sentiment extrême, une lassitude poussée à bout.

Il n'était plus véritablement un fils de cette terre ; il avait cessé de mener « la vie », cette vie normale caractérisée par des alternances régulières, qui lui étaient étrangères. N'étant plus dans la vie, il savait la mort toute proche.

Il ne regrettait pas cette voie où il s'était engagé, car justement elle l'avait détaché de tout. « Dans l'intervalle (entre mon enfance et aujourd'hui) se place toute une vie de plaisirs et de souffrances,

et je ne sais plus tenir la plume reprise trop tard (1). » La perspective de recommencer son existence ou, d'ailleurs, n'importe quelle autre existence, lui paraissait le pire des supplices, l'enfer, le seul véritable enfer qui l'effrayait. Il lui restait, il est vrai, l'amitié fidèle de ses vieux camarades et de ses nouveaux admirateurs : mais ce sentiment qui cherche en vain un absolu dans l'excitation intellectuelle de la conversation l'amenait à écrire : « Du reste, c'est très bien, on pense aux gens et on s'en passe si facilement » ou encore, dans la lettre suivante : « Quand je pars, je ne reviens plus, grand débarras pour mes amis. » Enfin l'art, valeur suprême, le but véritable de sa vie, il semble, dans cette dernière période, l'avoir dépassé. Dans ces journées de cinquante heures, dans ces nuits sans fin, qu'il interrompt soudainement, dans cette existence exceptionnelle, son œuvre également lui apparaît comme bien peu de chose. Et l'art ne lui semble plus que l'expression des souffrances et des maux qu'il a connus, et qu'il est bien inutile de revivre.

Finalement, la seule douleur qu'il n'a pas éprouvée, c'est l'inquiétude de l'au-delà. Je connais peu d'hommes qui aient envisagé leur fin avec autant d'indifférence affective pour l'après-vie et avec autant de fatigue envers la vie. Cette lassitude dominante n'empêchait pas d'ailleurs son intelligence généreuse de se passionner pour mille questions superficielles auxquelles il se donnait tout entier jusqu'au dernier instant. Mais, l'instant d'après, il retombait dans cet état que représente assez parfaitement celui du bouddhiste à la recherche du détachement progressif des passions. Il était arrivé, dans cette période, à l'idée de la mort-délivrance. Et la première grippe attrapée

(1) Cette phrase est extraite d'une dédicace de Marcel Proust à Paul Brach sur un exemplaire réimposé : *le Côté de Guermantes :*

> « *Cuyp, soleil déclinant dissous dans l'air limpide*
> *Qu'un vol de ramiers gris trouble comme de l'eau*
>
> . . . .
>
> *Encens bleu des beaux jours fumant sur le coteau,*
> *Ou marais de clarté stagnant dans le ciel vide.*
> *Des cavaliers sont prêts, plume rose au chapeau.*
>
> . . . .

Je voudrais pouvoir vous copier tous ces vers que je faisais au lycée vers quinze ou seize ans. Ils vous prouveraient que j'écrivais un peu moins mal alors qu'aujourd'hui... etc. »

au début de cet hiver 1922, il ne voulut pas la soigner, ni résister au développement naturel de la maladie. Les « complications » survenues l'emportèrent en novembre...

L. Pierre-Quint.

Datée de la fin de 1918

Monsieur,

Je ne vous ai pas encore remercié parce que j'ai beaucoup souffert des yeux et qu'on me défend d'écrire, mais surtout parce que j'espérais le faire de vive voix. L'occasion souhaitée n'est pas venue. Ma vue se fatigue encore trop vite pour que je puisse relire avec vous dans une lettre tout votre livre (1) ; mais je le lis souvent seul. Je voudrais appeler votre attention sur certains défauts et aussi vous dire combien j'admire tels de vos dons : la concision trop rare dans l'expression ironique d'un sentiment douloureux provoque des réussites qu'on ne se lasse pas de goûter. Quelle surprise ! quel plaisir dans la tristesse quand on voit que « couples argentins » signifie « de la République Argentine », là où tous les mots perfidement choisis et jusqu'à « if » et jusqu'à « tremble » eussent fait jurer qu' « argentin » avait le même sens qu' « argenté », dans une *Nuit* de Musset (2).

Mais je suis obligé d'interrompre ici ma lettre. Les caractères de votre impression me rendent relativement facile de lire votre livre, mais il me reste aussi malaisé d'écrire pour vous citer ce que je préfère, ce que j'aime moins, pour vous demander ce que vous faites, si vous travaillez, et pour exprimer moins brièvement que je ne le fais ici ma reconnaissance pour votre dédicace et ma meilleure sympathie.

Marcel Proust.

(1) Il s'agit du *Salut aux Morts*, poèmes de guerre publiés par Paul Brach en une plaquette tirée à mille exemplaires.

(2) Voici les vers qui ont suggéré à Proust cette remarque. Ils forment le dernier tercet d'un sonnet intitulé : *le Premier*, c'est-à-dire le premier ami mort au front :

Sur votre tertre amer un if déchiré tremble.
Ah! qu'ils s'étonneraient les couples argentins
Qu'on évoquât leur danse avec votre destin!

*
* *

Peu de temps après cette lettre, Paul Brach, qui dirigeait alors une petite revue, *l'Œil de Bœuf* (1), demandait à Proust sa collaboration. La revue cessa de paraître avant que Proust pût exécuter sa promesse. Cependant c'est à la suite de ces rapports littéraires qu'il se lia peu à peu avec Brach. C'était l'époque où il faisait la connaissance d'écrivains (Paul Morand, Jacques Rivière, Edmond Jaloux, André Gide...) qui enfin le considéraient comme un « confrère » et l'admiraient.

Vers 1920, il remettait à Brach la reproduction photographique de son portrait par Jacques-Émile Blanche, avec la dédicace suivante : « A P. B..., qui a su si bien rendre nouvelle la rime *argentin...* » Un peu plus tard, sur un de ses livres, il écrivait : « Cher ami, je me souviens toujours de votre rime *argentin...* » Curieuse mémoire que celle de Proust ! Ce n'est jamais par une vue d'ensemble qu'il arrivait au général, mais par un fait particulier, bien choisi, de façon caractéristique et qu'il approfondissait jusqu'à l'âme, si je puis dire.

*
* *

Juillet 1922.

Cher ami,

Quelle plume jointe à une difficulté, ce matin, d'écrire ! Voici : vous m'aviez dit que vous viendriez lundi. J'y croyais tellement que quand, Jacques Rivière étant auprès de mon lit, on a sonné, je n'avais aucun doute que ce fût vous. C'était mon ami Reynaldo Hahn. Comme je ne peux pas rester tant de jours couché, je me suis décidé à sortir aujourd'hui mardi (hier, car les jours où je sors, je reste la nuit dehors et le matin levé). Au moment de partir, j'ai eu votre petite carte qui avait l'air un peu éloignante : « Ne viendrez-vous pas faire un tour du côté, etc. (2). » J'interprétai : « Ne venez pas. » C'est du reste la seule partie du Ritz que je ne connaisse pas, je ne sais pourquoi ; le pauvre Vespis (3) (ou l'heureux Vespis, comme vous considérez

(1) C'est à *l'Œil de Bœuf* qu'ont paru les premières pages de Montherlant et de Lacretelle, ainsi que des poèmes de Valéry, de Cocteau, etc...

(2) Du grill-rom de l'hôtel Ritz.

(3) Maître d'hôtel italien du Ritz.

la chose, il est mort, est-ce un bonheur? Je ne sais pas) le dirigeait et voulait toujours que j'y vinsse; enfin cela n'a pas eu lieu. Je connais les cuisines, je descends près du glacier mettant en fuite les cafards (j'ai même, en 1906, fait apporter le piano de Risler pour faire osciller de compétence le plumet de Mme d'Haussonville). Je sais manœuvrer les douches, etc... Seul, dans votre local de ce soir, stupidement, je ne suis jamais allé. Ce qui m'a surtout empêché ce soir, c'est que j'ai de la sympathie pour M. Serge André. Si je l'avais vu, je lui aurais demandé de donner dans *l'Opinion* (1) un extrait de l'article de Vettard dans la *N. R. F.* J'aime mieux que ma sympathie garde une forme désintéressée. Vous m'avez enchanté avec la découpure de *l'Illustration* (2). Je n'ai connu, des gens qui sont là, que Haas, E. de Polignac et Saint-Maurice ; mais quel plaisir de les revoir ! Tout le temps je demande cette coupure, elle me fait un plaisir infini.

Maintenant que je suis sorti (dans un état atroce, il est deux heures de l'après-midi mercredi et je n'ai pas encore ôté mon chapeau ni mon manteau) quand pourrai-je me lever de nouveau? A ce moment-là, vous serez reparti à Domfront. Du reste, c'est très bien, on pense aux gens et on s'en passe si facilement ! J'avais quelque chose à vous demander et je ne sais plus quoi. Je commence à dire un peu moins souvent : « Je vous noierai dans un océan de m... (3). » Adieu, cher ami.

Votre

Marcel Proust.

Août 1922. Samedi.

Mon cher ami,

J'ai passé une si épouvantable journée (il est onze heures du soir et je n'ai toujours pas éteint depuis votre visite où je me suis fatigué à vous ennuyer) que demain dimanche

(1) Dirigé alors par M. Serge André.

(2) Cette découpure était la reproduction du tableau de James Tissot qui figurait à cette époque dans une exposition rétrospective du second Empire aux *Arts Décoratifs*. Le tableau représentait la terrasse du cercle de la rue Royale, vers 1875-1880.

(3) Formule plaisante avec laquelle Proust menaçait familièrement son personnel lorsqu'il était mécontent. Ses amis lui avaient demandé d'en trouver une moins infernale.

me paraît un peu improbable (1). Je ne vois pas le mieux venir. Il faudrait qu'il se dépêchât pour que je fusse à deux heures en état de sortir le soir. Néanmoins, ce n'est pas *impossible.* Donc (le 44 rue Hamelin me semblant un point par lequel passent toutes sortes de lignes venant de la ville et allant chez vous) passez à tout hasard, si le hasard fait que vous passiez par là ; c'est, vous voyez, un minimum de certitude ; si au contraire, à deux heures, je me suis remis, je me lèverai et procéderai aux rites nécessaires (2).

J'ai envoyé à M. Serge André, dont vous m'aviez dit les charmantes attentions, une dédicace qui est, je crois, un effet plus de la sympathie que de la gratitude (3). Son idiotie même la rend unique (pardonnez-moi cet éloge que je m'adresse) dans la série de mes dédicaces. Elle m'a fait penser qu'il est stupide de ne pas posséder un dictionnaire de rimes et un bien plus important de synonymes. Du moins, dans mes vers, si cette horreur peut porter un tel nom, il n'y a rien contre vous et j'ai appris hier par vous, avec tristesse, qu'on ne pouvait pas dire qu'il n'y eût rien de désagréable pour moi dans vos sonnets (4). Je me suis vengé en vous gardant un temps ridicule. Vous m'avez laissé pour mort (5) ; nous nous sommes réconciliés au moment de votre départ en nous serrant la main.

Je vous dirai mon étrange thérapeutique d'aujourd'hui.

Bien affectueusement à vous.

Marcel Proust.

*
* *

Août 1922.

Cher ami,

C'est bien peu la peine que vous passiez demain vendredi. Il n'y a aucune chance que je puisse vous voir avant votre

(1) En le quittant P. B... lui avait dit : « Je viendrai vous chercher demain vers onze heures pour dîner avec vous. »

(2) Il s'agit de sa toilette. Le coiffeur venait chaque fois qu'il sortait. Puis c'étaient les ablutions ; le choix d'une cravate, généralement gris-perle, durait cependant très longtemps. Enfin on lui tendait son gilet de velours, sa redingote ou sa jaquette.

(3) C'est une dédicace en vers, qui riment tous avec le prénom de *Serge.*

(4) P. B... avait raconté à Proust qu'il avait composé une sorte d'impromptu sur différentes personnalités et qu'il y avait glissé une allusion à l'auteur de *Swann.*

(5) Souvent Proust interrompait une conversation : « Je suis trop fatigué, avouait-il. Partez. »

départ. Vous avez été moins gentil l'autre soir (1) mais vous avez auprès de moi un tel « solde créditeur » de bontés que vous pouvez être de moins en moins gentil pendant quelque temps. C'était ce soir jeudi que vous deviez passer. Je m'étais fait éveiller tout exprès (ce que je ne devrais jamais faire). Il en est résulté un tel changement d'heure que, trompé comme par l'heure d'été, Odilon est parti deux heures plus tôt me chercher de la bière (2), etc...

Je ne vais pas très bien. Comme chaque fois que je reste trop longtemps au lit, car je suis alors dans une telle nage qu'il me faut me « changer », comme dirait « l'agréable personne » (3), tous les quarts d'heure, de sorte que je prends froid, ce qui ne m'arrive jamais dehors. J'ai un nouveau torticolis. Il a été de cinq à sept désagréablement caressé par un grand nombre de portes dont aucune ne fut malheureusement ouverte par vous. Je pense avec horreur à ma vie. Depuis *Sodome II*, je n'ai pas eu le courage de corriger *Sodome III*, ce qui me fatiguerait beaucoup moins que de faire à Odilon des cours d'histoire de France.

Vous dites que vous n'avez pas de papier; je ne dois pas avoir de plume car je ne puis arriver à tracer lisiblement ces lignes, d'ailleurs mornes et vides. Je ne sais où vous allez, quand vous reviendrez. Si je ne me décide pas à changer la charmante famille (4) à qui je fais l'école du soir, sans préjudice de l'angélus de l'aube, peut-être partirai-je (5); et quand je pars, je ne reviens plus, grand débarras pour mes amis.

Votre tout dévoué. Marcel PROUST.



Les trois post-scriptum ci-dessous suivent immédiatement le texte de la lettre. Les deux premiers font allusion à un incident

(1) Ces mots reposent sur l'incompréhension presque tragique qui séparait Proust de ses amis. Ceux-ci croyaient lui rendre service en lui conseillant de revenir à un emploi du temps mieux réglé, à une hygiène plus normale. Et Proust, qui se laissait aller à la mort comme vers une fatalité, se plaignait, mais toujours avec quelle douceur, des exhortations inutiles qui lui étaient adressées.

(2) A l'hôtel Ritz.

(3) C'est ainsi que P. B... avait surnommé Céleste.

(4) Composée de Céleste, de sa sœur et de son mari, Odilon, chauffeur de taxi, taxi qui était presque tous les jours à la disposition de Proust.

(5) Il s'agit toujours de son perpétuel faux départ, espérance conservée par habitude, sans doute, à laquelle il ne devait plus croire réellement.

qui eut lieu quelques jours auparavant au restaurant du *Bœuf sur le toit,* dont la vogue commençait grâce à son jazz et sa clientèle en partie littéraire. C'était l'époque où, dans tous les établissements, on dansait avec passion. Proust s'y était rendu plein de curiosité et pour la première fois avec Brach et Edmond Jaloux. Après le dîner, dans la salle déjà un peu déserte, soudain D..., un jeune homme habitué de l'endroit, à moitié ivre mort, se leva de sa table, à moitié trébuchant et, stupéfait par l'aspect de Proust, qu'il ne connaissait pas, par sa pelisse et son melon, le prit à partie en plaisantant. Comme il fut impossible de le faire taire, Proust fut entouré par ses amis et raccompagné chez lui. Mais il jugea que l'incident était sérieux et il voulut envoyer ses témoins. Il y renonça cependant lorsqu'il reçut le lendemain une lettre d'excuses aussi satisfaisantes qu'il pouvait la demander. Voici la réponse que Proust adressa à D...

44, rue Hamelin.

Monsieur,

Vous ne me deviez aucune excuse ; il n'est que plus délicat et plus « élégant » de votre part de m'en adresser.

Un instant, dans le tumulte un peu confus de la vie de bar, dont je n'ai pas l'habitude, j'avais pu espérer être mêlé en quelques façon à ce que j'avais pris d'abord pour un jeu et qui était une querelle. Je dis que je l'avais espéré, non pas que j'envisage même la possibilité d'une bataille dans un café, chose incompatible avec mes goûts, mon âge et ma santé, mais parce que j'entrevoyais par là la chance de ce que j'ai tant aimé et que ma santé ne m'empêche nullement de renouveler : un duel. Mais mes amis m'ont juré que c'était impossible, que je n'étais pour rien dans leur dispute, qu'un envoi de témoins serait risible et sans effet. M'ont-ils trompé par excès de délicatesse et pour me mettre hors de cause? Vous seul pourriez m'éclairer à ce sujet. Or, il est à peu près certain que je ne vous rencontrerai plus jamais. Je resterai donc dans un doute perpétuel ; que l'oubli d'ailleurs terminera vite. En tous cas, les sentiments si élevés dont votre lettre témoigne me donnent précisément le plaisir que j'aurais eu après un duel (et sans qu'il ait été nécessaire de croiser prélablement le fer avec vous), je veux dire celui de vous serrer, Monsieur, très cordialement la main.

Marcel Proust.

***

C'est de cette lettre que parle Proust dans les post-scriptum qui suivent :

Je vous ai dit que j'avais écrit à M. D... J'ai oublié d'ajouter que je ne suis pas certain qu'il ait eu ma lettre, car il avait indiqué rue Greuze une adresse où il n'est pas. Le concierge ne le connaît pas, mais a accepté à tout hasard d'Odilon, de l'argent et ma lettre, probablement par un mélange de curiosité et de cupidité. J'ai oublié aussi, dans mes remerciements de vous dire combien j'avais trouvé le poulet bon. Il est regrettable qu'après l'avoir si bien rôti, on se croit obligé de vous en jeter le plat à la tête. Je n'ai pu identifier l'affreux serveur que je sens connaître si bien.

Votre MARCEL.

Tournez encore, voulez-vous?

Le poulet dont je parle est celui du *Bœuf sur le toit* et ce poulet sous le toit m'a fait penser à Sem que j'avais, une nuit, ramené de Trouville à Cabourg en taxi. Comme les routes sont très noires, et à chaque coin de route, un bœuf en liberté ; il se jette sur la voiture. Sem n'était qu'à demi enchanté et me dit : « Vous me proposez une promenade et m'emmenez dans une corrida donnée en pleins pampas. » Grâce à votre bravoure et à votre sagesse, nous avons évité qu'un poulet bien chaud fût suivi d'un seau à glace dans la tête, ce qui arriva précisément il y a quelques années dans une maison de fous que vous connaissez peut-être à cause de la sublime entrée sculpturale qui la précède et qui s'appelle — d'un titre préventif, car c'est du seizième siècle, — le puits de Moïse.

P.-S. — Pensez-vous que si Montesquiou m'attaque dans ses *Mémoires*, je puisse faire un procès à M. P... (1)? Si je vous le demande, c'est que ce dernier m'a écrit très longuement et très gentiment, il y a une huitaine de jours. Je crois que X... me croit de l'Académie, tant je reçois de livres de lui.

(1) Exécuteur testamentaire de Montesquiou.

Le Rire [1]

L'énigme du rire devant les hommes d'aujourd'hui.
(Les théories moralistes et éclectiques.)

PHILBERT a fait une remarque fort ingénieuse et qui éclaire grandement le sujet :

« Un être parfait, écrit-il, serait incapable de rire et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'il aurait la bonté parfaite, laquelle exclurait toute malice et ôterait au plaisant tout goût agréable ; la seconde, c'est qu'il aurait aussi l'intelligence parfaite, c'est-à-dire *intuitive*, et par là même, d'après nos définitions, le plaisant disparaîtrait même pour lui : en effet, cette intelligence (autant du moins que nous pouvons concevoir une intelligence pareille) affranchie des sens et de nos procédés discursifs, fonctionnant dans des conditions inconnues à l'humanité, devrait voir si pleinement, si purement, l'absurdité de toutes les erreurs, qu'il ne leur resterait plus rien de *spécieux.* »

Une telle remarque met bien en lumière les deux faces du rire : intellectuelle et morale. Si nous avons placé Philbert parmi les intellectualistes, c'est en raison de son insistance sur l'analyse du comique ; mais l'importance qu'il reconnaît à l'élément moral eût tout aussi bien permis de

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 mars 1928.

réserver son étude au présent chapitre. Cela n'a d'ailleurs pas autrement d'importance.

Il en est tout autrement pour Bergson dont l'œuvre, petite par le volume, est néanmoins considérable car elle nous offre, non pas une théorie acceptable sur les origines du rire (elle n'y prétend point et le tente à peine) mais une classification commode sur les catégories.

Bergson doit infiniment de choses à Philbert — et parmi les plus importantes de sa thèse : la distinction entre l'esprit et le comique, ses arguments du « ressort » et de l'« accumulation des effets », sa théorie sur l'esprit de justice sont à peine transposés. De nombreux exemples, comme le mot de Boufflers, y sont prétexte à des dissertations fort parentes. Mais l'ensemble est fort différent et il fallait s'y attendre d'un esprit aussi original, aussi fin, aussi délié : Bergson a vu très clairement la nature du péché ou de l'erreur de ses prédécesseurs. Aussi a-t-il songé à l'éviter.

« On peut définir le comique, écrit-il à M. Delage, par un ou plusieurs caractères généraux, extérieurement visibles, qu'on aura rencontrés dans les effets comiques çà et là recueillis. Un certain nombre de définitions de ce genre ont été proposées depuis Aristote ; la vôtre me paraît avoir été obtenue d'après cette méthode : vous tracez un cercle et vous montrez que des effets comiques pris au hasard y sont inclus. Du moment que les caractères en question ont été notés par un observateur perspicace, ils appartiennent sans doute à ce qui est comique ; mais je crois qu'on les rencontrera souvent aussi dans ce qui ne l'est pas. La définition sera généralement trop large. Elle satisfera — ce qui est déjà quelque chose, je le reconnais — à l'une des exigences de la logique en matière de définition : elle aura indiqué quelque condition *nécessaire*. Je ne crois pas qu'elle puisse, vu la méthode adoptée, donner la condition *suffisante*. La preuve en est que plusieurs de ces définitions sont également acceptables quoiqu'elles ne disent pas la même chose. Et la preuve en est surtout qu'aucune d'elles, à ma connaissance, ne fournit le moyen de construire l'objet défini, de fabriquer du comique. »

Il est impossible de dire mieux ni plus vrai. Nous avons, au cours des chapitres précédents, tiré à plusieurs reprises les mêmes conclusions. Il ne s'ensuit pas, et d'ailleurs Bergson se garde bien de le prétendre, que les travaux antérieurs

soient inutiles — ni leur examen. Car ils ont accumulé ces caractères *nécessaires* dont parle Bergson et nous ont conduit à beaucoup mieux connaître notre matière et à tenter les synthèses qu'ils n'ont pu réussir.

Une exception toutefois, parmi les prédécesseurs de Bergson et qu'il n'ignore point puisqu'il la cite dans sa bibliographie, c'est l'étude de Mélinand qui a essayé de poser les conditions nécessaires et suffisantes : « Il faut et il suffit qu'un objet, un fait, un mot soient, d'un côté, absurdes, et, de l'autre, familiers, pour que le rire se produise. »

« J'ai tenté quelque chose de différent, ajoute Bergson. J'ai cherché dans la comédie, dans la force, dans l'esprit du clown, etc., les *procédés de fabrication* du comique. J'ai cru apercevoir qu'ils étaient autant de variations sur un thème plus général. J'ai noté le thème pour simplifier ; mais ce sont surtout les variations qui importent. Quoi qu'il en soit, le thème fournit une définition générale qui est, cette fois, une règle de construction. Je reconnais, d'ailleurs, que la définition ainsi obtenue risquera de paraître, à première vue, trop étroite, comme les définitions obtenues par l'autre méthode étaient trop larges. Elle paraîtra trop étroite parce que, à côté de la chose qui est risible par essence et par elle-même, risible en vertu de sa structure interne, il y a une foule de choses qui font rire en vertu de quelque ressemblance superficielle avec celle-là ou de quelque rapport accidentel avec une autre qui ressemblerait à celle-là, et ainsi de suite ; le rebondissement du comique est sans fin, car nous aimons à rire et tous les prétextes nous sont bons : le mécanisme des associations d'idées est ici d'une complication extrême, de sorte que le psychologue qui aura abordé l'étude du comique avec cette méthode, et qui aura dû lutter contre des difficultés sans cesse renaissantes au lieu d'en finir une bonne fois avec le comique en l'enfermant dans une formule, risquera toujours de s'entendre dire qu'il n'a pas rendu compte de tous les faits. Quand il aura appliqué sa théorie aux exemples qu'on lui oppose, et prouvé qu'ils sont devenus comiques par ressemblance à ce qui était comique en soi-même, on en trouvera facilement d'autres, et d'autres encore : il aura toujours à travailler. En revanche, il aura étreint le comique, au lieu de l'enclore dans un cercle plus ou moins large. Il aura, s'il réussit, donné le moyen de fabriquer le comique. Il aura

procédé avec la rigueur et la précision du savant qui ne croit pas avoir avancé dans la connaissance d'une chose quand il a décerné telle ou telle épithète, si juste soit-elle (on en trouve toujours beaucoup qui conviennent) : c'est une analyse qu'il faut, et l'on est sûr d'avoir parfaitement analysé quand on est capable de recomposer. Telle est l'entreprise que j'ai tentée. »

L'accent est convaincant. Toutefois, revenons à Mélinand. Sa théorie enclôt très aisément la théorie du contraste, la théorie de la dégradation, la théorie de la joie, la théorie de l'erreur rectifiée. On pourrait donc concevoir une théorie plus haute encore que celle de Mélinand et qui renferme toutes les autres ; les corrections réciproques ainsi obtenues pour l'élimination des contradictoires aboutiraient à la condition de *suffisance* dont Bergson déplore l'inobservance dans les définitions jusqu'à ce jour présentées. Mais écoutons encore notre auteur :

« J'ajoute qu'en même temps que j'ai voulu déterminer les procédés de fabrication du risible, j'ai cherché quelle est l'intention de la société quand elle rit. Car il est très étonnant qu'on rie. Et la méthode d'explication dont je parlais plus haut n'éclaircit pas ce petit mystère. Je ne vois pas, par exemple, pourquoi la « désharmonie » en tant que désharmonie, provoquerait de la part des témoins une manifestation spécifique telle que le rire, alors que tant d'autres propriétés, qualités ou défauts, laissent impassibles, chez le spectateur, les muscles du visage. Il reste donc à chercher quelle est *la cause spéciale de désharmonie* qui donne l'effet comique ; et on ne l'aura réellement trouvée que si l'on peut expliquer par elle pourquoi, en pareil cas, la société se sent tenue de manifester. Il faut bien qu'il y ait dans la cause du comique quelque chose de légèrement attentatoire (et de spécifiquement attentatoire) à la vie sociale puisque la société y répond par un geste qui a tout l'air d'une réaction défensive, par un geste qui fait légèrement peur. C'est de tout cela que j'ai voulu rendre compte. »

Nous goûtons moins cette seconde partie du programme. Le rire considéré comme un *geste* de cette entité qu'est la *Société*, nous paraît bien un mystère. Le rire est bien un *fait*, un fait concret, un geste si l'on veut, physiologique, perçu des sens. C'est jouer sur les mots que de transposer dans l'abstrait, d'en faire la réaction littéralement irréelle de

ceci, qui n'est point une dame mais un substantif pur et simple : la Société. Nous y reviendrons. Il nous reste à analyser la thèse bergsonienne. Nous allons voir que, même légèrement arbitraire, même forcée parfois, elle témoigne d'une ingéniosité, d'une vivacité d'intelligence, d'un goût et d'une maîtrise du sujet qui en font le tableau le plus clair, le plus méthodique, le plus agréable et le plus suivi.

*
* *

Suivant une méthode qui lui est habituelle et qui est, d'ailleurs, excellente, Bergson procède du simple au complexe et, après avoir cerné le comique en général, il traite en trois chapitres : le comique des formes et le comique des mouvements — le comique de situation et le comique de mots — le comique de caractère.

Trois observations préliminaires : Le comique naîtra quand des hommes réunis en groupe dirigeront toute leur attention sur un d'entre eux, faisant taire leur sensibilité et exerçant leur seule intelligence.

Dès le début, on le voit, Bergson met l'accent sur certains points ; et c'est par l'importance excessive qu'il leur donne que sa théorie sera viciée, car, s'il est vrai que le rire s'exerce avec plus de fréquence et plus d'intensité dans une communauté, dans une société, il y a quelque exagération à prétendre qu'il ne s'exerce que dans ces conditions, ces milieux ou ces circonstances. « Pour comprendre le rire, ajoute-t-il, il faut le replacer dans son milieu naturel qui est la société. » Non : rire est un phénomène *humain;* au même titre que les autres émotions : larmes, craintes, enthousiasme, il est panique, variable et contagieux. Mais il n'est pas particulièrement *social.* « Il faut surtout, conclut Bergson, en déterminer la fonction utile qui est une fonction sociale. Telle sera, disons-le maintenant, l'idée directrice de toutes nos recherches. Le rire doit répondre à certaines exigences de la vie en commun. Le rire doit avoir une signification sociale. » Toute la recherche bergsonienne est donc téléologique et sa fin lui est, dès le début, assignée. Là réside le défaut essentiel de cette recherche et le germe de son échec. Là aussi la contradiction avec l'intention si rationnellement et heureusement exposée par l'auteur dans la lettre que nous avons reproduite plus haut. Il s'est défendu

de donner une thèse et il la donne. Il a voulu donner la nomenclature des causes et des procédés *uniquement*; il nous la donne aussi et c'est la partie originale et savoureuse de ce livre, excellent à cet égard ; on ne peut qu'y déplorer l'influence excessive et réellement directrice de cette thèse sociale qu'on a lue plus haut.

Voyons-la maintenant de plus près et dans ses principes.

Le premier de ces principes est celui-ci : *Les formes, attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à une suite mécanique.*

Un homme tombe. Les *observateurs* rient de cette raideur du corps, de cette distraction. Un pion pose son chapeau, d'un geste habituel, sur la patère que ses polissons d'élèves ont enduite d'encre. Les *expérimentateurs* rient encore ici d'une raideur, d'une distraction. Et ils en riront bien plus encore quand elle est la règle continuelle du personnage, comme dans *Ménélaque*, ou le fruit d'une lubie, d'une idée fixe, comme chez *Don Quichotte*, ou d'un travers qui met des œillères à l'esprit et fait commettre au héros toutes les bévues qui satisfont ou paraissent devoir satisfaire ce travers : voyez l'*Avare*, le *Joueur*, etc...

Et ici, Bergson s'avance assez imprudemment : un drame, dit-il, incorpore si bien les vices du personnage que nous ne pensons plus du tout à eux mais à lui : c'est pourquoi le titre d'un drame ne peut guère être qu'un nom propre : « Si je vous demande une pièce qui s'appelle *le Jaloux*, vous pensez à *Sgnarelle* et non à *Othello.* » Non ; si l'on cite plutôt Sganarelle qu'Othello c'est parce que, dans l'existence journalière, les jaloux comiques sont plus nombreux que les tragiques et aussi parce que nous préférons rire que pleurer, enfin parce que les idées associées particulièrement à ce travers nous chatouillent d'une manière qui aime à exclure les incidents dramatiques. Mais le véritable jaloux, le jaloux type est Othello qui porte ce travers jusqu'au crime. De même le véritable avare est le père Grandet et il est l'Harpagon tragique que nous pressentons à tout instant dans la pièce de Molière et dont le grand créateur ne nous sauve que parce qu'il tient à faire une comédie. Les travers : la vanité, la ladrerie, le libertinage, la dissimulation sont aisément comiques ; mais les vices qui leur répondent chacun à chacun : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'hypocrisie sont

tragiques d'essence et ne deviennent comiques que malaisément. Pour la jalousie seulement, il peut y avoir confusion sur le mot, car il n'existe point deux vocables pour distinguer le vice du travers : ceux-ci ne diffèrent point par l'essence mais par l'intensité.

Revenons au comique des formes. Une difformité ne nous paraît comique que lorsque nous pouvons la contrefaire. C'est presque exact. Est-ce parce que, comme le prétend Bergson, nous pensons à quelque chose de raidi, à un tic figé, à une cristallisation définitive d'un caractère qui a pour essence et objet la mobilité : à une sorte de *distraction fondamentale* de la personnalité ; d'où le comique de la caricature. Pas tout à fait ; en tout cas, nous répétons qu'il y a beaucoup de vrai dans l'*observation* et que c'est surtout l'*explication* qui nous paraît appeler des restrictions.

La *raideur* est donc la clef qui nous ouvrira toutes les portes du comique. Que ce soit chez cet orateur dont le geste n'est pas en accord avec les paroles, que ce soit chez ce parodiste qui dégage la part d'automatisme de son modèle en l'exagérant dans le sens d'une mécanique, que ce soit chez ces *Ménechmes* ou ces marionnettes qui font simultanément des gestes identiques, nous trouverons toujours du *mécanique plaqué sur du vivant.*

Depuis cette mécanisation artificielle du corps humain on peut parcourir toute une gamme de faits risibles allant jusqu'à l'idée plus subtile d'une substitution quelconque de l'artificiel au naturel ; et ce sont : la raideur des vêtements abandonnés donnant l'idée d'un pantin, le déguisement de l'enfant portant le veston et le gibus du grand-papa, le masque de la mi-carême, le nez pseudo-postiche de l'ivrogne et le masque pseudo-postiche du nègre « mal lavé », le parterre aux fleurs artificiellement colorées, les Alpes truquées de Tartarin, la mascarade sociale avec ses cérémonies, ses raideurs et ses automatismes, ses réglementations prétendant à gouverner même la nature et Sganarelle médecin : « nous avons changé tout cela. »

On peut faire apparaître la mécanisation artificielle du corps par des incidents vraisemblables. Et ces incidents seront d'autant plus comiques qu'ils sauront mieux appeler l'attention sur ce corps mécanisé quand c'est l'âme qui est seule en cause : l'orateur qui éternue, le timide empêtré de ses quatre membres. Sera donc révélateur de comique tout

ce qui donne au corps le pas sur l'âme, puis, par extension, ce qui nous montrera la forme voulant primer le fond, la lettre cherchant chicane à l'esprit, le moyen substitué à la fin : la fo-orme de Bridoison, le : « un homme mort n'est qu'un homme mort, mais une formalité porte un notable préjudice à tout le corps des médecins » de Tomès.

Sera comique encore toute personne dont la raideur est telle qu'elle nous donne l'impression d'une chose ; les clowns, les mannequins, Sancho Pança sur sa couverture, Perrichon assimilant sa femme et sa fille à des colis, le roi confondu avec l'événement et le fonctionnaire avec la fonction (« les rois qui ont eu lieu », « le préfet toujours si bienveillant de notre chef-lieu quoiqu'on l'ait changé plusieurs fois depuis 1847 »).

La même loi de raideur s'appliquera aux situations et on pourra écrire ce deuxième principe : *Est comique tout arrangement d'actes et d'événements qui nous donne, insérées l'une dans l'autre, l'illusion de la vie et la sensation nette d'un arrangement mécanique.*

C'est le diable à ressort, conflit de deux obstinations ; ce sont les fausses entrées et les fausses sorties de la comédie classique ; les scènes d'Argan avec M. Fleurant et M. Purgon ; les répétitions avec le sentiment comprimé qui se détend comme un ressort et l'idée qui s'amuse à comprimer de nouveau le sentiment : les « Et Tartuffe? », les « Sans dot ! », les « Que diable allait-il faire dans cette galère? », les « Je ne dis pas cela » déjà plus subtils d'Alceste dont le véritable conflit n'est pas avec Oronte mais avec soi-même, nous ramenant ainsi, par la coexistence en un même corps de deux personnages, à cette idée du déguisement, du mécanique plaqué sur du vivant, qui est à la base de toute notre théorie...

C'est le pantin à ficelles, le personnage sans liberté, Géronte et Argant manipulés par Scapin ; c'est la boule de neige, l'accumulation d'effets plausiblement solidaires et d'une dérisoire fatalité, l'engrenage des procès Chicaneau, les péripéties inéluctablement fatales à Sancho dans l'auberge de Maritorne, et celles du *Chapeau de paille d'Italie* qui déclanchent les événements et les personnages avec une inévitable nécessité.

Qu'on y réfléchisse un peu : tout ce comique est une caricature de la vie, un raidissement imposé à sa nature, à son

cours. Il est facile à réaliser : la vie ne présente jamais identiquement les mêmes circonstances? montrons, au contraire, des faits répétés. La vie ne nous offre que des phénomènes irréversibles? montrons, au contraire, des faits inversés. La vie ne nous donne que des séries de faits constituant des ensembles, des *touts* ayant une individualité? engrenons ces séries les unes dans les autres, provoquons leurs interférences.

La répétition : et c'est Arnolphe, et c'est George Dandin parcourant périodiquement le même cycle de mésaventures dont ils sont, par surcroît, les auteurs ; et ce sont les innombrables scènes de dépit amoureux calquées par les valets sur celles de leurs maîtres.

L'inversion : et c'est maître Pathelin et la femme de la *Farce du Cuvier* victimes, par un retournement du sort, des stratagèmes qu'ils avaient imaginés.

L'interférence des séries : et ce sont les situations appartenant en même temps à deux séries d'événements absolument indépendantes et pouvant s'interpréter à la fois dans deux sens différents, ce sont les quiproquos qui abondent dans les vaudevilles

On retrouvera tous ces procédés dans les manifestations de l'*esprit* qui est une esquisse ou une ombre du comique, une comédie à peine indiquée, plus transparente et plus rapide, mais procédant des mêmes principes ; en somme du comique volatilisé.

En effet, voulons-nous retrouver un effet de raideur? Insérons une idée absurde dans un moule de phrase consacrée : ce sabre est le plus beau jour de ma vie, je ne travaille jamais entre mes repas. Exemple plus subtil chez Labiche : Il n'y a que Dieu qui ait le droit de tuer son semblable.

Voulons-nous un effet semblable à celui que nous obtenions plus haut en attirant l'attention sur le physique du personnage quand le moral seul est en cause? Il suffira de concentrer l'attention sur une métaphore — ou d'entendre une expression au sens propre quand elle est employée au figuré : « Il court après l'esprit. — Je parie pour l'esprit ». — « Nous prenons l'argent dans la poche des actionnaires. — Où diable voulez-vous que nous le prenions? »

Même genre de drôlerie dans le développement d'un symbole qu'on affecte de confondre avec son emblème : la vierge de quarante ans, d'Émile Augier, qui a droit à des oranges et non à des fleurs d'oranger.

Et, bien entendu, les mêmes procédés *quasi matériels*, ou d'autres qui en dérivent, peuvent s'appliquer aux mots d'esprit : la répétition — l'inversion (Pourquoi jetez-vous vos pipes sur ma terrasse? — Pourquoi mettez-vous votre terrasse sous mes pipes?) — l'interférence — la transposition : du familier au solennel et réciproquement (parodie) — l'exagération prolongée et systématique — les oppositions du réel à l'idéal : et ici viennent l'ironie et l'humour dont nous avons, à une autre occasion, donné la définition... En définitive, tous procédés supposant toujours, dans l'esprit ou dans les faits, cet automatisme que le rire souligne et, ajoute Bergson, voudrait corriger.

*
* *

Il est temps de noter la méthode de Bergson, car d'elle viennent la force et la faiblesse de son travail : « Nous avons suivi le comique à travers plusieurs de ses tours et détours, cherchant comment il s'infiltre dans une forme, une attitude, un geste, une situation, une action, un mot. Avec l'analyse des *caractères* comiques, nous arrivons maintenant à la partie la plus importante de notre tâche. C'en serait, d'ailleurs, la plus difficile si nous avions cédé à la tentation de définir le risible sur quelques exemples frappants et par conséquent grossiers ; alors, à mesure que nous nous serions élevés vers les manifestations du comique les plus hautes, nous aurions vu les faits glisser entre les mailles trop larges de la définition qui voudrait les retenir. Mais nous avons suivi en réalité la méthode inverse. C'est du haut vers le bas que nous avons dirigé la lumière. *Convaincu que le rire a une signification et une portée sociales, que le comique exprime avant tout une certaine inadaptation particulière de la personne à la Société, qu'il n'y a de comique enfin que l'homme, c'est le caractère que nous avons visé d'abord.* »

Levons tout de suite un coin du voile dont notre théorie personnelle s'est trouvée jusqu'à présent celée. Voici comment se transformerait chez nous la phrase de Bergson que nous avons donnée en italique : « *Convaincu que le rire a une signification et une portée* humaines, *et qu'il peut* avoir *des* conséquences sociales, *que le comique exprime avant tout une certaine inadaptation particulière à la* vie, *qu'il n'y a de comique, enfin,* que ce qui est humain par quelque côté,

c'est l'homme, c'est son instinct profond *que nous avons visé d'abord.*

Qu'est-ce à dire? Si, comme nous le croyons, la thèse du rire, réflexe de la Société, est une sorte de mythologie qui suppose l'anthropomorphisation de cette entité qu'est la Société, le point de départ de Bergson est mauvais et vicie toutes ses analyses. Qu'eût-il fallu faire? Sans doute étudier le rire dans toutes ses manifestations, d'une manière objective, sans système prémédité et induire ensuite la thèse qui réunirait ces manifestations produites dans des domaines divers — non point prendre une certaine manifestation dans un certain domaine et en déduire toutes les autres.

Bergson, ayant pratiqué le système que nous venons de critiquer, il n'y a pas lieu de s'étonner des difficultés qu'il a rencontrées en cours de route pour ramener à l'un de ses types tous les autres types, alors que la seule et vraie solution eût été de les ramener *tous*, sans exception, à une cause commune qui leur fût extérieure et supérieure — si, du moins, cette opération était praticable. De nombreux auteurs ont signalé combien ils éprouvaient de gêne à voir Bergson essayer de faire entrer, de gré ou de force, certains faits risibles dans ses catégories préétablies. Mais ces réserves faites, il reste bien évident que lorsqu'il arrive au type de rire qu'on a considéré comme l'essentiel et d'où il a tiré toute sa théorie, celle-ci se trouve, aisément et sans merveille, justifiée.

« Nous nous donnions le métal pur et nos efforts ne tendaient qu'à reconstituer le minerai. Mais c'est le métal lui-même que nous allons étudier maintenant. *Rien ne sera plus facile*, car nous avons affaire cette fois à un élément simple. » *Rien ne sera plus facile* : on ne saurait mieux dire.

Remarquons d'ailleurs que, même si nous répugnons à cette mythologie de Société anthropomorphisée, la partie la plus intéressante de l'œuvre reste bien solide : c'est une nomenclature, un classement extrêmement complet, plein d'observations, de liaisons, de réductions et de simplifications ; à tout philosophe s'occupant de la question cette classification permet désormais d'abréger, en considérant comme définitivement établies, quantité de parentés et d'analogies qu'on ne sentait que vaguement entre les diverses sortes de rires et qui, maintenant, classées suivant ses procédés, forment des groupes ou des familles.

Ceci dit, nous ne nous étonnerons pas de voir Bergson définir le comique de caractère par trois conditions : l'insociabilité du héros, l'insensibilité du spectateur, l'automatisme des actes comiques. En ceci, il n'a rien inventé, tous les auteurs qui ont traité du comique ayant signalé ces trois éléments avant lui sous des noms plus ou moins différents. Nous n'insisterons plus sur l'analyse de Bergson, celle de Philbert que vous avons suivie dans le détail étant infiniment plus riche.

Plus originale est l'assimilation des caractères du fait risible à ceux du rêve : ressemblance des obsessions, des absurdités, des événements. Même détente dans les deux cas. Mais tout cela, bien qu'amusant à signaler, n'est que superficiel. Bergson répète en terminant, que le rire est, avant tout, une punition infligée par la Société. C'est ainsi qu'il avait commencé.

M. Lucien Fabre étudie ensuite les théories éclectiques de M. Dumas et de M. Dugas. Il montre qu'elles n'aboutissent qu'à un scepticisme désabusé dont la note nous est donnée par M. Dugas : « *Le rire, expression de l'individualité, revêt autant de formes qu'il y a de caractères, d'esprits différents, d'états d'âme différents. Il ne rentre donc point dans une théorie générale, il n'est point objet de science.* »

M. Fabre ne s'est pas laissé arrêter par ce pessimisme. Il a cherché la solution de l'énigme et a cru la trouver. Après avoir analysé le processus physiologique du rire, il entre dans le domaine de la psychologie.

La solution de l'énigme.

Il s'agit d'établir maintenant cette cause qui permettra de définir le caractère spécifique du risible dans ses antécédents psychologiques et qui sera assez générale pour que nous ne puissions pas encore demander la cause de cette cause.

Or, il semble bien qu'on ait essayé toutes les théories capables d'être invoquées pour expliquer le rire. Nous avons vu classiques et contemporains rivaliser pour aboutir enfin avec Bergson, Dugas, Dumas, Sully et quelques autres à esquiver ou à trancher le nœud gordien qu'ils se reconnaissaient impuissants et qu'ils déclaraient impossible à défaire.

Avant nous, ces philosophes ont déclaré irrecevables les diverses théories ; mais même si l'une d'entre elles était recevable et que le rire pût être considéré comme résultant du dégradé, de la désharmonie, de l'inadaptation, de la nouveauté ou de je ne sais quelle autre cause, cela ne nous expliquerait rien, à la vérité.

Le pas définitif, c'est ce qui fera aborder à quelque chose d'indiscutable, de profondément installé, même d'essentiel, quelque chose autour de quoi sentiments, volitions, interprétations, croyances sont tous d'accord. Une philosophie ne peut être véritable que fondée sur quelque vérité ou mère de vérité dont chacun sent, encore plus qu'il ne le sait, qu'il n'est point de doute possible sur elle et qu'il n'est point possible non plus de remonter plus haut.

Or, cette base irrécusable existe et c'est cette existence profonde que nul ne désavouera qu'on appelle et que nous continuerons d'appeler, sans rien préjuger de sa définition et de sa nature, l'*instinct de conservation*.

Sur lui, nous serons toujours d'accord. Sur sa fin, sur ses effets, quel que soit le problème qui nous sera posé, pas un mortel qui hésitera. Sur sa manière d'opérer, personne qui chicane : *Ars una, species mille?* Soit. Mais sa ligne générale, sa direction établie, sa sollicitude pressante sont connues de chacun et, dans nos profondeurs, il n'est rien que nous puissions solliciter d'aussi universel et personnel à la fois, d'aussi vénérable, d'aussi ancien (presque antérieur à nous-mêmes), d'aussi véloce, d'aussi subtil, d'aussi parfaitement écouté, d'aussi facile à évoquer, docile et respecté, maître et serviteur. A qui fondera une psychologie sur des principes assurant le fidèle respect dû aux exigences de l'intelligence humaine et sachant remonter par les chemins les plus déliés jusqu'à l'instinct de conservation, le triomphe sera facile ; d'ailleurs, celui-là tiendra probablement la vérité toute nue, tout au moins la seule vérité humaine, celle que nous pouvons connaître et dont il faut bien que nous nous contentions.

Il faut bien reconnaître qu'il n'est point de vérité sans certitude. Et que la certitude n'est pas la vérité qui est l'objet de la croyance. Ni l'évidence qui est la cause de la croyance. Ni la croyance elle-même qui est un acte véritable. La certitude est un sentiment, un sentiment infiniment profond fait de quiétude et de sécurité, d'absence de

crainte de se tromper, de satisfaction, de pleine et tranquille possession de la vérité.

Ce serait peu qu'une telle certitude si les méthodes qui y ont conduit n'étaient au-dessus de toute critique. La certitude dont nous avons besoin est fille d'une discipline objective, rationnelle, impersonnelle, tout éprouvée par les vérifications d'une intelligence critique activement adonnée et rompue aux opérations et aux méthodes logiques procédant par enchaînements ininterrompus et allant du parculier au général.

Une telle certitude tellement éloignée de l'intuitionnisme et de l'instinctivisme qu'elle les considère comme des mythologies inutiles, n'est valable et nouvelle que parce qu'elle aboutit à une cause première. Elle n'admet pas, par exemple, comme cause définitive du rire, une cause où est momentanément localisée la *vertu riditive*, si cette localisation n'est que provisoire et qu'on doive la faire glisser, par des opérations rationnelles à de nouvelles causes, sans savoir jamais s'il n'y aura pas au-dessus de l'échelon atteint un nouveau ou de nouveaux degrés qu'on découvrira et escaladera plus tard.

Notre prétention est de ne considérer comme valable qu'une certitude qui donne justement ce sentiment de quiétude et de sécurité dont nous parlions plus haut. Mais d'où nous vient ce sentiment de la quiétude et de la sécurité? Il nous vient de la satisfaction totale de l'instinct de conservation. Nous ne parlons pas ici des certitudes, d'essence plus simple, qui appartiennent au domaine pur de l'intelligence logique ; par exemple, les certitudes métaphysiques. L'instinct fait à ce monde une sorte de confiance et n'intervient guère que dans les cas où il a été spécialement inquiété et où il saura mettre en doute, malgré toutes les évidences mathématiques, les démonstrations les mieux assises. Il existe assez de découvertes célèbres, sans remonter jusqu'à Galilée, pour nous rendre assez humbles sur ce point.

Nous parlons des certitudes complexes où la logique rationnelle n'a pas suffi où intervient obligatoirement le sentiment de la vie profonde. La méthode que nous préconisons est simple : *faire appel à toutes les ressources de la vie cognitive et ne considérer le problème comme résolu, dans la limite de nos possibilités humaines, que lorsque, de cause en*

cause, nous en serons arrivés au pourquoi posé directement par l'instinct de conservation.

Contrairement aux instinctivistes, nous ne considérons donc pas l'instinct comme moyen infaillible de connaissance, ni même comme un moyen de connaissance ; l'intelligence nous semble une force autrement supérieure et noble de la vie. Mais nous considérons l'instinct comme l'expression la plus immédiate de la vie, comme sa force naissante d'activité, comme l'endroit où nous passons de l'extérieur à l'intérieur. L'instinct est le mur de ronde, ou, si l'on veut, la garde, l'avertisseur. Il appartient spécifiquement à chacun de nous. Il peut être victime d'erreurs comme l'intelligence peut l'être de sophismes ; mais, étant une réaction immédiate de la vie, dès qu'il s'agite, nous sommes bien sûrs que nous touchons à notre vie même, alors que l'intelligence, plus désintéressée, plus évoluée, plus habituée à des problèmes qui ne nous intéressent que faiblement au point de vue vital, ne possède pas, par elle-même, de critérium qui l'arrête dans la chaîne des causes à cette limite qu'elle désire atteindre et au delà de laquelle il est inutile de chercher, tant que le mystère de la vie ne sera pas éclairci, à cette limite qui est la vie même.

En vain, Locke nous objectera-t-il sa règle d'or : « Quiconque croit pour d'autres raisons que l'évidence, montre qu'il aime autre chose que la vérité. » L'évidence ne suffit pas ; car chaque cause reconnue par le critérium de l'évidence cède un jour la place à une cause différente ou de niveau plus élevé dans la chaîne et qui sera non moins évidente. L'évidence est nécessaire, elle n'est pas suffisante, elle ne nous donne que des problèmes passagèrement résolus. C'est elle qui, dans le problème du rire, a arrêté tant de philosophes éminents à de provisoires causes : dégradés, désharmonie, etc... Il y faut joindre le sentiment de la certitude, en tant que quiétude et sécurité. Examinez la solution du dégradé ou celle de la raideur : Ce que vous éprouvez est-il autre chose qu'une réaction simplement intellectuelle? N'avez-vous pas l'impression d'un jeu d'idées brillant, même, d'ailleurs, s'il est partiellement exact? Ne sentez-vous pas combien votre *moi* profond se tient infiniment éloigné d'une telle solution, se désintéresse de cet exposé, pour lui purement verbal, d'un problème où, pourtant, il agit dans la réalité avec une promptitude, un « immédia-

tisme » de foudre? Ne voyez-vous pas que nous n'approchons, de cause en cause, la véritable et dernière accessible que lorsque nous sentirons vibrer ce moi? Remontons donc à lui par un travail patient de l'intelligence, par une chaîne de causes, fruit d'une élaboration de déductions soigneusement pesées, réfléchies et contrôlées. Mais ne nous arrêtons qu'à lui.

L'intelligence, avons-nous dit, est une forme de la vie; et, telle qu'on la définit d'habitude, est une intelligence subjective, sorte de raffinement et de progrès d'une intelligence objective, comme nous en montrent ce que nous appelons, faute de mieux, la vie et la nature. Il s'agirait de savoir à quel principe la vie et la nature — et par suite les instincts et l'intelligence — doivent cette intelligence objective. Ceci est une question de métaphysique qui n'entre pas dans le cadre du présent ouvrage. Notre but a été simplement d'esquisser un *système de la certitude.*

Insistons sur ce point. L'instinct, disons-nous, avec les psychologues biologistes, est une forme d'intelligence objective de notre partie animale qui a pour effet d'organiser l'action, l'association de réflexes, l'automatisme, de faire correspondre à ce qui est objectivement utile ou nuisible, le plaisir ou la douleur, etc...

L'intelligence, activité originale, volontaire et créatrice, est aussi une forme, mais supérieure, de la vie — et par là une activité instinctive dont elle procède par bien des points (spécificité, innéité, savoir-faire, etc.).

La certitude, telle que nous en proposons l'idéal, n'aura donc pas à concilier des inconciliables. Nous allons voir d'ailleurs comment la besogne lui sera facilitée.

*
* *

Nous avons dit qu'une certitude vraiment scientifique ou philosophique n'est valable qu'à deux conditions, nécessaires et suffisantes : si elle est préparée et rigoureusement contrôlée par la vie cognitive ou l'intelligence. Nous n'insistons pas sur ce point; tout a été dit là-dessus; si, en outre, elle entraîne le sentiment de quiétude et de sécurité qui nous a reportés au domaine de la vie profonde et de l'instinct, faute de quoi on n'aboutit qu'à des certitudes

momentanées — (nécessaires et non suffisantes) — à des pseudo-certitudes.

Il reste à étudier comment opèrent et s'enchaînent instincts, intelligence, sentiments, pour savoir si notre définition n'est pas trop ambitieuse et ne nous propose pas un problème insoluble. Nous allons voir qu'il n'en est heureusement rien. Faisons simplement pour cela un peu de psychologie biologique.

Tout organisme doit, pour vivre et prospérer, faire face constamment à des nécessités objectives de défense, d'assimilation, d'adaptation, etc., nécessités objectives dont l'ensemble constitue ses besoins. Ce qui caractérise l'animal, c'est qu'il se rend compte précisément de ces besoins, qu'il en a conscience ou, mieux, qu'ils prennent une forme dans sa conscience ; c'est cette forme psychologique du besoin que l'on nomme inclination. L'inclination est donc, comme l'a écrit un psychologue biologiste, une nécessité subjective, une canalisation naturelle de l'activité d'un organisme vivant, orientée dans le sens de ses fins. Elle se traduit par des impulsions, par des désirs ou des aversions ; les premières, prodromes des actes ; les dernières, prodromes des émotions.

Innées, universelles, immuables, aveugles et fatales, les inclinations sont des instincts. A quel état de conscience profonde correspondent-ils? Mystère. Nous l'avons dit, pour nous l'instinct est une forme même de ce que nous nommons la vie et non un état ou un dynamisme psychologique *dérivé*. Ce sont donc ces instincts-inclinations qui se traduisent par les désirs et les impulsions, prodromes des émotions et des actes.

On a longtemps discuté sur les deux sortes d'émotions : sensations ou émotions physiques, sentiments ou émotions morales. Il semble devenu évident aujourd'hui que les sentiments ne sont que des complexes de sensations. W. James l'a surabondamment démontré : « Il n'y a pas d'émotion possible, écrit Baudin à ce sujet, sans l'intervention du corps et pas d'émotion qui ne soit faite de la conscience organique de l'état du corps. Supposez la vue d'un danger qui ne provoque aucune réaction émotionnelle ; elle n'engendrera aucune peur, mais seulement le *jugement* qu'il y a du danger. Le phénomène de la peur n'existera que si l'on se met à trembler, si la circulation est troublée, etc., et si l'on a conscience de ces modifications organiques. Une émotion

décorporée est donc un mythe ; toute émotion est consécutive à des phénomènes corporels. » « Je prétends, précise W. James, que nous sommes affligés parce que nous pleurons, fâchés parce que nous frappons, effrayés parce que nous tremblons. » « Une mère qui apprend la mort de son fils, dit Dumas, en éprouve organiquement un abattement physique qui entraîne les pleurs et la tristesse. Elle ne pleure pas parce qu'elle est triste ; elle est triste parce que physiquement elle est abattue. »

Cette théorie qui choque d'abord le sens commun, n'est plus guère discutée aujourd'hui. Elle seule peut rendre compte des émotions dites « sans cause », de la création volontaire des émotions, de leur contagion, de leur thérapeutique, enfin de l'indétermination et de l'indéfinité qui caractérisent les phénomènes affectifs.

Quelle que soit la théorie à laquelle on s'arrête, la classique ou celle que nous venons de rappeler succinctement, n'oublions pas de distinguer, comme l'a fait tout particulièrement Baudin, l'*émotion* et la *conscience de l'émotion*.

L'émotion n'est qu'un phénomène physiologique, une décharge nerveuse ; soit un ouragan instantané qui secoue tous les organes et finit par s'extérioriser en larmes et en cris ou en rires ; soit une décharge silencieuse... Quant à la *conscience de l'émotion*, elle n'est pas la conscience des sensations organiques consécutives aux troubles organiques déterminés par l'émotion ; cela explique son retard ou son absence fréquents.

Tout ce que nous venons de dire implique l'intervention de l'instinct dans le processus de l'émotion puisqu'elle est fille d'une inclination, forme elle-même d'un instinct. C'est le spectacle d'un phénomène (externe ou interne) qui déclenche la représentation, l'image, l'idée enfin ; et c'est celle-ci (toute idée est une idée-force, a dit Fouillée) qui, débandant les forces d'une tendance instinctive, déchaîne une foule de réflexes organiques. L'émotion ne vient qu'après.

Sur ces puissances de l'instinct, tous les auteurs de W. James à Bergson sont d'accord. Voici deux textes moins connus :

« Nous ne pouvons, dit Baudin, expliquer sans l'instinct pourquoi l'idée détermine l'émotion et précisément telle émotion. Or, c'est là le problème essentiel. Un enfant au berceau voit un chien et sourit ; un peu après, il voit le même

chien et pousse des cris de terreur. La même idée a donc déclenché deux émotions contradictoires. C'est que, la première fois, elle a déclenché les instincts de sociabilité et, la seconde fois, l'instinct de défense, chacun d'eux déterminant sa réaction émotionnelle appropriée. C'est donc l'instinct qui est la vraie cause profonde de l'émotion, laquelle reste inintelligible sans lui, tant il y a de disproportion entre la cause psychologique de l'émotion et l'émotion elle-même, entre une sensation ou une idée et l'explosion organique, souvent formidable, qui l'accompagne. La sensation et l'idée ne font que déclencher les forces de l'instinct ; elles ne jouent qu'un rôle d'excitation, celui de l'étincelle qui met le feu aux poudres.

« L'intervention des forces instinctives est donc ici capitale. Sous le flux et le reflux de nos sentiments, il y a toujours le flux et le reflux de nos tendances les plus profondes et les plus inconscientes. Tout dépend de celle de ces forces qui va s'actualiser, de l'explosif inaperçu qui va faire explosion. »

Et sur l'avidité et l'activité, la puissance de contrôle, le qui-vive perpétuel des instincts : « Les événements quotidiens de notre vie, dit Nietzsche, jettent leur proie tantôt à tel instinct, tantôt à tel autre ; il les saisit avidement pour s'en nourrir... Chaque moment fait croître quelques bras du polype de notre être et en fait dessécher quelques autres, selon la nourriture que le moment porte ou ne porte pas en lui. Toutes nos expériences sont des aliments, mais répandues d'une main aveugle, ignorant celui qui a faim et celui qui est déjà rassassié... Quelle que soit la condition où se trouve l'homme, qu'il marche ou qu'il se repose, qu'il lise ou qu'il parle, qu'il se fâche ou qu'il lutte, ou qu'il jubile, *l'instinct altéré* tâte, en quelque sorte, chacune de ces conditions. »

Nous voyons maintenant comment instincts, idée, c'est-à-dire intelligence, sentiments, c'est-à-dire émotions, sont en étroite et toute naturelle connexité. Le fonctionnement même de la vie psychique nécessite cette relation mutuelle. Ce n'est donc point un problème insoluble que nous avons posé en assignant à la certitude vitale, telle qu'elle nous apparaît devoir être définie, des conditions qui, pour être satisfaites, réclament la coopération intime de ces éléments.

En nous en tenant, comme c'est le mieux, aux travaux purement objectifs des physiologistes, on peut faire des inclinations le tableau suivant que nous empruntons à Baudin :

Inclinations personnelles qui tendent à réaliser le bien de l'individu et que l'on dit pour cela soumises au mobile exclusif de l'intérêt personnel : inclinations physiques (appétits de manger, de dormir, de remuer, sexuel, etc.) ou psychologiques de l'intelligence (besoin de connaître, de percevoir, d'imaginer...), de la sensibilité (appétit de sentir, de plaisir, besoin de bonheur, horreur de la douleur), de la volonté (besoin d'agir).

Inclinations sociales, coordonnées à la vie en société : instinct d'imitation, de sympathie, de bienveillance.

Inclinations rationnelles qu'on appelle communément l'amour du vrai, du beau et du bien.

On a coutume d'attribuer les premières, les inclinations personnelles, et elles seulement, à l'instinct de conservation, à l'instinct de défense, à l'instinct d'expansion ; on peut réduire ces trois instincts à un seul, pour parler plus brièvement et résumer. On peut ensuite réduire les inclinations sociales aux inclinations personnelles, suivant la remarque d'Aristote : « L'individu est sociable parce qu'il est indigent. » On n'aura enfin aucune peine à joindre les dernières inclinations à leurs précédentes pour peu qu'on veuille élargir le sens de l'expression d'instinct de conservation.

Cette généralisation est indispensable si on veut se reporter à notre définition de l'instinct, simple forme, simple apparence de la vie de l'individu, réaction immédiate aux besoins. Elle n'a d'ailleurs qu'une utilité de vocabulaire. Nous savons depuis longtemps que l'individu obéit à ce que les biologistes appellent la *loi d'intérêt;* tout dépend uniquement de la représentation qu'il se fait en chaque circonstance de cet intérêt.

Ces instincts (ou cet instinct) agissent toujours rapidement ou directement ; mais quelquefois par tranchées souterraines où ils sont difficiles à découvrir pour le psychologue qui veut analyser le processus d'une activité. C'est là que la certitude, telle que nous l'avons définie, est difficile à acquérir ; qui la découvre a l'assentiment général. En tous cas, nous savons maintenant que toute l'activité psy-

chologique découle de ces instincts et que la vraie certitude y doit recourir. Toute l'activité psychologique et les systèmes qui en découlent avec leurs candidates à la certitude — et parmi eux le rire.

En effet, ses racines y plongent en plein tuf.

Disons plus : le rire est ce par quoi on peut se rendre le mieux compte des variétés, des stratagèmes, de la profondeur, de la rapidité, de tout ce qui, enfin, représente l'instinct de conservation dont il est le fils préféré — et sans qui il n'existerait pas. Encore un pas. Non seulement le rire, dans sa nature élémentaire, est une manifestation à *l'état pur* de l'instinct de conservation, c'est-à-dire un acte vital, mais il contient et résume tout le mécanisme d'action de cet instinct, dans le principe du fonctionnement de cet instinct.

Enfin, le dernier pas, qui est aussi le mot de l'énigme que nous nous sommes posée.

Faisant intervenir l'instinct de conservation sous sa forme la plus directe, le rire doit présenter deux états, l'un antérieur, l'autre postérieur à l'action de l'instinct. Le premier état correspond à un sentiment d'insécurité, ou tout au moins de désarroi ; le second état à un sentiment de sécurité. Le premier à une contraction ; le second à une dilatation. Le premier à une systole, le second à une diastole. Et il revient au même de dire que, physiquement, le rire est une détente et psychologiquement un rassurement

Les modes de l'intensité du rire proviendront du degré de puissance de chacun des états et de la rapidité de leur conversion l'un dans l'autre.

Nous pouvons, maintenant, compléter notre définition et lui donner sa forme spécifique, nécessaire et suffisante.

Le rire est un phénomène psycho-physiologique; il se manifeste par la réaction mécanique d'organes dont l'inertie, au cours d'un retour à l'état normal dû à la cessation brusque d'une contrainte physiologique, a entraîné un dépassement de cet état.

L'état immédiatement antérieur, ou de contrainte, est accompagné de diminution d'innervation volontaire et de vaso-constriction; il se traduit psychologiquement par un sentiment d'anxiété, d'insécurité, de désarroi.

L'état immédiatement postérieur ou état second, est accompagné d'une augmentation de l'innervation volontaire et de

vaso-dilatation ; il se traduit psychologiquement par un sentiment de joie, de bien-être, de sécurité.

Le passage physiologique de l'un à l'autre des deux états se traduit psychologiquement par un sentiment de rassurement, c'est-à-dire par la satisfaction la plus immédiate donnée à l'instinct de conservation.

La manœuvre préparatoire au rire est une provocation à l'instinct ; l'état premier est la réponse de l'instinct. L'état second est la satisfaction donnée à l'instinct. Donc, seuls, les cas qui apportent une possibilité de rassurement sont risibles. Le rassurement subit, le sentiment de la résolution brusque d'une alerte généralement fausse, et non la dégradation, la désharmonie, la raideur, etc... est la seule traduction psychologique (la psychologie classique dirait la seule cause) des conditions physiologiques nécessaires et suffisantes au rire. Mais il est bien entendu que seulement pour la brièveté et la commodité nous parlerons le langage de la psychologie. La vraie définition du rire, phénomène psycho-physiologique, est celle que nous avons donnée et chaque cas de rire devrait, pour être exposé et jugé, emprunter le langage de la physiologie, aussi bien que celui de la psychologie.

Il reste que nous avons donné pour le rire une définition satisfaisant à notre définition de la certitude et faisant apparaître en pleine lumière l'instinct. Dès que le fait risible se produit (et il n'est jamais risible en soi, mais seulement par l'intervention de notre système idéogénérateur) il ébranle, par la représentation que nous en faisons, un certain instinct. C'est là le caractère spécifique, le critérium, la condition *sine qua non* du rire. L'instinct répond par une manifestation organique (systole) qui pare au danger et cette alerte éveille dans l'âme un sentiment qui peut aller de l'attention au désappointement, à l'embarras, au désarroi, à la tristesse, à la peur et même à la terreur, etc... Mais la cause disparaît tout à coup. Avec la même rapidité les ordonnateurs secrets qui avaient commandé la systole ordonnent le repos, ou plutôt décontractent les organes, lâchent l'avalanche. Les eaux retombent à leur niveau normal non sans rejaillir en gerbes de rire.

LUCIEN FABRE.

La Chambre qui s'en va et les prochaines élections

L'union sacrée, ou nationale, proposée à la France envahie par M. Poincaré, dans son message du 4 août 1914, a survécu à la guerre. C'est sous ce vocable qu'eurent lieu les élections du 16 novembre 1919. Les radicaux ne songèrent pas, à cette date, à conclure avec les socialistes le moindre cartel, et ceux-ci ne leur firent pas la plus petite avance. La scission d'où allait sortir le parti communiste ne devait se produire que l'année suivante au congrès de Tours. MM. Paul-Boncour et Marcel Cachin, Léon Blum et Vaillant-Couturier figuraient et étaient élus sur les mêmes listes. Les cabinets successifs de MM. Millerand, Briand et Poincaré étaient accueillis, à la Chambre du Bloc national, par des majorités triomphales qui atteignaient parfois 500 voix.

Au début de la législature, les radicaux votèrent sans rechigner les impôts proposés par M. François-Marsal. Ce n'est que dans le courant de l'année 1923 que le parti présidé par M. Herriot se rangea dans l'opposition aux côtés des socialistes. Comme maire de Lyon, M. Herriot avait besoin d'eux, et eux-mêmes ne voyaient pas sans appréhension arriver la date des élections, les communistes leur ayant enlevé une partie de leurs troupes. Le Cartel s'ébauchait. On assista à des répétitions de la grande scène du 11 mai 1924. Ce furent les élections partielles où les candidats s'appe-

laient Marty, Badina et Midol. M. Herriot donnait à ses partisans le mot d'ordre de voter pour ces communistes. Les socialistes faisaient naturellement de même.

Le député-maire de Lyon hésita avant de porter la bataille sur le terrain parlementaire. Il avait un faible pour M. Poincaré dont il disait qu'il était tourné du côté des radicaux. Il se décida à « marcher » lorsque vint en discussion, devant la Chambre, le projet d'impôts nouveaux : double décime, taxe sur le chiffre d'affaires, et d'économies administratives à réaliser par simples décrets.

La plate-forme du Cartel des gauches était trouvée. Elle était excellente. Le pays n'était pas encore fait à l'idée que de sévères sacrifices étaient nécessaires pour redresser notre monnaie. Il ne voulait pas entendre parler d'impôts nouveaux et les fonctionnaires, saturés de promesses radicales et socialistes, se gendarmaient vigoureusement contre des économies destinées à les atteindre.

Les sous-préfectures menacées de perdre soit leur sous-préfet, soit leur tribunal de première instance, soit l'un et l'autre à la fois, devinrent du coup antiministérielles et cartellistes.

Le mode de scrutin en vigueur il y a quatre ans favorisait les coalitions en ce sens que les gros bataillons avaient des chances plus grandes que les groupes isolés d'emporter soit la majorité absolue avec tous les sièges, soit, tout au moins, la plus forte moyenne et les restes.

Avantagé de toutes les manières, le Cartel des gauches obtint un succès appréciable, mais nullement aussi complet qu'on se l'imagina dans la stupeur du premier moment. En fait, livrés à leurs seules forces numériques, radicaux et socialistes n'étaient pas en nombre suffisant pour composer une majorité. Si l'on mettait à part le petit groupe des élus communistes, il n'y avait pas plus de cartellistes que d'anticartellistes.

On assure que M. Poincaré reçut d'un certain nombre de ses amis le conseil de tenir bon et de se présenter devant la nouvelle Chambre. Il ne voulut rien entendre. Tout de suite, il fit savoir qu'il était virtuellement démissionnaire et qu'il se bornerait jusqu'au 1er juin, date de l'installation des élus du 11 mai, à expédier les affaires courantes.

Il y eut quelques jours d'interrègne que les coalisés surent mettre à profit pour donner l'impression au pays qu'ils

étaient vraiment les vainqueurs, ensuite pour parfaire leur majorité.

Il y avait, entre le Cartel et le Bloc national, un centre gauche tout prêt à voler au secours de la victoire à la condition qu'on lui indiquât où elle se trouvait. Les habiles du Cartel battirent le rappel de ces « toupies hollandaises ». Ils réussirent à en grouper une quarantaine. Ce fut la gauche radicale de MM. Loucheur, Raynaldy, Paul Morel, etc. Quarante voix enlevées au Bloc national, autant données au Cartel, cela faisait quatre-vingts voix d'écart, plus qu'il n'en fallait pour que MM. Herriot, Blum et Painlevé fussent les maîtres de la situation.

M. Herriot n'était pas encore revenu de son étonnement lorsqu'il débarqua à la gare de Lyon, à Paris. Le pacte avec la gauche radicale fut vite scellé. Raynaldy qui, la veille encore, recevait des chèques de la caisse électorale de M. Billet, avait la promesse d'un portefeuille. Les trois chefs du Cartel, MM. Herriot, Blum et Painlevé, se répandaient en congratulations et en accolades. La joie coulait à pleins bords, pendant que le *Berliner Tageblatt* imprimait cette phrase : « La chute de M. Poincaré et du poincarisme est une chance pour le peuple allemand. »

La première question qui se débattit entre radicaux et socialistes fut de savoir si le cabinet qu'on allait constituer serait composé de membres des deux groupes ou seulement de radicaux. M. Léon Blum signifia tout de suite qu'il ne fallait pas compter sur la collaboration effective de son groupe dans le ministère, et que les socialistes se borneraient à pratiquer du dehors une politique de soutien.

Les socialistes, au vif mécontentement de certains d'entre eux, refusaient donc pour eux-mêmes les portefeuilles. Mais ils réclamaient pour leurs partisans des satisfactions qualifiées par eux de symboliques. M. Renaudel fit savoir qu'il rangeait dans cet ordre d'idées le transport des restes de Jaurès au Panthéon. M. Blum qui, à la précédente Chambre, avait qualifié de « criminelle » l'occupation de la Ruhr, en exigeait l'évacuation dans le plus bref délai possible.

Les socialistes n'étaient pas seuls à poser leurs conditions. Il y avait aussi le Grand Orient maçonnique qui réclamait la suppression de l'ambassade au Vatican rétablie trois années auparavant par M. Briand, et qui voulait l'institu-

tion de l'école unique. Enfin maçons, socialistes et radicaux étaient d'accord pour étendre aux fonctionnaires l'exercice du droit syndical.

Un journal de fondation assez récente, qui faisait beaucoup parler de lui, ajoutait à ce programme déjà assez touffu dans lequel, on le remarquera, la question monétaire était passée sous silence, un article assez terre à terre ainsi formulé : « A nos amis et à nous-mêmes toutes les places, et tout de suite ! »

A peine installé au ministère, M. Herriot s'empressa de satisfaire à cette dernière requête. Le général Weygand fut brutalement rappelé de Syrie pour faire place au général Sarrail qui, on ne l'a pas oublié, se couvrit d'une telle gloire que M. Painlevé lui-même dut le rappeler d'office.

M. Jean Hennessy, qui avait mis sa bourse bien garnie à la disposition du Cartel, en fut récompensé par l'ambassade de Berne. Le sénateur René Besnard, bien que tout à fait étranger à la diplomatie, fut chargé de représenter la France au Quirinal.

Par la suite, deux députés socialistes, MM. Viollette et Varenne reçurent les proconsulats d'Algérie et d'Indo-Chine.

Pour commencer, la grande affaire fut le débarquement de M. Millerand, qui était à l'Élysée depuis septembre 1920. On lui en voulait d'avoir osé prononcer à Évreux un discours où il réclamait pour l'Exécutif des pouvoirs un peu plus étendus, et M. Briand qui, après avoir été président du Conseil du Bloc national, s'était hâté de se rallier au Cartel, ne pardonnait pas au président de la République de l'avoir débarqué au temps de la conférence de Cannes.

Le mot d'ordre fut lancé de faire la grève des ministres. M. Herriot tout le premier refusa la mission que lui offrait M. Millerand de former le cabinet. Après d'autres refus mortifiants, le chef de l'État fit venir tout exprès d'Alger son ami Steeg qui lui devait ce qu'il avait été et ce qu'il était : ministre puis gouverneur général. M. Steeg refusa froidement de se compromettre pour l'homme que le Cartel avait condamné.

Il fallait cependant au président de la République, ne fût-ce que pour porter aux Chambres sa lettre de démission, un ministère, ou tout au moins un simulacre de ministère. Il aurait pu demander à l'ancien cabinet présidé par M. Poin-

caré de revenir pour accomplir cette formalité. Il n'y songea pas, sans doute, et il pria M. François-Marsal d'accepter cette corvée.

La Chambre mit en minorité le cabinet François-Marsal. Le Sénat lui-même préféra passer à l'ordre du jour plutôt que de désavouer l'entorse donnée à la Constitution de 1875 par les nouveaux maîtres de la France. On dit que M. Poincaré ne fut pas le dernier à « laisser tomber » — comme on dit familièrement — M. Millerand. Les deux hommes ne sympathisaient pas ensemble. On cite ce mot de l'actuel président du Conseil : « Millerand croit qu'on peut gouverner de l'Élysée. Il s'y cassera les reins. »

M. Millerand débarqué, il s'agissait de le remplacer. Rien de plus facile, semblait-il. Les places étaient d'avance distribuées : le « cher Blum » serait l'Éminence grise du gouvernement dont M. Herriot allait être le chef. Quant à la présidence de la République, elle était réservée à M. Painlevé.

Mais quelqu'un troubla la fête... Ce fut M. Gaston Doumergue, alors président du Sénat. A diverses reprises, le président de la haute assemblée avait été promu à la magistrature suprême. Pourquoi n'en hériterait-il pas lui aussi, comme ses prédécesseurs Loubet et Fallières? Le Sénat se rangea, par esprit de corps et aussi afin de donner une leçon aux présomptueux qui réglaient tout sans lui, à l'avis de son président. Un scrutin préliminaire mit en forte minorité M. Painlevé qui persista néanmoins à être encore candidat à Versailles où son échec fut un effondrement.

De dépit, M. Herriot, qui est rageur malgré son apparente bonhomie, parla de refuser d'entrer en relation avec le nouveau président qui était l'élu de la réaction. Mais la nuit porte conseil. Appelé le lendemain à l'Élysée, il acceptait de former le cabinet. Comme fiche de consolation, M. Painlevé recevait la présidence de la Chambre où il ne devait pas réussir.

M. Herriot était au comble de ses vœux. Comme entrée de jeu, il annonça qu'il allait déclarer la paix au monde. Et tout de suite, il déclara la guerre à l'Alsace en annonçant, dans sa déclaration ministérielle, qu'il était résolu à introduire dans nos provinces recouvrées « l'ensemble de la législation républicaine. »

M. Léon Blum s'est défendu par la suite d'avoir donné à

son ami Herriot le conseil de revenir au vieil anticléricalisme démodé. Possible. Il faut se rappeler, en effet, que ce politicien inconsistant avait deux sources d'inspiration : les loges et le parti socialiste. L'anticléricalisme lui était soufflé par la maçonnerie, le reste par MM. Blum et Renaudel. Il faut, disait la motion votée par le congrès extraordinaire socialiste, « préparer le rétablissement des relations normales avec la Russie. » Cette phrase figurait textuellement dans la déclaration ministérielle. La servilité de M. Herriot ne connaissait pas de bornes.

Le nouveau chef du gouvernement avait à peine envoyé les Chambres en vacances qu'il partait pour Chequers où il avait rendez-vous avec M. Ramsay Mac Donald, le premier ministre travailliste. Les deux « Premiers » conférèrent à la fumée des pipes. M. Herriot était très désireux d'obtenir des Anglais un résultat tangible. C'était un article de foi cartelliste que les travaillistes au pouvoir allaient faire toutes sortes de concessions à leurs coreligionnaires politiques français. En fait, il n'obtint rien, sauf un « communiqué » sur le sens duquel on se trouva en désaccord. Ce document faisait mention d'un « pacte moral de collaboration continue », ce qui ne signifiait rien de précis. Du reste, M. Mac Donald se fit un devoir de démentir, devant les Communes, toutes les interprétations avantageuses auxquelles avait cru devoir se livrer son interlocuteur à son retour en France. En particulier, il n'avait pas été question une minute de pacte militaire.

M. Herriot rentra à Paris aux acclamations de ses partisans qui criaient à gorge déployée : Vive la paix ! Ce triomphateur n'avait rien obtenu en échange de ses abandons, à commencer par celui de la Ruhr. L'idée ne lui était même pas venue de lier cette question à celle des dettes interalliées.

Il est vrai qu'en septembre, à Genève, le cabinet travailliste se ralliait à son protocole d'arbitrage ; mais peu de semaines après, il était renversé et le gouvernement unioniste qui lui succédait désavouait son prédécesseur.

*
* *

Tout en déclarant la paix au monde, M. Herriot s'était tout de suite mis à faire la guerre à diverses catégories de

Français : il inquiétait les catholiques, il menaçait les Alsaciens et les Lorrains et il donnait aux « possédants », qui se distinguent difficilement des modestes épargnants, toutes sortes de causes de mécontentement. Les socialistes le pressaient d'appliquer à la crise monétaire le remède héroïque du prélèvement sur le capital. C'est au moyen de cette menace qu'il put tirer quelques maigres ressources de l'emprunt 5 pour 100 lancé par le ministre des Finances Clémentel, qu'il lui fut loisible de se faire avancer des sommes importantes par les banquiers et qu'il put faire de l'inflation occulte jusqu'au point d'en arriver à dépasser la marge légale des avances de la Banque de France au Trésor. Il « creva le plafond », suivant l'expression qui eut cours. M. Renaudel renchérissait sur la maladresse des gouvernants en proclamant qu'on prendrait l'argent où il se trouvait. Le transfert de Jaurès au Panthéon où M. Herriot fut escorté à la fois par les socialistes et par les communistes, et où le drapeau rouge flotta au vent librement, ne fut pas pour maintenir la confiance publique.

La reconnaissance des Soviets, qui eut pour première conséquence l'installation en plein centre de Paris, sous le nom d'ambassade, d'une véritable agence de propagande révolutionnaire, ne fut qu'une manifestation destinée à plaire aux socialistes. Les négociations pour la reconnaissance des dettes tsaristes n'ont pas encore abouti au bout de quatre années. Toutefois, les agents de la Troisième Internationale ont pu tout à leur aise alimenter la résistance d'Abdel Krim dans le Rif et la propagande antimilitariste dans les casernes et jusque sur nos navires de guerre, sans réaction sérieuse de la part de nos gouvernants.

M. Herriot, qui a le goût des métaphores, s'est comparé un jour à une hirondelle : l'hirondelle de la paix. Pour l'asseoir sur des bases solides, il comptait sur les travaillistes anglais, qui étaient bientôt remplacés par les conservateurs ; il comptait sur la « démocratique Allemagne » qui lui jouait le mauvais tour, au moment précis où notre Cartel triomphait, d'élire des nationalistes et de confier le pouvoir à un conservateur, M. Luther.

Sa déception était si grande qu'il se laissait aller parfois à des paroles de découragement. Il parlait un jour du poignard à deux centimètres du cœur. Une autre fois, à la Chambre, il osait exprimer cette opinion pleine de sagesse

(en l'absence, il est vrai, de son mentor Léon Blum) : « Notre installation sur le Rhin est la condition essentielle et peut-être même, hélas ! la condition dernière de notre sécurité. » Les socialistes, au congrès qu'ils tinrent à Grenoble, ne manquèrent pas de condamner cette phrase. M. Longuet qualifia tout le discours de monstrueux.

Le président du Conseil se le tint pour dit. Il ne recommença pas. Cependant, pour l'ambassade au Vatican, il fit une petite concession : il ne la supprima pas tout à fait, mais la remplaça par une mission diplomatique des affaires d'Alsace-Lorraine, ce qui lui permit de dire aux modérés : « Vous voyez, je suis bon prince. La France ne sera pas absente de Rome. »

Malgré certaines infidélités que lui firent les socialistes, refusant par exemple de voter certains crédits militaires, M. Herriot leur demeura soumis. Il avait cependant des velléités d' « union de tous les Français par-dessus les partis, » comme il le déclara à la Chambre en février 1925. Mais l'union qu'il proposait devait laisser à lui et aux siens tous les profits du pouvoir. Il réclamait de ses adversaires une entière abnégation. Le moindre marchandage les faisait traiter de mauvais citoyens. Mais qui avait rompu l'union? N'étaient-ce pas les radicaux sous le cabinet Poincaré?

Seul des trois chefs du Cartel, M. Léon Blum savait ce qu'il voulait et où il allait. « Le radicalisme, expliquait-il aux congressistes réunis à Grenoble, n'est qu'une formule vaste et vague. Le socialisme l'absorbera après s'en être servi pour accéder au pouvoir sans effrayer la bourgeoisie... En fait nous gouvernons. » C'était la vérité, et cela suffisait pour que ni le capital ni l'épargne n'eussent confiance.

Aussi les fonds d'État étaient-ils en baisse continue et la livre qui, à la veille du 11 mai, se tenait aux environs de 70, atteignait-elle 94 francs, le 1er mars 1925. L'exode des capitaux s'accentuait.

Le cabinet cartelliste avait pris soin de négocier avec la maison Morgan un emprunt de 100 millions de dollars, à un taux onéreux, dont il se servait comme masse de manœuvre pour maintenir le franc. Rien n'y faisait. La livre continuait à monter ; les remboursements de Bons s'accéléraient ; les caisses d'épargne ne se livraient plus qu'à des

opérations de retrait de fonds. Perdant tout sang-froid, M. Herriot résolut de se jeter tête baissée dans l'expérience socialiste de prélèvement sur le capital. Pour le coup, la gauche radicale de M. Loucheur fit la grimace et menaça de fausser compagnie au Cartel. Le Sénat, où le cartellisme était si peu en faveur qu'il s'était donné, pour succéder à M. Doumergue, un président modéré, M. de Selves, prit le parti d'en finir avec l'expérience Herriot. La campagne commença par l'exécution du ministre de l'Instruction publique, François-Albert, dont le favoritisme au profit du professeur de droit Scelle, avait fortement ému le quartier Latin. Le ministre des Finances Clémentel, refusant d'admettre le prélèvement sur le capital, donnait sa démission sur ces entrefaites. Une interpellation de M. François-Marsal, à laquelle M. Poincaré prit une part brillante, acheva le cabinet.

Dix mois avaient suffi à M. Herriot pour mettre la France en fâcheux état. Lui et son parti avaient promis au corps électoral de relever le franc tout en dégrevant le contribuable. Ce boniment électoral produit, à distance, un effet hautement comique. L'année suivante, lorsque l'homme de Lyon voudra revenir au pouvoir, l'un de ceux à qui il offrira vainement le portefeuille du Trésor pourra lui dire sans exagération : « A quoi bon un ministre pour un Trésor vide ! »

L'excuse de ceux qui jugèrent l'expérience Herriot nécessaire est qu'ils croyaient qu'elle serait de courte durée. Elle se prolongea dix longs mois. Ce fut, sur tous les terrains, une faillite lamentable.

* * *

Le Cartel était gravement atteint, mais il n'était pas mort. Il fallait user ses chefs les uns après les autres. A défaut de M. Léon Blum qui ne voulait pas jouer les Ramsay Mac Donald et qui n'entendait prendre le pouvoir que lorsqu'il aurait une majorité homogène, le président de la République chargea M. Painlevé de former le nouveau cabinet. Ce dernier mis hors de course, et ce ne sera pas long, il n'y aura plus que M. Briand, regardé, quoi qu'il arrive, comme « une des réserves de la démocratie ».

M. Painlevé eut une idée : il pensa à confier le soin de res-

taurer nos finances avariées à M. Caillaux qui venait, grâce à l'amnistie accordée aux déserteurs et aux complices de l'ennemi pendant la guerre, de recouvrer une virginité politique. Si l'exilé de Mamers accepta, avec la joie que l'on devine, cette seconde réhabilitation, « l'homme du Rubicon » n'était pas sans inquiéter quelques purs. On se demandait en outre ce que M. Caillaux avait voulu dire lorsqu'il avait parlé, dans son discours du Mans, de la « grande pénitence » à laquelle devait être soumise la France. Quel programme dictatorial de redressement allait-il proposer?

Marcel Sembat avait coutume de dire : « Joseph Caillaux manque totalement de jugement, » quant à M. Léon Blum, il le tient pour un financier très surfait et pour un homme dépourvu de décision. On s'en aperçut au cours de cette année 1925 où il ne parvint pas à mettre debout un projet financier à opposer à celui des radicaux et des socialistes coalisés dont le prélèvement sur le capital formait la base. M. Herriot, qui venait de troquer la présidence du Conseil contre celle de la Chambre, se chargea de le démolir. Cette première exécution de l'homme de Mamers par celui de Lyon eut lieu en octobre à Nice, où les radicaux tenaient leur congrès annuel. La passe d'armes fut brillante. Elle se termina par l'échec de M. Caillaux qui, de retour à Paris, se vit prestement débarqué par M. Painlevé. En moins de dix mois, l'outre avait été dégonflée. Mais il reviendra à la charge, l'année suivante, repêché cette fois par M. Briand. Et une fois de plus, il trouvera dressé contre lui M. Herriot, son implacable ennemi.

Chargé de reconstituer le cabinet délesté de M. Caillaux, M. Painlevé eut une seconde idée de génie. Il dédoubla le portefeuille des Finances qu'il partagea entre lui et M. Georges Bonnet. Cette collaboration ne donna rien de bon. Les deux ministres ne découvrirent d'autre remède à la situation monétaire et financière qui allait en s'aggravant que la consolidation de la dette flottante et à court terme. Dès ce moment on parlait, comme d'une heureuse trouvaille, d'un moratoire semblable à celui du 4 août 1914. C'eût été la paralysie complète des affaires et le remède eût été pire que le mal. La consolidation Painlevé-Bonnet effraya la Chambre qui mit le cabinet en minorité.

L'année finissante se présentait sous de sombres aspects. Il fallait un sauveur. On pensa en haut lieu que M. Briand

était tout indiqué pour ce rôle. Il accepta. Mais il lui fallait un ministre des Finances. Où le trouver? Il chercha dans ses relations et mit la main sur M. Loucheur. Cela nous valut trois milliards de taxes temporaires qui passeront à la postérité sous le nom d' « impôts Loucheur ».

Mais le nouveau ministre des Finances avait un plan plus général destiné à équilibrer le budget et à redresser nos finances. Ce plan consistait non pas à supprimer la taxe sur le chiffre d'affaires comme s'y étaient engagés les cartellistes devant le corps électoral, mais à l'accroître. Le plan Loucheur fut blackboulé par la commission des finances, en première instance. Son auteur ne crut pas devoir faire appel devant la Chambre. Il disparut.

A tout prix, pour donner confiance au pays, il fallait un homme de premier plan. M. Briand fut aiguillé vers M. Paul Doumer, l'actuel président du Sénat. M. Doumer fit de son mieux. On pensa autour de lui à remplacer la taxe sur le chiffre d'affaires, décidément trop impopulaire, par une taxe à la production. C'était remplacer bonnet blanc par blanc bonnet. Toutefois, le petit commerçant, personnage éminemment électoral, ne serait pas directement aux prises avec le fisc. Les choses ne s'arrangeaient pas. La Chambre siégeait jour et nuit pour voter des impôts tous plus impopulaires les uns que les autres, y compris des taxes de consommation. M. Briand, nonchalant et sceptique, se prêtait avec les groupes à toutes sortes de marchandages. Il prit finalement le parti, après avoir songé à laisser son troisième ministre des Finances courir seul sa chance, à poser la question de confiance : il fut renversé à l'aube, après une séance de nuit (6 mars 1926).

Et la livre montait toujours !... La Chambre donnait le spectacle lamentable d'une cohue affolée, d'une boussole sans aiguille, d'un corps sans âme. La catastrophe était à la porte, et pas de chef pour la conjurer ! Les hommes du Cartel étaient encore aux affaires, mais le Cartel lui-même s'était fort émietté. Les socialistes votaient contre le gouvernement chaque fois qu'était posée une question soit nationale, soit militaire. Ils s'en étaient donné à cœur joie au sujet des affaires du Rif marocain et de Syrie. Les communistes, qui prêchaient aux soldats la fraternisation avec l'ennemi, trouvaient dans M. Blum et ses amis des complices plus timides mais plus perfides.

Tout naturellement et par la force des choses, une majorité de droite se constituait contre les socialistes, les communistes et une partie des radicaux valoisiens. C'est cette majorité que, l'heure venue, M. Poincaré trouvera toute prête pour le soutenir vingt mois durant.

Entre le cabinet Herriot et celui de M. Poincaré (avril 1925-juillet 1926), les ministères Painlevé et Briand ont dû, pour vivoter, s'appuyer sur des majorités interchangeables, tantôt de droite, tantôt de gauche. M. Briand a bénéficié quelque temps du prestige que lui donna la conclusion, à l'automne de 1925, du pacte de Locarno.

M. Doumer parti, M. Briand, réinvesti par l'Élysée, crut bon de se livrer à un remaniement sensationnel de son cabinet. Les radicaux le boudaient : pour se réconcilier avec eux, il donna le portefeuille de l'intérieur à l'un de leurs favoris, M. Malvy. Ce fut un *tolle* général. Du coup la droite et le centre menacèrent de voter contre le ministère si mal replâtré. Il est vrai que le nouveau ministre des Finances, M. Raoul Péret, les rassurait par son caractère et son passé relativement modéré.

M. Briand, qui, entre temps, était allé à Genève pour accueillir M. Stresemann à la Société des Nations, dut comprendre qu'il avait commis un impair en s'adjoignant M. Malvy. Un scénario de maladie et de séjour dans le Midi recommandé expressément par les médecins fut machiné. Le député du Lot ne reparut pas place Beauvau. Il fut évacué « en douceur » et sans laisser de traces. Il fut remplacé par un autre radical, mais moins compromis et protégé par son obscurité même, nommé Jean Durand.

Homme de bonne volonté, hostile aux utopies socialistes, M. Péret fit de son mieux pour vaincre les difficultés. La plus grave était la marche ascensionnelle et ininterrompue de la livre vers le cours de 200. Il jeta à pleines mains dans le gouffre les dollars de l'emprunt Morgan. Il aurait voulu, assurait-on, y ajouter, dans l'espoir de le combler, les lingots d'or de la Banque de France. Mais il en fut empêché par les gardiens vigilants de l'encaisse. Désemparé, il donna sa démission.

Que faire? M. Briand ne se le demande que l'espace d'une matinée. Il fit signe à son vieil adversaire Caillaux à qui il voulut faire courir une dernière fois sa chance, bien qu'il eût donné, l'année précédente, sa mesure qui était mince.

Mais cette fois, l'ancien condamné de la Haute Cour posa ses conditions, des conditions sévères. Il lui fallait la vice-présidence du Conseil et les pleins pouvoirs. M. Briand se résigna à tout. Qu'importait ! On verrait bien.

Pour la seconde fois, M. Caillaux était à pied d'œuvre et, pour la seconde fois, c'est M. Herriot qui lui brisa les reins.

En cette veille d'élections où nous nous trouvons aujourd'hui, les cartellistes impénitents s'efforcent de rejeter sur leurs adversaires de droite et du centre la responsabilité de leur échec. L'un des lieutenants les plus fidèles de M. Herriot expliquait récemment que les gens du Bloc national s'étaient refusés obstinément, après le 11 mai, à aider la nouvelle majorité à gagner la bataille du franc. Mais quels sont ceux qui ont les premiers dénoncé la trêve des partis? Quels sont ceux qui, dès 1923, se sont mis sur le pied de guerre contre le double décime et contre le chiffre d'affaires, qui ont refusé de voter les impôts Poincaré-Lasteyrie, qui ensuite se sont fait élire par le suffrage universel au cri de : A bas le double décime ! (par la suite, loin de l'abolir, ils l'ont transformé en quadruple décime ;) et à cet autre cri : A bas le chiffre d'affaires ! taxe qu'ils ont si peu supprimée qu'elle a rapporté au Trésor, en 1927, plus de 9 milliards de francs ! Il y avait une bataille du franc avant le 11 mai 1924. Il est permis de soutenir que si le Cartel ne l'avait pas emporté à cette date, la livre, qui était à 70 en avril, n'aurait jamais connu les hauteurs vertigineuses qu'elle atteignit en juillet 1926 et que, sans doute, on aurait pu, grâce à la confiance maintenue et une gestion prudente, stabiliser bien au-dessous de 124.

Il est facile de rejeter les responsabilités encourues sur les « puissances d'argent » et sur le « mur d'argent ». Nul n'ignore que ces « puissances » furent serviables au Cartel et qu'elles subirent sans sourciller le chantage du prélèvement sur le capital auquel M. Herriot n'hésitait pas à avoir recours chaque fois, et cela arriva souvent sous son ministère, que la caisse était vide. Tout comme ses prédécesseurs, il obtint des banques de larges avances. Ce n'est pas l'appui des grandes sociétés de crédit qui lui firent défaut, c'est la foule innombrable des petits et des moyens porteurs de Bons de la Défense nationale qui refusaient de les renouveler ; ce sont les millions de titulaires de livrets de caisse d'épargne qui retiraient leurs économies et se gardaient bien d'effectuer

de nouveaux versements. C'est le plébisciste de l'épargne française qui a tué le Cartel et ceux-là même qui lui avaient donné leur bulletin de vote lui refusaient leur argent.

Une fois le régime installé après le débarquement de M. Millerand, sont-ce les deux cents membres de l'opposition qui l'ont renversé? Ce sont ses fautes, c'est son incapacité, c'est sa politique cynique de clientèle, ce sont les consciences et les intérêts simultanément alarmés, et c'est finalement le Sénat qui a donné le coup de pouce pour faire choir M. Herriot. Le Sénat en majorité radical, ne l'oublions pas.

Quant au cabinet de demi-cartel, présidé par M. Painlevé qui lui a succédé, qui a porté à son ministre des Finances le coup de grâce? M. Herriot à Nice. Quels sont les groupes qui ont poursuivi de leur hostilité tenace les ministres des Finances successifs de M. Briand, en particulier MM. Loucheur et Doumer? Les socialistes, et aussi les radicaux.

Enfin M. Caillaux revint, patronné par M. Briand après l'avoir été par M. Painlevé. On était tellement excédé par tant de crises, on était si inquiet de l'avenir, que l'ancien condamné de la Haute Cour avait presque une bonne presse.

Il s'est plaint amèrement depuis qu'on l'eût empêché de donner sa mesure. Ce qu'il proposait, a-t-il soutenu, c'était à peu de chose près le programme des experts et c'est ce que M. Poincaré a pu, par la suite, réaliser en toute tranquillité. Les décrets-lois de ce dernier ne diffèrent pas sensiblement des pleins pouvoirs de son prédécesseur. M. Georges Bonnet, le second ministre des Finances de M. Poincaré, fait entendre de temps à autre des récriminations du même ordre. Ni l'un ni l'autre n'ont pu mener leur tâche à bien. Encore une fois, pourquoi? Parce que les gens de gauche, leurs amis, leurs complices, leur ont passé au col, dès leurs premiers pas, le lacet fatal. Ils se sont entr'égorgés. Ils se sont rués les uns sur les autres parce qu'ils se haïssaient, et ils se haïssaient parce qu'ils se jalousaient, et que ceux qui avaient échoué ne voulaient pas que d'autres eussent l'honneur et le profit du succès.

Pourquoi M. Herriot, en cette après-midi de juillet 1926 où M. Caillaux apporta à la Chambre son plan qui devait être réalisé par décrets, descendit-il du fauteuil présidentiel pour monter à la tribune et l'exécuter? Ce fut une surprise. Ses amis, eux, n'avaient pas été avertis. Tout, dans cette

affaire, ne fut que mystère et intrigue. Le président de la Chambre craignait-il vraiment que la République fût mise à mal par l'homme au coffre-fort de Florence? Si oui, pourquoi l'avait-il amnistié en le couvrant de fleurs démocratiques?

Non. Je le répète : entre ces hommes il y a beaucoup plus de haines et de jalousies qu'on ne le croit communément.

Briand et Caillaux à terre, on pouvait redire à M. Herriot le mot célèbre : « Bien taillé, mon fils, mais il faut recoudre. » Il aurait préféré regagner son fauteuil, mais M. Doumergue ne lui permit pas de se dérober. Il le mit en demeure de ramasser les portefeuilles qui jonchaient le sol. Il a dit depuis, en manière d'excuse, qu'il ne croyait pas que la situation fût si grave. Et pourtant, il n'y avait plus à la Banque de France, au crédit du Trésor public, qu'une marge disponible de 60 millions. Faute de billets neufs, la Banque allait se trouver dans l'obligation de fermer ses guichets. C'était la banqueroute de l'État français! Voilà où nous avaient conduits deux années de Cartel des gauches, deux années où les chefs de la bande avaient passé le plus clair de leur temps à se disputer les portefeuilles et les prébendes.

M. Herriot savait, comme tant d'autres, que le régime n'avait plus qu'une carte à jouer : la carte Poincaré. C'était aussi l'avis de l'hôte de l'Élysée ; mais il n'osait pas jouer cette carte avant que la seconde expérience Herriot eût échoué. M. Doumergue obligea donc celui-ci à gravir le calvaire. Il y mit toute sa ténacité cévenole. Oh! il jouait à coup sûr. Il savait que le pays était à bout de résignation ; il savait aussi que la Chambre était décidée à renverser M. Herriot dès la première rencontre. Mais il fallait que ce geste se fît afin que les meneurs du Cartel n'eussent aucun reproche à lui adresser.

Il y eut un dimanche tragique où M. Herriot et son fidèle Israël firent l'impossible pour constituer un cabinet présentable. M. Poincaré fut sondé pour un portefeuille de ministère d'État, comme pendant la guerre ; mais l'ancien président de la République répugnait au rôle d'otage, et il se réservait pour un lendemain qu'il savait très proche. M. Barthou se vit offrir en pleine nuit les Finances. Il refusa de se compromettre inutilement. M. de Monzie se dévoua. M. Herriot avait voulu faire à sa façon de l'union nationale. Il avait appelé M. Lucien Romier, M. Champetier de Ribes, M. Ro-

baglia... Puis il parla encore de rendre son tablier... Quel spectacle pitoyable donné par cet homme qui avait fait tant de démagogie pour arriver au pouvoir et qui, par ses erreurs accumulées, l'avait rendu si peu désirable que lui-même n'en voulait plus !

La rue grondait, on criait sur les quais qui avoisinent le Palais-Bourbon : A l'eau, Herriot ! L'homme que deux années auparavant, aux abords des gares, des badauds acclamaient aux cris de « Vive la paix ! » était par terre. La « vraie paix » menaçait de tourner à la guerre civile, tandis que le pays était au bord de la banqueroute.

Comme on s'y attendait, la Chambre effrayée renversa le cabinet Herriot. Le soir même, M. Poincaré était appelé à l'Élysée.

* * *

M. Poincaré avait, le 11 mai 1924, laissé la livre à 70 francs et le franc à 40 centimes environ. Il trouvait la première à 243 francs et le second à *deux sous*. Quel chemin parcouru en vingt-six mois !

Désireux de restaurer l'union nationale indispensable pour mener à bien la tâche qu'il se proposait d'accomplir, et d'abord pour ramener la confiance, il crut devoir faire appel au concours des trois hommes qui à la fois lui avaient succédé et l'avaient précédé à la présidence du Conseil : MM. Herriot, Painlevé et Briand. Il s'adressa à M. Paul-Boncour qui, lié bien malgré lui par les décisions impératives du parti socialiste, dut décliner son offre. Le groupe de l'Union républicaine démocratique fut représenté dans le cabinet par son président, M. Louis Marin. M. André Tardieu fut, après le chef, la tête forte de la combinaison et passe même pour l'héritier présomptif. M. Bokanowski fut le délégué de ces groupes minuscules qui font la chaîne entre les modérés et les radicaux. L'Intérieur, portefeuille essentiellement politique et électoral, fut naturellement attribué à un radical, M. Albert Sarraut. Par mesure d'économie, il ne fut pas, au vif mécontentement d'un grand nombre de candidats, désigné de sous-secrétaire d'État.

Le 27 juillet le cabinet d'Union nationale se présente devant la Chambre. M. Poincaré a lu la Déclaration ministérielle et, séance tenante, déposé les projets de loi financiers

pour le vote desquels il a proposé la procédure d'extrême urgence, sorte de guillotine sèche introduite récemment dans le règlement. Ce système écarte discours, amendements, de telle manière qu'il n'y a qu'à voter sans phrases. La Chambre se rendait tellement compte que l'heure était grave que tout de suite, à une grosse majorité, elle se rallia à la proposition du président du Conseil.

Les 11 milliards d'impôts nouveaux furent votés en un tournemain. Mais il ne suffit pas de voter des taxes, il faut le temps de les recouvrer. Or les caisses étaient vides et il fallait vivre. Force fut à M. Poincaré de s'emparer des 30 millions de dollars restant de l'emprunt Morgan. Puis il se fit consentir par les établissements de crédit une avance remboursable à brève échéance.

Le vote des nouveaux impôts s'imposait, mais cela ne suffisait pas. Il fallait donner au pays et à l'étranger l'impression très nette qu'on était résolu à entreprendre l'amortissement massif des Bons de la Défense nationale. Mais on sait ce que vaut l'aune de ces promesses. Autant en emporte le vent. On imagina de créer une Caisse d'amortissement qui, soustraite au contrôle du Parlement, ne pourrait pas être confisquée par lui. Il fut décidé que cette Caisse aurait un caractère constitutionnel. A cet effet il fallait convoquer à Versailles les deux Chambres lesquelles, réunies en Assemblée nationale, voteraient les textes nécessaires afin que l'autonomie de la Caisse d'amortissement et sa dotation fussent intangibles et protégées par la Constitution elle-même.

Ainsi fut fait. Tout fut réglé le 10 avril en une séance mémorable qui se prolongea jusqu'à une heure tardive. Étaient affectés à la Caisse, jusqu'à l'amortissement complet des Bons de la Défense nationale : les recettes nettes de la vente des tabacs, le produit de la taxe complémentaire sur la première mutation et le produit des droits de succession.

M. Léon Blum, qui affecte volontiers des allures de prophète, ne cacha pas au président du Conseil qu'il n'avait aucune confiance dans le succès de son entreprise de redressement monétaire et financier et que seule sa panacée à lui, le prélèvement sur le capital, serait opérante. Après l'échec de l'expérience Poincaré, viendrait le tour du système socialiste. Il prenait date.

Ce funeste présage ne s'est pas réalisé, du moins jusqu'ici.

Le franc s'est rapidement redressé. La livre a tout de suite perdu le cours de 200 francs. Elle s'est tenue quelque temps dans les environs de 170, puis de 150. En décembre 1926, elle oscillait entre 125 et 120. Depuis les derniers jours de ce mois, il y a stabilisation de fait, par les soins de la Banque de France, à 124 francs.

Il est certain, M. Poincaré l'a dit à la tribune, que l'amélioration du franc aurait été plus grande si on avait laissé les choses suivre leur cours et jouer librement l'offre et la demande. Mais il fallait tenir compte de la situation économique et de la crise qui se serait infailliblement produite si le franc avait été revalorisé davantage. Du reste le taux auquel on s'est arrêté n'a pas été sans causer quelque malaise. Il y a eu du chômage, mais sans gravité et incomparablement moins élevé qu'en Angleterre et en Allemagne.

Poursuivant son œuvre de redressement, M. Poincaré est parvenu à obtenir des Chambres le vote en temps normal et en équilibre du budget pour l'exercice 1927. C'était la première fois qu'on assistait à un tel spectacle depuis bien des années. Les précédents ministres des Finances, en particulier M. Clémentel, s'étaient flattés d'avoir réalisé l'équilibre. Simple trompe-l'œil. Ils ne faisaient pas entrer en ligne les comptes spéciaux et ils négligeaient de dire que leur budget était partiellement alimenté par des fonds d'emprunt.

Il est entendu que les excédents budgétaires doivent être versés en fin d'exercice à la Caisse d'amortissement. Mais il est trop facile aux ministres et aux Chambres, par le jeu des crédits supplémentaires, de réduire à peu de chose ces excédents. On a vu, l'an dernier, la presque totalité des sommes disponibles pour l'amortissement aiguillée vers les fonctionnaires à qui le Cartel avait prodigué des promesses inconsidérées qu'il n'a pas pu tenir dans leur intégralité et auxquelles M. Poincaré s'est cru tenu de faire honneur. Il est même allé plus loin qu'il n'était raisonnable puisqu'il a fait remonter rétroactivement les majorations à plusieurs mois en arrière. De même pour les pensions.

Le budget de 1928 a été à son tour voté en équilibre et sans qu'il ait été besoin de recourir au fâcheux système des douzièmes provisoires.

On se méprendrait grandement si l'on s'imaginait que M. Poincaré n'a pas eu d'autre souci, au cours des vingt mois écoulés, que de veiller à l'amélioration de la situation

financière, économique et monétaire. Il a dû souvent se distraire de cette lourde tâche pour écarter les embûches semées sur ses pas. Les partis, ceux de gauche principalement pour ne pas dire exclusivement, supportaient et supportent encore impatiemment la contrainte que leur impose l'Union nationale. Quoi! pas la moindre crise ministérielle? Plus d'espoir de décrocher quelque portefeuille? Les ambitions frémissaient d'impatience.

Lorsque les radicaux, en octobre 1926, se réunirent en congrès à Bordeaux, ils donnèrent le spectacle de leurs divisions intestines. M. Herriot, jadis l'idole des militants, avait perdu une grande part de leur estime depuis le jour où il avait accepté de collaborer avec M. Poincaré. Ils n'étaient pas éloignés de crier à la trahison. M. Caillaux avait ses partisans. M. Malvy avait les siens. Lorsque le moment fut venu de désigner le président du comité exécutif, la majorité se résigna, faute de mieux, à désigner un personnage assez terne, M. Maurice Sarraut. Quant au cabinet d'Union nationale, on en parla en termes amers. Il fut convenu, sans plus, qu'on laisserait se poursuivre l'expérience Poincaré.

Au fond, personne, dans les partis avancés, ne croyait au succès. Et si on allait au fond des consciences de ces politiciens, on découvrirait que personne ne le souhaitait. Pas M. Caillaux, certes, dont la rancune crispait le visage; ni M. Daladier, bourru et vindicatif, pour qui son maître, M. Herriot, n'était plus qu'un renégat. Ni bien d'autres.

Le groupe radical-socialiste avait pris l'habitude, dans les scrutins importants, de se scinder en trois tronçons. Le premier votait pour le cabinet, le second contre et le troisième s'abstenait prudemment.

Cela n'empêchait pas M. Daladier, devenu président à son tour, après la retraite de M. Maurice Sarraut, de célébrer à toute occasion la cohésion, la discipline et l'unité de doctrine du « grand parti radical-socialiste ».

Les adversaires de l'Union nationale espérèrent embarrasser M. Poincaré lorsqu'il fut décidé qu'on exigerait du président du Conseil le retour au scrutin d'arrondissement. Ils croyaient que M. Poincaré, vieux proportionnaliste, refuserait de se plier à leur exigence, auquel cas ils se croiraient libres de se dresser contre lui et de lui faire une guerre au couteau. La résistance qu'ils espéraient ne se produisit pas. Le chef du cabinet céda sur ce point, à ses yeux

secondaire, puisqu'il n'y a pour lui, à cette heure, qu'une question qui compte : le redressement financier. Il mécontenta les modérés, en particulier ce groupe Marin, si réellement discipliné, lui, faisant toujours bloc pour le gouvernement, sans une dissidence. A quoi bon ménager des gens dont le bulletin de vote vous est acquis d'avance? C'est aux autres qu'il faut faire bon visage.

Ce n'est pas sans difficulté que M. Poincaré a obtenu des radicaux qu'ils votent la levée de l'immunité parlementaire de cinq députés communistes. Quel attentat contre la représentation nationale! M. Herriot faillit donner sa démission. Ce n'était qu'une feinte. Au fond, cet homme de lettres se plaît à l'Instruction publique! Grand maître de l'Université, n'est-il pas sur la route de l'Académie? On dit que les élections terminées, il prendra le paquebot pour l'Amérique où il va faire une tournée de conférences.

Et M. Poincaré? Il restera président du Conseil, parbleu! Le grand exposé de sa gestion financière — exposé qui n'a pas duré moins de trois séances — n'a-t-il pas fait taire ses derniers adversaires et ne lui a-t-il pas valu le chiffre inespéré de 370 approbateurs de sa politique? Il remaniera son cabinet, certes, mais il continuera à le présider, avec l'appui d'une majorité unioniste, mais orientée vers la gauche. Le radicalisme n'est-il pas en pleine décomposition et les membres de ce parti, dont M. Daladier est le chef fort peu obéi, ne vont-ils pas, pour la plupart, se présenter devant les électeurs comme poincaristes, ce qui leur assurera les faveurs de l'administration? Les ouvriers de la dernière heure auront la meilleure place au paradis électoral du ministre de l'Intérieur et de ses préfets.

Le parti socialiste S. F. I. O. est lui aussi en pleine décomposition. L'expérience russe a fait du tort à la théorie marxiste du collectivisme intégral dont les résultats sont un si lamentable exemple à ne pas suivre. Le collectivisme tout court a lui-même perdu bien des fidèles. On a vu la C. G. T. de M. Jouhaux lancer dans la circulation un programme qui est la négation de la fameuse lutte de classes et lui substitue la politique de collaboration.

Au dernier congrès socialiste tenu au gymnase Huyghens, M. Léon Blum a imposé silence à ceux qui essayaient de mettre en discussion le programme nouveau de la C. G. T. C'était le seul moyen d'ajourner une scission qui est la quasi-

certitude d'un avenir prochain. Alors que les socialistes demeurés fidèles à la théorie de Karl Marx iront à gauche jusqu'au point de rejoindre les communistes dont ils ne critiquent pas la doctrine, se bornant à réprouver leurs méthodes trop scandaleusement expéditives, les « collaborationnistes » achèveront d'effectuer leur soudure avec les radicaux de la nuance Daladier. Ce nouveau parti sera celui de la C. G. T. Il rejettera l'internationalisme pour se borner au pacifisme avec vues d'avenir sur les États-Unis d'Europe. Il ne désespère pas de rallier à son programme les démocrates populaires qui s'organisent sur le modèle des chrétiens sociaux de Belgique, d'Autriche et d'ailleurs.

Les lignes de démarcation seront-elles aussi rigides que le croient des esprits systématiques? Avec le scrutin d'arrondissement, où chacun jouit d'une large indépendance, et se moque des partis organisés, c'est assez douteux. Ce qui l'est moins, c'est que la prochaine Chambre contiendra une vaste plaine de républicains plus ou moins incolores tout prêts à soutenir un cabinet de concentration formé sous le signe de la laïcité. M. Poincaré le veut ainsi. Sur cette question, il n'a pas évolué. Il est demeuré l'homme qui disait, avant 1914, à M. Charles Benoist : « Nous sommes séparés par toute l'étendue de la question religieuse. »

En revanche, assure-t-on, il a, en matière sociale, pris de l'avance. Les syndicats, y compris ceux de fonctionnaires, sont devenus tout-puissants : ils gourmandent les ministres et font la loi au Parlement. Revenir en arrière, est-ce possible? L'entreprise serait en tout cas périlleuse. Le mieux serait de consacrer la situation de fait en la légalisant. On ferait une double stabilisation, celle du franc et celle de l'omnipotence syndicale, et nous aurions avant qu'il soit longtemps, au dire des augures, une Chambre, ou un Sénat, qui serait la représentation des organisations syndicales professionnelles. Les partisans les plus déterminés de cette réforme sont des antifascistes déterminés. Ils ignorent, ou ils affectent d'ignorer, que M. Mussolini les a devancés dans cette voie et que l'Italie aura bien avant nous une Chambre désignée, sinon élue, par les organisations professionnelles.

L'idée chemine dans les esprits. Sa réalisation n'est pas invraisemblable. Le vieux parlementarisme est tellement usé, que tout est possible.

LÉOPOLD MARCELLIN.

La lumière de Mozart

La musique pure, a-t-on prétendu récemment, n'exprime rien et ne doit rien exprimer... De telles paroles semblent contraires à ce que la plupart des auditeurs éprouvent chaque jour. Si l'art musical n'exprimait rien, il ne serait que la plus inconsistante des amusettes. En réalité, même quand sa beauté paraît uniquement formelle, elle agit encore sur notre sensibilité et sur notre esprit. Elle suscite en nous un état particulier : ce que devient cet état, son action immédiate ou future, le souvenir vivace ou latent qu'il laisse en nous-mêmes, tout cela dépend des circonstances, mais surtout de ce que nous sommes et de notre vie intérieure.

L'art devient expressif pour chacun de nous, dans la mesure où nous sommes sensibles et cultivés. Parlez à un ignorant, dites-lui telles formules, comme « la pensée grecque, la charité chrétienne, la Renaissance au seizième siècle ». Voilà des mots presque vides pour cet ignorant. Mais combien ils sont pleins de sens pour un esprit averti... De même l'expression, dans les chefs-d'œuvre musicaux, devient riche et féconde, quand elle est perçue par des auditeurs sensibles, intelligents, habitués à la musique, et qui ont vraiment une vie intérieure. Chacun d'eux, alors, recrée les œuvres en lui-même, et leur donne quelque chose de ses aspirations et de sa poésie personnelles. Un vieux proverbe s'appliquait jadis

aux goûts et aux habitudes de chacun : « Dis-moi qui tu hantes... » On peut l'employer ici avec une légère variante : « Dis-moi les œuvres que tu admires et que tu aimes, et je te dirai qui tu es. »

Devant des œuvres de musique pure et malgré l'absence de toute indication valable, des esprits clairvoyants, entraînés par l'évidence de leur émotion et par leur conviction profonde, n'ont pas hésité à proposer des explications audacieuses, et qui font parfois sourire. A cela les musiciens professionnels objectent volontiers : « Ce sont des fantaisies de littérateurs. » Une telle objection est souvent pertinente. Elle ne l'est plus, par exemple, quand un Wagner commente Beethoven. Pourtant peut-on souscrire à l'explication donnée par Wagner à propos du quatuor en *ut dièse mineur* (op. 131) :

« L'introduction fuguée, *adagio ma non troppo*, est une consultation que Beethoven tient avec Dieu sur la foi du Bien éternel. »

Voilà qui échappe vraiment à toute vérification humaine.

Soyons plus modestes : n'employons que des mots que puissent comprendre des hommes raisonnables et de bonne volonté. Laissons la musique, œuvre humaine, sur le plan des sentiments humains ; et, sans rien lui refuser des hautes aspirations qui font sa noblesse, cherchons à éprouver les sentiments dont la musique est l'expression enchantée. — Ici, essayons, avec précaution mais avec amour, d'entendre de notre mieux la révélation que nous apporte l'âme lumineuse de Mozart.

* * *

Consultons notre expérience, c'est-à-dire nos expériences nombreuses.

Au contact des œuvres d'art, chaque expérience particulière contient des éléments personnels et passagers ; c'est là, comme on le dit, la part de l'*impression*. Mais il y a aussi, dans l'émotion que suscite une même œuvre, quelque chose de permanent et qui peut être généralisé.

Des auditeurs intelligents et cultivés, s'ils parlent d'une même œuvre qu'ils ont pu entendre à des époques diverses, serait-ce dans des pays divers et avec des exécutions différentes, constatent néanmoins, malgré tant de causes de divergences, qu'ils parlent bien de la même œuvre, et que celle-ci leur a donné des émotions ou des suggestions qui,

en chacun d'eux, ont quelque chose de commun. Certes, sur beaucoup de points, et plus encore si l'œuvre est insuffisamment comprise, il peut y avoir discussion. Toutefois, sur d'autres points, l'accord se fait spontanément. Bien plus, à mesure que l'œuvre devient plus familière à chaque amateur, les différences d'un jugement particulier à un autre se résorbent, tandis que les similitudes s'accroissent.

Aussi, à propos de Mozart, les expériences personnelles d'un mozartien sont assez semblables à celles d'un autre mozartien. Elles peuvent différer dans la façon d'être exprimées, car chaque homme a un vocabulaire propre, de même qu'il a un timbre de voix personnel. Mais les traductions extérieures d'un même sentiment, malgré leurs caractères particuliers, n'empêchent pas ce sentiment d'exister d'une façon analogue dans des âmes diverses. C'est pourquoi, en évitant ce qui serait trop hasardé, trop personnel, trop éloigné des expériences moyennes, et en priant le lecteur de peu s'arrêter à ce qui lui semblerait tel, on peut, — en restant fidèle aux expériences d'une longue intimité avec la musique de Mozart, — on peut essayer de suggérer quelle est la profonde, la mystérieuse signification de cette musique.

Selon notre conviction, l'œuvre de Mozart, avec son irrésistible charme, nous apporte un *sursum corda*. Elle entraîne nos esprits vers des sommets où nous ne pourrions guère monter par nous-mêmes. Elle agit sur nous comme l'attraction d'une lumière d'en haut. En exprimant nos passions ou nos souffrances, elle nous en détache, elle nous en guérit, parce qu'elle les pénètre de douceur et leur communique la poésie du souvenir. Par son harmonieuse beauté, elle participe à une eurythmie qui symbolise une intelligence organisatrice. Elle apparaît comme une Athèna moderne, radieuse et mesurée, ouvrière de félicité humaine. Tantôt souriante, tantôt rêveuse, elle nous fait songer à nous-mêmes avec ironie ou avec tendresse ; mais, par sa joie qui renaît toujours, elle nous donne le grand coup d'aile de l'espérance. Enfin elle est toute pénétrée d'une suavité et d'un parfum d'amour qui semblent venir d'un invisible au-delà : dans nos cœurs, elle fait rayonner une aurore surnaturelle.

— Phénomènes tout subjectifs, objecteront quelques sceptiques ;... illusions instables ;... reflets où se jouent la sensibilité et la fantaisie individuelles...

— Faits certains, répondrai-je ; évidences pour tous les

mozartiens ; données immédiates, inévitables. Certes, chez l'auditeur nullement adapté, de tels états intérieurs ne se produisent pas au contact de Mozart. Il en va de même pour les aveugles qui ne voient pas la clarté du jour... Mais pour tout auditeur non hostile, sensible à l'expression musicale et intelligent — et à plus forte raison pour tout mozartien, — de tels états d'âme avec une intensité, une richesse, un retentissement profond, qui varient d'un homme à l'autre, sont normalement, sont nécessairement produits par beaucoup d'œuvres de Mozart. Et l'auditeur, séduit par ce qu'il éprouve, ne s'insurge guère contre un tel bonheur, qui est sans regret.

Ce plaisir paraît simple, facile, spontané, tant Mozart semble le faire naître de nous-mêmes. Pourtant, ce sourire intérieur, combien d'autres enchantements suscite-t-il dans notre pensée... On pourrait analyser les éléments de ce cortège d'idées ou de sentiments, de même qu'on infléchit un rayon lumineux, afin de discerner les couleurs spectrales qui se confondaient dans le rayon primitif. Combien de nuances, dont la fusion n'est qu'un bonheur unique.

Selon l'analyse, voici d'abord du plaisir musical, suscité par l'agencement des sons ; et voici de la joie intellectuelle, donnée par un style élégant, cursif et nerveux. Voici des émotions d'ordre sentimental, des rêveries, amenées par l'expression des passions poétisées ; et voici une alacrité de l'esprit, stimulée, amusée et satisfaite par le jaillissement et la variété, par la féerie imprévue, harmonieuse, d'idées expressives et rapides... Mais ce n'est pas tout. Et nous allons maintenant signaler ce que nous croyons d'une importance particulière et ce qui est produit par Mozart avec une puissance, une douceur et une sérénité qui lui sont personnelles.

Oui, outre les différentes nuances que nous venons d'évoquer, et sous lesquelles peut apparaître l'enchantement mozartien, il en est encore une autre, et qui semble d'une autre nature. Oui, par sa pureté, par sa tendresse, et même par son esprit où il y a moins d'ironie que de souriante indulgence ; enfin, par cette lumière idéale, invisible aux regards mais intérieurement rayonnante, et qui est douce comme l'épanouissement de l'amour, Mozart nous révèle un monde inconnu, où tout ce qui est de l'homme se pénètre soudain d'une beauté bienfaisante. Alors notre cœur, comme s'il

s'évadait des instincts et des nécessités qui pèsent sur lui, sent qu'il se grandit et qu'il s'élève. Il aspire à un meilleur état de lui-même. Il se dresse, pour tendre vers les sommets lumineux.

Tous les mozartiens doivent être capables de cet *ascensus mentis*. L'amateur qui est sensible aux autres plaisirs que donne Mozart, mais qui ne s'ouvre pas à cette délectation vraiment mozartienne, ne ressent pas le plus profond mérite du merveilleux initiateur.

Si Mozart produit en nous un tel état d'âme, et si un tel *charme*, une telle magie, est vraiment sa caractéristique essentielle, d'autre maîtres, parfois, agissent aussi sur nous d'une façon analogue. Par exemple, tout près de Mozart, voici Haydn, qui lui ressemble comme un frère, mais un frère moins poète. Hélas, chez Haydn, le *charme* n'est sensible que de loin en loin, et par courtes apparitions : dès qu'il commence à se montrer, il est mis en fuite par le style *galant* et par des développements trop prévus, trop formels, c'est-à-dire inexpressifs : Haydn, le plus souvent, donne une enveloppe dont Mozart révélera le contenu. D'autres maîtres aussi, avant Mozart, avaient entrevu de hausser la musique jusqu'à en faire un *langage de l'âme :* évidemment, l'immense Sébastien Bach et l'épique Hændel, pour ne citer que ces deux génies suprêmes, ont laissé maintes pages d'une expression émouvante.

Mais, pour donner aux idées que nous exposons ici une précision plus tangible, il peut être opportun de prendre quelques exemples en dehors des œuvres musicales. Telles œuvres littéraires ou plastiques, se servant des mots, ou des couleurs et des lignes, utilisent des moyens d'expression dont il semble plus facile de parler : ceux-ci, en effet, s'adressent à la raison ou se présentent au regard.

En peinture, quels *artistes-poètes* donnent une impression d'harmonie et de pureté, de douceur rêveuse et de tendresse? Outre le nom de Raphaël, qui est inévitable, il semble difficile de ne pas citer Corrège et Pérugin, Poussin, Lesueur, Proud'hon..., car de tels génies, comme on le dit parfois, ont déjà quelque chose de *musical*.

Près d'eux, comme d'autres génies apparentés et qui aspirent aussi à une beauté spiritualisée, on pourrait grouper Virgile, Dante (pour son mysticisme et la *Vita Nuova*), Pétrarque (malgré son afféterie), et surtout le *poverello*

d'Assise... Remarquons que ce sont des Italiens : on serait tenté de parler ici de l'italianisme de Mozart, si cela ne conduisait à plus d'un malentendu. En réalité, évitant la précision rationaliste des Français et la brume philosophique des Allemands, c'est surtout en Italie, plus facilement qu'ailleurs, que des esprits favorisés parvinrent à un équilibre naturel, aimable, élégant et lumineux. Leurs aspirations vers l'idéal, capables d'agréer à l'intelligence d'un Gœthe, ne donnaient pas dans la chimère. Elles restaient au contact d'une beauté vivante, forte, nourrie de la réalité même, et qui semblait l'incarnation de la formule platonicienne : « La splendeur du vrai. »

Nés dans la lumière méridionale et pères de l'humanisme, ces génies harmonieux respirèrent sous un ciel limpide, près de la mer azurée où les Grecs avaient vu naître Aphrodite. En toutes choses, ces Italiens privilégiés découvraient le sourire d'une beauté qui est l'épanouissement des forces naturelles, et ils lui répondaient par leur amour. Ils dialoguaient avec la nature ; les voix, qu'ils écoutaient ainsi dans leur cœur, leur semblaient les échos d'une autre voix qui viendrait d'au delà des choses. A travers les mirages de la nature, ils se fiançaient à un dieu caché : *Vere Deus absconditus.*

Par exemple, l'un d'entre eux, le *poverello* d'Assise, chantait un acte d'adoration dans l'inoubliable *Cantique des créatures.* Il célébrait toute la création, le soleil, les étoiles, l'eau, les plantes et les animaux, parce que toutes les « créatures » sont « belles et précieuses ». Toutes, filles du même Père que nous, elles sont « nos sœurs ». Et même la nuit, même la souffrance et la mort, ont aussi une « beauté » qui nous les rend bienfaisantes et « fraternelles ». Car toutes les beautés que nous voyons nous parlent d'une autre Beauté qui les dépasse toutes.

Un tel *mouvement d'amour*, un tel élan de l'âme vers une réalité suprême qui apparaît à travers les formes de chaque beauté passagère, voilà qui est *l'essence du génie mozartien.*

Cette réalité profonde, qui demeure inaltérable sous les hasards et les souffrances de chaque jour, — cette lumière intérieure, qui pénètre tous les sentiments de sa clarté purificatrice, — elle apparaît dans la musique de Mozart, elle se révèle, elle *parle* aux mozartiens qui, par elle-même et peu à peu, ont été initiés à l'aimer.

Mais comment la rendre sensible, ne serait-ce que faiblement, aux cœurs hostiles, ou indifférents, et qui n'aspirent pas à la posséder? Hors de la musique mozartienne, si persuasive, si éloquente quand on la comprend, les lettres de Mozart sont des documents insuffisants. Il n'était nullement littérateur ; avec des mots, il s'exprimait mal ; et d'ailleurs, même en se confiant à ses correspondants les plus chers, il parle surtout de ses difficultés quotidiennes, de son labeur de pianiste virtuose ou de compositeur théâtral ; mais il parle peu de ce que nous aimons dans son cœur et dans son génie.

Voici toutefois ce qu'il écrivit, le 11 avril 1787, sur l'album de Gottfried Jacquin :

« Ni l'intelligence élevée, ni l'imagination, ni toutes les deux ensemble, ne font le génie. Amour, amour, amour ! Voilà l'âme du génie. »

Une telle phrase, par son ton oratoire, et bien qu'elle ait été transcrite par la main de Mozart, semble une citation qui lui agréait, plutôt qu'une pensée originale. Mieux vaut chercher dans ses lettres, surtout si on les *éclaire en profondeur*, grâce à la musique composée par lui durant les jours voisins ou parfois le jour même.

En 1788, en deux mois, du milieu de juin au milieu d'août, il compose les trois grandes symphonies dont la dernière est connue sous le nom de *Jupiter :* la première des trois est en *mi bémol* (catalogue de Köchel, nº 543), le seconde en *sol mineur* (Köchel, nº 550), et la troisième, *Jupiter*, en *ut* (nº 551). Dans ces deux mêmes mois, il écrit en outre un trio pour piano, violon et violoncelle (*mi majeur*, Köchel, nº 542), une sonate pour piano (*ut majeur*, nº 545), une sonate pour piano et violon (*fa majeur*, nº 547), un trio pour piano, violon et violoncelle (*ut majeur*, nº 548), et quelques autres œuvres moins importantes.

Or, à ce moment même, tout l'accable. Traqué par la misère, ne trouvant plus à qui emprunter (malgré des taux usuraires), il est à la veille de voir ses meubles saisis et vendus. Sa femme est malade. Lui-même souffre de maux de dents et de névralgies « qui lui donnent un ébranlement général ». Il ne trouve aucun élève, même à des prix de famine. Il est obligé de chercher un autre gîte, et va se réfugier dans un faubourg populeux. Pour essayer de s'assurer quelques soutiens, il s'était affilié à la franc-maçonnerie.

Donc, le 17 juillet, à un franc-maçon pitoyable qui lui avait déjà prêté quelque argent, il écrit pour un nouvel emprunt (1) :

« Quand je considère mes revers, qui ne sont certainement pas de ma faute, je trouve que je mérite d'être plaint... Ayez l'affection *fraternelle* de me secourir sur-le-champ ; envoyez-moi ce dont il vous sera possible de vous priver, car mon sort en dépend réellement... Vous me connaissez trop pour douter de ma loyauté ; vous connaissez mon existence et mes habitudes... Je mets en vous ma confiance, et je vous remercierai comme mon sauveur, jusqu'au delà de la tombe... Aidez-moi, je vous en supplie, au nom de Dieu... »

Telle est, alors, la détresse de Mozart.

Or, que l'on relise les œuvres qu'il compose alors même, et dont nous avons donné la liste. Certes, çà et là, frémit de la douleur, et une tristesse poignante. Mais, dans l'ensemble, quelle sérénité ; quelle paix confiante, transfigurée par la certitude de la foi et par la sublime affirmation de l'espérance. Aux yeux du monde et de lui-même dans sa réalité journalière, mondaine, humaine, son cœur est martyrisé. Mais son cœur plein d'amour, illuminé par une grâce céleste, exhale un hymne de joie et de douceur.

Alors, à ce même franc-maçon charitable, qui lui avance quelques florins, il confie :

« Venez donc me faire visite, je suis toujours à la maison. J'ai plus travaillé, en ces dix jours, depuis que je suis ici, qu'en deux mois dans mon autre logement. S'il ne me venait pas aussi souvent des idées noires (que je suis obligé de repousser avec effort), cela marcherait encore mieux pour moi. »

Cette lettre, où il crie encore sa misère et supplie encore pour obtenir un prêt dérisoire, est du 27 juin. Or, la veille (je dis : la *veille*), il venait d'écrire le finale de la Symphonie en *mi bémol*, héroïque et souriant *alleluia* qui monte, comme un chant de jeunesse, dans une aurore éternelle.

Quelle envolée vers la lumière ! La vie de Mozart est accablée d'épreuves : il se réfugie dans l'azur. Sous ses yeux et dans son cœur, il voit de la souffrance : il regarde plus haut, et il s'emplit de clarté. Pour exprimer un tel *sursum corda*,

(1) Lettre à Puchberg, voir la traduction de M. Henri de Curzon.

puis-je citer une pensée de Bossuet? Dans un *sermon*, le pur et sublime Bossuet parle de ces hommes qui « tournent le dos à la vérité de Dieu, et qui *s'enveloppent dans leur ombre* ». Or, quelle est la constante aspiration de Mozart?... Il se détourne, il se dégage de son ombre douloureuse, — et il respire du côté de la lumière.

Voilà ce qui donne à son génie une valeur merveilleuse, et l'on peut dire une grâce surnaturelle.

Pour tous les mozartiens, c'est là une évidence.

Mais, afin d'aider ceux qui ne sont pas encore touchés par ce charme mystérieux, nous voudrions méditer avec eux sur un autre exemple, qui peut paraître plus saisissable parce qu'il ne relève pas aussi complètement de la musique. Lorsque l'on veut montrer ce que peut accomplir une âme humaine, on considère la vie des grands hommes ou même la vie des saints. Aussi, pour rendre sensible la lumière d'amour qui vit en Mozart, nous allons méditer auprès d'un initiateur qui enseigna la douceur, l'allégresse confiante, et surtout la souriante charité que les hommes doivent garder les uns pour les autres. Approchons-nous donc du *poverello* d'Assise, poète et musicien, maître de l'amour le plus spiritualisé, car toute son âme fut amie de la lumière : *anima lucis amica.*

*
* *

Cher lecteur, mon frère, il faut aimer saint François. Il le faut aimer pour lui-même et aussi pour le remercier du bienfaisant enseignement qu'il nous propose avec grâce. Par ses hymnes, par la poésie qui s'exhale de son histoire et de sa légende, il éveille en nous, il nous donne une âme plus douce, plus indulgente aux épreuves de chaque jour, et plus capable de les supporter. Auprès de lui, nous devenons plus dignes de comprendre les formes les plus pures de la Beauté.

Nous découvrons alors et chez Mozart et chez d'autres grands artistes, — et aussi chez quelques hommes et chez la plupart des femmes qui nous entourent, — de nouveaux trésors spirituels. Sans cette émendation, sans cette initiation, de telles richesses intérieures risquaient de nous être inconnues. Nous devenons meilleurs lorsque nous concevons qu'elles existent, car déjà nous commençons d'y participer ; — bien plus, elles nous prouvent que les cœurs humains

sont mieux doués qu'on ne le croyait. Malgré leur rudesse, malgré des passions qui parfois les dépravent, ils peuvent avoir aussi une tendresse, une capacité de se dévouer à autrui et de l'aimer vraiment, qui nous attirent vers eux et nous rendent plus indulgents à leurs faiblesses. Ainsi, touchés par cette grâce que nous voyons éparse un peu partout, nous devenons plus doux envers la vie.

Oui, si l'on a des yeux d'artiste-poète, et si les regards éveillent l'esprit et le cœur, comment dialoguer avec les aspects de la nature et avec les œuvres d'art vraiment vivantes, sans éprouver en soi-même que certaines formes de la beauté suscitent en nous une aspiration vers une autre beauté plus intérieure, plus spiritualisée, prête à se dégager des apparences sensibles et à s'unir plus intimement avec le lumineux cortège des idées et des sentiments les plus élevés. Au travers de ce que les sons, les lignes et les couleurs, et même les mots, proposent à nos sens et à notre raison, tend à s'exprimer une autre réalité immatérielle, ou plutôt une profonde et mystérieuse affirmation d'amour. Oui, une force cachée, une puissance qui semble plus qu'humaine, nous est révélée par les œuvres des initiateurs à la Beauté. La plus haute aspiration de leur cœur, ils nous la transmettent ; elle vient vivre en nous ; elle y suscite un retentissement profond et bienfaisant : cet écho de l'idéal éveille les meilleures forces de nous-mêmes. Grande voix mystérieuse, elle vient parfois de si loin, elle surgit parfois après le silence de tant de siècles, elle se répand si impérieusement à travers les nations, qu'on la croirait impérissable, et universelle. Elle nous dépasse tellement, qu'elle semble douée d'une éternelle infinité. Durant dix siècles, durant vingt siècles, telle statue est enfouie sous des ruines, tel poème est inconnu ou indéchiffrable ; soudain on les découvre, on les admire, on les comprend ; et voici qu'ils répandent une révélatrice lumière sur ceux qui les animent à nouveau en les aimant.

Puissance merveilleuse, inépuisable fécondité. Dans l'œuvre qu'il chérissait et qu'il créait à la ressemblance de son rêve, jadis, il y a quelques années ou il y a vingt siècles, un *artiste-poète* a mis le meilleur de lui-même. Cela, cette aspiration mystérieuse, soudain, revit en chacun de nous. Et la voici qui se confond avec ce qu'il y a de meilleur dans le cœur de chaque homme. Elle révèle ses prolongements à travers tout ce qui est noble et beau. Elle éveille en nous-mêmes le

besoin de découvrir et de créer une réalité supérieure, plus harmonieuse, plus douce, plus aimante que tout ce qui nous entoure journellement. Et cette force cachée est bien réelle, puisqu'elle agit en nous. Elle est réelle aussi puisque nous-mêmes, en témoignant qu'elle existe, nous nous dressons vers de meilleurs états de nous-mêmes. Elle renaît en partie de nous, elle devient une création personnelle : chacun peut lui donner une forme particulière, originale, novatrice à son tour, et dans laquelle il s'affirme lui-même profondément. C'est ainsi que les cœurs bien doués recréent, chacun à son tour, de nouveaux témoignages de l'honneur, de la vertu, de la pitié, de l'amour ou de la sainteté.

Cher lecteur, je te ferai un aveu, parce qu'il peut avoir de l'utilité pour toi. Si j'ai senti ce fortifiant esprit de douceur et d'amour (que je serais heureux de sentir davantage), je le dois sans doute à bien des influences, et je n'oublie pas les admirables exemples que j'ai trouvés tout près de moi et que tu ne peux connaître. Mais si je cherche parmi les œuvres que chacun peut admirer, je trouve, comme les plus efficientes, celles de Mozart et la radieuse légende de saint François.

En parlant ici de l'un et de l'autre, il ne faut pas les rapprocher d'une façon inconsidérée. Il serait puéril, sinon ridicule, d'essayer de joindre telle phrase d'un *quatuor* à tel récit des *Fioretti;* et il ne serait pas plus sensé de prétendre que Mozart est une réincarnation du *poverello*... L'esprit de douceur, fort heureusement, est répandu parmi beaucoup d'être vivants ; mais nous allons le considérer en deux cœurs que nous aimons, et dans lesquels il apparaît avec une évidence enchanteresse.

D'ailleurs, cherche toi-même les autres maîtres qui pourront aussi t'enseigner la *lætitia spiritualis*. Ils sont nombreux : poètes, philosophes, peintres ou musiciens, et aussi, évidemment, les initiateurs à la méditation religieuse et les mystiques : dans les régions de l'idéal, il y a plus d'un domaine.

L'allégresse confiante, la pureté, l'espérance divine et enfantine qui transfigurent parfois les plus touchantes inspirations de la musique mozartienne, doivent prendre plus de valeur en chacun de nous s'il s'est d'abord ouvert à l'allégresse du « petit pauvre de Dieu ». Car ces mouvements d'âme, malgré les deux langages qui les reflètent différemment, semblent des aspirations fraternelles.

Souvent, pour suggérer l'ineffable ravissement de l'audi-

teur — lorsqu'il découvre, dans les œuvres du musicien, cette perfection unie à la simplicité et cette *facilité* qui semble surhumaine, — souvent on rapproche Mozart de Raphaël. Un tel rapprochement n'est pas vain, à condition d'être limité et nuancé. Mais si l'on tâche de franchir le cercle des apparences et des formes, il faut aussi apparenter Mozart au *poverello*.

Famille spirituelle non pas étroite, mais fort nombreuse. La réduire à ces deux seuls noms, c'est ne plus sentir ni sa richesse ni sa variété. Et c'est aussi rendre trop stricte, trop immédiate, une filiation qui est flottante et lointaine. Tous les génies, dont on admire la tendresse ou la féminité, laissent rayonner leur influence dans notre sentiment de la douceur. Ce qu'il devient en nous-mêmes, nous pouvons le devoir à Virgile comme à Corrège, à Jacques de Voragine comme à Renan, à Fénelon comme à Claude Lorrain, et à beaucoup d'autres encore, qui nous ont appris à nous purifier dans la méditation. La vue d'une colonne grecque, une pensée de Marc-Aurèle, — un entretien, une lettre où François de Sales nous offre les fleurs idéales de son « bouquet spirituel », — un harmonieux et sévère paysage du Poussin, une aérienne apparition que nous montre Lesueur, — nous élèvent au-dessus de nos pensées égoïstes, et conduisent nos esprits vers un état d'oraison. Déjà nous détachons nos impressions et nos sentiments de leur plan éphémère, et nous les rattachons à un ordre plus durable et qui les dépasse. Nous les limitons moins parmi les fragiles liens du relatif ; mais nous considérons leurs prolongements dans une perspective qui se continue vers l'infini ; nous les regardons sous des angles illimités, *sub specie quadam æternitatis*... De telles méditations, où apparaît notre propre petitesse, enseignent l'indulgence et l'humilité ; elles nous conduisent vers *l'esprit de douceur et d'amour*.

Cet esprit, mieux peut-être que chez d'autres hommes, est vivant, souriant, lumineux chez Mozart et chez le *poverello*.

Évidemment ni dans la vie de Mozart, compositeur profane, chrétien certes et qui écrivit aussi pour l'église (mais dans un style marqué par la *galanterie* du dix-huitième siècle) ; — ni dans sa *correspondance*, ni dans la plupart de ses œuvres de théâtre, on ne peut trouver d'incidents ou de passages qui pourraient illustrer la doctrine de saint François. De fait, Mozart, laïc, père de famille, mêlé aux acteurs

et aux chanteuses, nullement soucieux de spéculation métaphysique ou théologique, ne se proposa pas de vivre ou de penser « à l'imitation » du *poverello*. Mais il était chrétien, catholique croyant et pratiquant. Nullement touché par l'esprit moderne, qui s'emploie à reculer l'action de Dieu dans un au-delà de plus en plus lointain, il la sentait encore présente autour de lui. Sa croyance, ressemblant à son propre cœur, se faisait confiante, tendre, toute parfumée de jeunesse et d'espérance. En cela, il avait l'esprit franciscain. Il gardait la simplicité, la pureté d'un enfant. Et voilà, répandu un peu partout, ce qui donne à sa musique tant de charme et de suavité. *Odorem dedisti suavitatis.*

Certes, ni *Don Juan*, ni *les Noces*, ni tant d'autres compositions de caractère mondain, ne présentent (sinon par exception) cette nuance de tendresse spiritualisée. Mais dans beaucoup d'autres œuvres, çà et là, on voit souvent s'entr'ouvrir une fleur mystérieuse et voilée.

Avec quels mots pourrait-on essayer d'évoquer cette pénombre frissonnante, ou plutôt ce sourire qui devient de la lumière?... Que l'on songe à ce que chantent les « trois génies » de la *Flûte enchantée*, aux effusions mystiques, aux amoureuses tendresses de ce drame prodigieux (si profond, sous son apparence de naïve féerie) ; — que l'on songe aux deux phrases géminées, aux deux regards de Pamino et de Pamina qui se retrouvent enfin et se donnent tout leur cœur l'un à l'autre ; — que l'on songe au céleste *Ave Verum*, ou à telle phrase surnaturelle des sonates ou des quatuors ; — et l'on conviendra, si l'on est mozartien, qu'il y a là l'expression d'un indicible mouvement de l'âme. Faute de mieux, pour essayer de suggérer ce qu'il est, on parle d'élévation idéale, de tendresse, de confiance juvénile, d'espérance, de don de soi, de charme lumineux ou de pureté céleste... Et c'est pourquoi nous parlerons aussi, comme d'un équivalent merveilleux, de la douceur et de l'allégresse du jeune saint François.

Ce qui nous attire vers le *poverello*, c'est la lumière qui rayonne de lui. Amour, simplicité, lyrisme souriant et spontané... Afin de s'approcher de cette source d'idéal, il ne faut pas s'arrêter à tant d'épisodes inutiles ou suspects, et qui furent des rêveries de cerveaux encore frustes. Un Jacques de Voragine lui-même, comme il l'a fait parfois dans sa *Légende dorée*, avouerait que de tels faits, « s'ils sont vrais,

sont bien admirables ». Chaque jour, après la mort de François, quelque moine trop bien intentionné mais barbare, a renchéri sur les récits des autres frères : chacun d'eux, dans ce rude treizième siècle, voulait avoir vu des choses plus merveilleuses que n'en rapportait son voisin. Frère Léon, par exemple, pour bien prouver qu'il admirait son maître, rapporte que le saint était tellement au-dessus des autres hommes qu'il s'élevait dans les airs. Et frère Léon assure qu'il l'a souvent vu marcher, ou plutôt flotter, à la hauteur de la cime des arbres... De telles naïvetés — et d'autres sont moins innocentes — gâtent la figure aimable et naturelle du *poverello*.

Ce que nous venons chercher auprès de lui, c'est une leçon, ou plutôt une persuasive initiation qui nous révèle l'esprit de douceur et d'amour. Nous venons à lui comme à une Jouvence spirituelle : pureté, simplicité, bonté, véracité envers nous-mêmes, charité envers les autres, voilà ce que nous lui demandons de faire fleurir en nous-mêmes. Près de lui, nous voulons « dépouiller le vieil homme », c'est-à-dire faire tomber le barbare vêtement qui pèse sur notre corps et sur notre esprit comme une gangue de plomb. Cette gangue, cette matière morte qui pèse sur notre cœur et qui l'étouffe, — disgraciés *modernes* que nous sommes, — c'est tout cet apport d'habitudes néfastes que nous imposent et notre orgueil, et notre passion des jouissances matérielles et du luxe, et nos vanités de parvenus ou de nouveaux riches, et nos engouements pour les ornements baroques, et notre désir de subtilités inutiles, d'étrangetés paradoxales, ou de nouveautés difformes, — et aussi cette folie du mouvement, cette rage de la vitesse et du trémoussement, cette épidémie de danse de Saint-Guy, qui nous donnent des nerfs et des cerveaux de détraqués.

Tout ce déséquilibre, mis au contact des génies radieux et simples, combien il apparaît misérable. Quelle laideur, près d'un Mozart, ou dans la lumière d'un saint François?

Apparemment (et nous ne l'ignorons pas), depuis le milieu du dix-neuvième siècle, nombre d'artistes ou de « penseurs » s'efforcent de laïciser l'art. Ils se rattachent, estiment-ils, à la lignée encyclopédique du dix-huitième ; ils se recommandent des Grecs, qu'ils donnent pour uniquement « intellectuels ». Ils veulent bien reconnaître que l'art, et en particulier l'art musical, est l'expression d'un

homme, d'une âme ou d'une sensibilité, et qu'il reflète l'état moral de toute une époque. Mais s'ils reconnaissent (et avec raison) une telle valeur expressive, pourquoi ne pas reconnaître aussi que cette âme ou cette sensibilité, depuis une vingtaine de siècles, ont une formation chrétienne? Est-ce prouver une bonne méthode historique, est-ce se conformer à l'évidence, que de supprimer l'influence du christianisme, y compris celle de ce pré-christianisme platonicien et alexandrin qui devance l'aurore de la foi nouvelle? On parle d'hérédité, ou d'évolution créatrice ; on parle de la pression du milieu social sur l'individu, — mais on tient pour nulle l'action d'un sentiment collectif qui a duré vingt siècles !

Laissons une telle « science » et un tel goût à M. Homais et aux primaires... A la vérité, la grâce de Mozart est toute parfumée d'une tendresse et d'une pureté qui seraient inexplicables sans la séculaire élaboration de la charité chrétienne : *prima autem est caritas*... Or, cet esprit d'amour et de douceur a donné aussi d'admirables et fraternels témoignages dans tout ce qui rayonne du *poverello*.

Il faut donc, parmi nos stations mozartiennes, méditer dans le sillage du saint poète de l'Ombrie. Tâchons de nous mettre en sa présence. Dans la lumière fluide, où les pâles oliviers découpent leur ombre bleuissante, le sourire de sainte Claire, sa fille spirituelle, nous conduira tout près de lui... Pour un moment, oublions même Mozart et son charme encore trop humain. Mais ensuite, quand nous aurons reçu un reflet de la grâce franciscaine, peut-être trouverons-nous, dans la musique de Mozart, une nouvelle puissance, encore insoupçonnée.

Pour aimer saint François, il suffit de commencer à le connaître. Les anciens récits, soit les deux *Vies* écrites par Thomas de Celano (l'auteur du *Dies iræ*), soit la « légende des trois compagnons », soit le récit de saint Bonaventure, nous apprennent qu'il fut « aimable ». Et cela veut dire plus d'une chose : digne d'être aimé, plein d'amour et de charité pour les hommes, tout souriant aussi de bonne grâce, d'esprit, d'allégresse confiante ; et plein de tendresse pour toutes les créatures, pour nos « frères » les animaux et « nos sœurs » les plantes, pour notre « frère » le soleil, pour la nuit qui donne le repos, et pour les étoiles que Dieu rangea bien à leur place.

Admirable François ; cœur d'enfant, *sicut parvulus*, et qui vécut dans la « familiarité » de Dieu ; cœur aussi de poète, et qui put dialoguer avec le mystérieux chant d'amour qui s'exhale de la création tout entière ; — cœur illuminé par la foi, et qui chantait sans cesse l'éternelle bonté de son Père. Il mourut en chantant, nous disent ses « trois compagnons » : *mortem cantando suscepit.* En s'approchant de ce que les hommes appellent les ombres de la mort, il ajouta de nouvelles paroles à son hymne à la lumière ; car il quittait la lumière imparfaite et changeante, pour s'unir de plus près à celle qui ne passe pas.

Mais comment la Grâce avait-elle opéré en lui?... Elle lui avait fait *épouser la Pauvreté.* C'est bien lui *le petit pauvre;* et ce nom, depuis sept cents ans, lui est resté : *poverello...* Dante, poète théologien, a bien compris que c'était là le don primordial de François. La Pauvreté, nous apprend *la Divine Comédie*, était veuve et délaissée depuis la mort de Jésus, son premier époux. Après douze siècles, François, découvrant l'abandonnée, sut en faire sa Dame. Chaque jour, il l'aima davantage. Et cette compagne, que les hommes fuient à l'égal de la mort, purifia le cœur de François. Délivré des convoitises que donnent et l'orgueil, et l'appât des richesses, et le désir de dominer les hommes, le *poverello*, tout entier à la charité envers toute l'œuvre du Créateur, put aimer Dieu dans sa création en attendant de le voir, lui-même, dans sa Gloire.

Depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, le charme de saint François attira plus d'un artiste. Les peintres, à commencer par Giotto (qui décora la basilique d'Assise), par les primitifs siennois ou par Fra Angelico (qui était pourtant dominicain) ; — les poètes, à commencer par Dante ; les historiens, depuis les naïfs « compagnons » jusqu'aux exégètes les plus étroitement rationalistes ; les musiciens, depuis lui-même *(joculator Dei)* jusqu'à nos récents impressionnistes. Et il ne faut pas oublier que plus d'un historien (Hase, Renan, Gebhart, Thode, Joergensen...) présentent saint François comme un initiateur de l'art et de la poésie dans l'Italie d'avant le *quattrocento.*

Pour fuir l'impressionnisme, qui regarde surtout l'apparence des choses, un artiste moderne, s'il prend saint François pour sujet d'une œuvre nouvelle, doit-il affirmer qu'il va être « profond »?... Le mot « profond » ne semble pas

convenir à l'esprit franciscain : le *poverello*, joyeux et enfant, disciple aimable de nos troubadours provençaux, fut le contraire d'un « penseur ». Ce sont les savants, les puits de science, qui sont profonds, et parfois creux : lui, c'était une goutte de rosée dans la lumière, et son âme était *lucis amica*. Il était gai, aimait les plaisanteries. Ses hymnes, ses prières sont pleines de confiance et d'allégresse. Il aurait fui nos sombres jansénistes et ceux qui « cherchent en gémissant ». Il n'avait pas non plus le ton attristé, fatigué, d'un symboliste brumeux. Ses vigoureux et populaires « compagnons », fils de la violente Italie du treizième siècle, ne devaient guère se mouvoir avec une lenteur de rhumatisants... N'oublions pas que le peuple d'Assise, quand le saint mourut, fut dans la joie ; car chacun se réjouit en criant : « Nous aurons ses reliques ! » Plus tard, on se battit pour les ravir, et le sang coula.

Cette allégresse, qui est la marque propre de François, voilà qui est fort loin de la plupart des esprits modernes. Or cela vit aussi en Mozart. Une telle spiritualité le transporte dans un monde céleste, qui reste inaccessible à un Joseph Haydn, bien que leurs deux arts soient apparentés... Mais ce coup d'aile vers l'azur, est-ce que nous tous, aujourd'hui, nous le voyons? Il échappe, souvent, à nos regards trop charnels. Tels d'entre nous, trop souvent, n'entendent que le son de la musique, et ne voient que ses constructions presque matérielles : ils restent sourds à sa révélation intérieure et idéale. Notre époque est sans joie, sans esprit, sans amour. Nous sommes tristes, pesants, discutaillants, livresques ; et d'autres d'entre nous, qui se croient jeunes, n'ont que la hâte de jouir, au plus vite, de n'importe quoi. Sans culture et vraiment primaires, tels parvenus aspirent à être des barbares, et ils y réussissent : ils aiment l'art des nègres. Que leur importent un Mozart et un *poverello*?... François n'était que lumière et dilection. A la souffrance, il répondait par un chant de grâce. Aveugle, il affirmait la bienfaisance de la lumière ; et quand la mort le rapprocha d'une autre clarté incorruptible, il laissa aux hommes, comme une révélation, des paroles et des chants déjà célestes : *mortem cantando suscepit.*

Cette envolée vers le mystère, est-ce cela que nous cherchons, sensuels, haletants, dans notre musique moderne? L'art d'hier, trépidant, violent, épris d'outrance, d'obscu-

rité, et fuyant la beauté, nous prépare-t-il à nous ouvrir à de tels enchantements?

L'élévation de l'âme, son épanouissement harmonieux, son ascension vers un ordre meilleur, cette *lætitia spiritualis*, voilà l'essence de l'esprit franciscain. — Et c'est quelque chose d'analogue qui passe souvent, et qui sourit, dans le charme de Mozart.

Aussi, outre ses autres mérites, c'est par cet esprit de douceur et d'amour que Mozart trouve le plus secret chemin de nos cœurs. Sa tendresse éveille la nôtre. En se faisant aimer de nous, il nous rend plus capables d'amour. Et, parce que nous portons plus de douceur en nous-mêmes, nous sommes plus prêts à sentir celle des autres hommes, et peut-être à leur en prêter d'avance. Mais ainsi, puisque nous leur en attribuons, ils peuvent bientôt se sentir gagnés par elle. L'esprit de douceur devient facilement contagieux : on l'accueille volontiers, puisqu'il est une promesse de bonheur.

* * *

Cher lecteur, j'espère que tu es mozartien, et tout disposé à le mieux devenir de jour en jour. Je m'excuse de t'avoir parlé trop longuement. En effet, des aspirations profondes, évidentes à ceux qui les éprouvent, se refusent à être exprimées par des mots : elles sont proprement ineffables, puisqu'elles semblent essentielles. Quand on aurait tout dit de l'amour, tout cela vaudrait-il l'émouvant silence d'un regard ou d'un sourire?... Que restera-t-il donc de ces entretiens sur Mozart, lorsque tu seras élevé au-dessus de toi-même par le charme de sa musique?

Oublie ces paroles imparfaites. Mais elles ne furent pas inutiles si elles te donnèrent le désir de te rapprocher, chaque jour davantage, de la lumière de Mozart.

Adolphe Boschot,
de l'Institut.

Un Homme chez les Microbes

SCHERZO

C'est avec des contes qu'on rend partout les hommes attentifs à la vérité.
Bernardin DE SAINT-PIERRE.

Micromégas...
VOLTAIRE, *Micromégas*.
Ch. de I à VII.

PREMIÈRE PARTIE

Les fiançailles de Fléchambeau.

CHAPITRE PREMIER

QUI EST LE CHAPITRE D'UN CHAPEAU

Au pied de la haute montagne, la petite sous-préfecture ressemblait à une ancienne avalanche qui, depuis le temps, se fût civilisée.

Une place s'ouvrait au centre, et, au centre de la place, une fontaine humblement monumentale élevait une République aux puissantes mamelles, œuvre de quelque Auguste Barbier du ciseau.

Pons, le jeune docteur Pons, habitait là, entre le perruquier et le notaire, dans un logis bien savoyard, coiffé jusqu'aux yeux d'un grand toit de vieilles tuiles, la façade toute costumée de glycines.

Un conteur arriéré, pour commencer cette histoire, remonterait, n'en doutez pas, à la déconvenue du docteur Pons lorsqu'il apprit d'un de ses maîtres, au sortir de l'École, que sa santé ne lui permettait pas d'exercer l'art de la médecine à Paris non plus que dans une autre grande ville, ou plutôt d'y travailler, comme il le souhai-

tait, à de glorieuses recherches cliniques, — ce qui avait eu pour résultat de ramener Pons à Saint-Jean-de-Nèves, bourg natal et montagnard, où ses deux seuls confrères le tenaient en noble estime à cause du peu de cas qu'il faisait de la clientèle.

Un conteur moins arriéré (pas beaucoup) se contenterait d'attaquer le récit en décrivant l'arrivée, chez Pons, de son ami Fléchambeau, avocat stagiaire à la Cour de Paris, venu passer quelques semaines de plaisance à Saint-Jean-de-Nèves et s'y trouvant encore au bout de trois mois, par la vertu d'un attrait irrésistible : celui de Mlle Olga Monempoix, fille aînée de M. Émile Monempoix. président du tribunal civil, et de madame, née Sanson-Darras.

Nous, sans plus de prétéritions, sautons à pieds joints dans le plat.

— Bonne chance, mon grand ! dit Pons.

Ils étaient dans le vestibule. Par la porte ouverte sur la place, on apercevait le rond des petits acacias-boules, la Marianne poitrinante de la fontaine et, juste en face, la maison de M. le président Monempoix.

Fléchambeau secoua la main tendue de son ami.

Long comme un jour sans tabac, mesurant 1 mètre 96 centimètres de la plante des pieds au vertex, Fléchambeau était encore remarquable par la couleur carotte de ses cheveux (des cheveux à la Crécy, disait Pons plaisamment). Si haute était sa taille, qu'il lui fallait 20 secondes 3 cinquièmes pour faire le signe de la croix ; et quand il mettait son chapeau sur sa tête flamboyante, il avait l'air d'un cierge qui s'éteint lui-même.

Son chapeau, pour l'heure, se trouvait être un magnifique haut-de-forme miroitant. Une jaquette noire, suavement coupée, tranchait sur son pantalon bois de rose. Ses pieds immenses reflétaient la nature dans le vernis de leur 47 fort. Des gants, pointure 9 3/4, lui faisaient des mains de beurre frais. Trois œillets, à sa boutonnière, semblaient, par un effet de proportions, n'en être qu'un.

Ce quasi-géant, ayant assuré son monocle et frotté sa courte moustache, brosse à dents rouge, exécuta la grimace du nageur qui va plonger dans une eau trop froide.

— Je recule dans ma peau, vieux ! dit-il.

Néanmoins il sortit, et se dirigea vers la maison du président Monempoix.

Lentement.

Si lentement que Pons, de la fenêtre de son laboratoire, le vit sonner à la porte du président. Et le laboratoire était au second étage. Et Pons avait monté, songeur, l'escalier, donc tout doucement.

Large fenêtre. Flots de lumière. Laboratoire dernier modèle. Car le docteur Pons ne renonçait pas à faire parler de lui. Il avait cherché quelles études pourraient l'occuper à Saint-Jean-de-Nèves, sans que sa retraite leur nuisît. Il avait trouvé la parasitologie, ou science des parasites, disons-le pour les dames et les enfants.

Mais la parisitologie ne donnait que des satisfactions modiques à son zèle stérile.

Et pourtant, quel gentil laboratoire, avec ses armoires blanches, ses vitrines à rayons limpides, remplies de bocaux et flacons bleus, rouges, verts, jaunes et autres, et les trois microscopes alignés en batterie d'artillerie, le long de la baie, sur trois guéridons nickelés, pourvus d'un arsenal de pinces, de coupelles, de fioles, d'écrins à objectifs, le tout rangé comme soldats au port d'arme !

Pons, toujours en rêverie, flatta de la main, machinalement, les cloches de cristal qui recouvraient les microscopes. Ce que voyant, la chatte Marie Stuart, qui l'avait suivi, se frotta le nez à ses jambes, pour participer à la distribution de caresses.

Il la prit en ses bras.

Tricolore, et les yeux langoureusement cernés, elle louchait un peu, ce pourquoi son monsieur l'avait nommée Marie Stuart, en souvenir de l'infortunée princesse, dont nul n'ignore qu'elle était bigle.

Elle avait bien failli s'appeler gibelotte, la bonne bête ! Un heureux hasard lui ayant épargné ce travestissement posthume, elle s'était réfugiée chez Pons, où elle remplissait les fonctions de chatte, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que le métier de chat. Car, ainsi que Pons le lui répétait galamment mais avec une insistance agaçante, c'est être deux fois chat que d'être un chat femelle. Donc, Marie Stuart gagnait loyalement son mou, faisant la potiche en fourrure sur la corniche des bibliothèques, — prenant de ces attitudes où nous voulons voir des expressions, — se montrant, comme de juste, myophage et cynophobe (c'est à savoir mangeuse de rats et hargneuse aux chiens), — se tenant propre comme grisette, — lissant, à n'en plus finir, son pelage de manchon autour duquel on se chauffe les mains, — faisant le ronron, qui est sourire intérieur des chats, — donnant parfois le spectacle de se rouler de droite et de gauche, en volupté gracieusement douloureuse, avec cris rauques et regards voilés, — dansant debout après les mouches, — disparaissant pour des équipées coquines, sans prévenir à la maison, de sorte qu'on s'inquiétât, qu'on s'ennuyât, qu'on la cherchât, — puis reparaissant comme si de rien n'était, tout à coup, comme ça, par magie, au coin du feu couchée en rond, ou bien accouvée sur l'angle de la table, ramassée des pattes et de la queue, l'œil étroit et somnolent, — puis

peuplant le gai logis d'une ribambelle de chatons comiques qui faisaient des entrées de clowns : l'un qui saute des quatre pieds ; l'autre qui s'avance en oblique, bosse au dos, flamberge en l'air, poil hérissé, guerrier japonais de kakémono ; celui-ci qui charge à fond de train, jusqu'à se cogner au mur, pour faire bien rire ; celui-là qui suit dans l'espace, de ses yeux bleus naïfs, on ne sait quel vol invisible ; ces deux inséparables qui s'étreignent au tapis, de côté, et jouent des pattes de derrière, si drôlement, chacun dans le ventre fourré de l'adversaire...

— Venez, lui dit Pons, vous qui m'aidez à vivre ! *Mouni*, *mouni*, *mouni*...

Et il se disposait à la vexer, en lui décochant, d'une voix de vieille dame, la phrase rituelle : « Oh ! quel drôle de lapin ! on dirait un chat ! » lorsqu'il s'aperçut que Marie Stuart était encore allée chez le coiffeur. Ce voisin élevait une marmaille dont la chatte — on ne sait comment expliquer cela — raffolait. Elle revenait de là, fréquemment, le col cravaté, ou traînant un oripeau. Les gosses l'affublaient sans qu'elle protestât. Ils lui avaient aujourd'hui pommadé la tête, afin de lui faire une raie. Elle embaumait l'héliotrope à plein nez.

Pons, à cette vue et à cette odeur, la mit dehors, se moquant d'elle et lui promettant, une fois de plus, de la faire empailler quand elle serait morte.

Un type, ce Pons. Beau profil numismatique. Belle face aussi, mais tout autre. On était toujours surpris, quand il se tournait, de voir un visage inopiné, où seuls les yeux restaient pareils, — des yeux noirs, brillant d'un feu sombre au fond d'orbites si creuses que ces yeux-là semblaient embusqués au milieu même du crâne. Crâne, au surplus, merveilleux par son ampleur, et tel qu'il emplissait totalement les couvre-chefs de la plus vaste contenance.

Pons, ainsi conçu, revint à la fenêtre, qui se donnait de tout son cœur au soleil. Mais, d'un coup d'œil, il avait vérifié que la pendule faisait son devoir ; d'un coup de pouce, il avait, du baromètre, superposé l'aiguille témoin à l'aiguille mobile ; il avait questionné le thermomètre, consulté l'hygromètre et même surveillé le calendrier. Chez lui, pas de laisser-aller. Tout le monde présent, à l'heure, au jour, à la température.

Les glycines encadraient de leurs grappes mauves la place de la République. Les amoureuses fleurs, jeunes veuves à peine encore en deuil, soudain frissonnaient, saccadées, nerveuses, vivantes, par l'opération de tout petits oiseaux qui voletaient si vite qu'on ne les voyait pas.

Pons regarda la maison du président Monempoix, la fenêtre d'Olga mademoiselle sa fille, laquelle fenêtre se trouvait à une portée de baiser, et l'huis qui s'était refermé tout à l'heure sur l'immense Fléchambeau ; tout cela derrière l'effigie de bronze signifiant la République française.

— Fortuné, fortuné Fléchambeau ! — psalmodia Pons, aimant à soliloquer. — Ce paratonnerre a reçu le coup de foudre. Les époux Monempoix sont en train d'agréer sa demande et de lui accorder la main de leur héritière... Et moi je suis là, au milieu de mes parasites, de mes poux... Et mo qui me pique d'être physionomiste, ma figure me dégoûte ; c'est le comble !... Ah ! Partir pour un luxueux voyage, en sleeping, avec une petite femme délicieuse qui m'adorerait follement parce que j'aurais du génie et qu'elle le saurait ! Ou bien partir encore, mais pour Paris, la ville aux mille tours de force, gloire en poche, après une découverte de première grandeur ! Dire à mon laquais : « Vite ! On s'envole ! De l'encre dans mon stylo, de l'essence dans mon briquet, de l'odeur dans mon mouchoir ! Paris, Paris m'attend ! » Et télégraphier là-bas : « Passez l'obélisque à la pierre ponce, le dôme des Invalides au brillant belge ! Astiquez la tour Eiffel ! J'arrive ! » Et toi, République nourricière...

Il n'acheva point. Fléchambeau traversait la place à longues enjambées. La sonnette retentit avec violence. L'escalier fut monté huit à huit. La porte du laboratoire s'ouvrit, comme enfoncée par un commissaire des Soviets. Fléchambeau parut, plein de rage, et lança son haut-de-forme à toute volée contre une armoire qui n'en voulut pas et le laissa chuter, l'ayant navré.

Devant le silence éberlué de Pons, Fléchambeau croisa les bras, battit d'un pied forcené la mesure de l'exaspération (*allegro furioso*) et proféra ce seul mot, qu'il mordit au passage :

— Recalé !

Or, sa rousseur brûlait sur son front haut perché.

— Plaît-il? fit Pons, n'en croyant pas ses oreilles.

— Tu es un idiot. Je te dis que je suis recalé, repoussé, éconduit. Ce sont deux péquenaux, deux pedzouilles, deux...

— Quelle raison t'opposent-ils?

— Quelle raison ! Trop jeune, Olga. Et elle a dix-huit ans depuis la Septuagésime ! Tu parles d'un prétexte ! d'une mauvaise foi !... Oh ! mais ça n'est pas fini, cette affaire-là !... Sales républicains !

— Pardon, pardon, tu oublies que moi aussi...

— Toi ! Je m'en contrefiche, de toi !

Il se mit à faire l'ours en cage, à cela près qu'il avait enfoncé les poings au tréfonds de ses poches, si vigoureusement qu'on entendit

l'étoffe craquer. Il était blême, et soufflait. On eût dit une sentinelle en hiver, tant il frappait du pied, serrait les coudes, rentrait la tête...

Pons ramassa le haut-de-forme cabossé, et le lui présenta.

— Achève-le, va ! Il respire encore. Par pitié...

Le chapeau vola, durement giflé.

— Veux-tu le mien? dit Pons. J'irais le chercher...

Fléchambeau sourit malgré soi.

— Assieds-toi, grand serin. Et raconte.

Un fauteuil de cuir reçut dans son giron à fossettes le jeune désespéré, qui s'y replia comme un double mètre.

— Ah ! dit-il. Toi qui sais comme j'aime, sais-tu pas comme je dois haïr !... Car j'aime ! Et pourtant je suis aimé.

— Ceci est profond, remarqua Pons.

— Oui, Olga m'aime, j'en suis sûr. Elle m'a juré sa foi en présence de la lune, la nuit qu'on a dansé chez les Godbillon. C'était dans le potager, au fond. Je lui tenais la taille et de tendres discours. Le clair de lune, qui a du génie, le faisait voir ; l'ombre des rameaux tendait sur le mur blanc une dentelle d'Angleterre. Je murmurais...

— Connu, dit Pons. De Mlle Olga je sais les sentiments non moins que la beauté. Et pour la beauté, elle n'en craint pas. Fait au tour, son corps est doucement modelé, svelte et rond tout ensemble. Sa taille bulbeuse a des souplesses ravissantes. Elle a un joli petit nez court, pas gênant pour s'embrasser. Ses joues sont comme en voit en fructidor sur les pommiers de Normandie ; ou mieux, ce tendu de la peau, cette plénitude de la chair, qui la privilégient, sont d'un bouton de rose rose qui s'entr'ouvre. Partant, elle exhale moins un parfum qu'une fraîcheur. Ses doigts me rappellent ceux de l'Aurore, que j'ai beaucoup connue quand j'étais étudiant. Les Grâces ne sont plus que deux dans l'Olympe depuis que, grâçouillette, elle a descendu parmi nous. Bref, Olga est une petite femme un peu là, et ses parents...

Fléchambeau avait écouté en extase son astucieux ami. Mais il l'arrêta sur ces paroles, qui évoquaient étourdiment M. et Mme Monempoix.

— Ah ! fit-il, écœuré. Ne m'en parle pas ! Mme Veto, surtout...

— La fille est au-dessus du niveau de la mère, observa Pons.

— Je vais lui écrire, à Olga ! Une lettre bien spontanée...

— Dans ce cas, je te conseille de faire un brouillon.

— Non, je ne lui écrirai pas ! Je la verrai !...

— Un peu de calme et de méthode, dit Pons. On ne sait plus où on en est.

— Ou plutôt, ou plutôt, c'est toi, Pons, c'est toi maintenant qui agiras !

— Moi ! Quelle arrière-pensée nourris-tu?

— Celle-ci. La jeunesse d'Olga : des bêtises. Quand on vient me chanter : « Nous voulons la garder jusqu'à ses vingt ans, » je n'en crois rien.

— Pourquoi? demanda Pons.

— Mais parce que ! Voyons !

— Ah? Bien.

— Je n'en crois pas un iota. Et toi non plus. Et personne. C'est la fin de non-recevoir consacrée. C'est la vieille réponse dilatoire ! Non, non : il y a autre chose là-dessous ; et cette autre chose, c'est que ces gens-là sont républicains, qu'ils ont besoin de l'être pour leur avancement...

— Mme Monempoix est l'arrière-petite-fille du conventionnel Sanson-Darras. Pourquoi la souiller d'une calomnie?

— Soit. Roture oblige. Il n'en reste pas moins que je suis, moi Fléchambeau, pour Dieu et le Roy. Je ne m'en cache pas. Ils le savent. Alors, ils ne veulent pas d'un pareil gendre !

— Possible, dit Pons. Et... tu tiens beaucoup à tes opinions?

Fléchambeau s'indigna.

— Je ne vais pas, dit-il, pour plaire à un sans-culotte et à une tricoteuse, chanter *la Carmagnole* et danser la capucine ! Mais tout ça c'est des mots, et je n'en veux retenir que l'essentiel.

— C'est-à-dire?

— Que tu es du même bord que les Monempoix : de bâbord.

— Après?

— Va les voir, mon petit Pons. Tu les connais bien. Tâche d'apprendre d'eux le vrai motif de leur refus ; et s'il est tel que je le suppose...

— Eh bien?

— Eh bien, mais, tu as assez de relations politiques, à gauche, pour faire intervenir en ma faveur, auprès des Monempoix, le député X... ou le ministre Y...

Pons regarda longuement en l'air, au sommet de Fléchambeau qui s'était approché de lui et se livrait aux voies de fait les plus persuasives sur le premier bouton de sa veste.

— Il ne te suffit pas, dit-il enfin, que les alouettes te tombent toutes rôties dans la bouche ; tu exiges encore qu'elles soient désossées.

— Ah ! s'écria Fléchambeau, tu profites de ce que je suis vivant pour m'ennuyer !

— Ne te plains pas, vaste enfant gâté. Il n'est amours durables qu'amours contrariées.

— Oui, mon garçon, tu es atteint de sagesse, on le sait.

— La sagesse des passions ! J'ai la mienne aussi, de passión : la science !

— Un peu la science, et beaucoup l'ambition !

— J'ai foi en moi, simplement.

— Eh ! — dit Fléchambeau qui, avec diplomatie, crut opportun de parler un peu de Pons à Pons en personne, — tu es de ces veinards qui mourraient centenaires, n'ayant pas réussi, et disant quand même : « J'avais quelque chose là ! » Mais prends garde ! Quand tu seras aux enfers, ambitieux Pons, Pons avide de célébrité, ta tête sera le fourneau d'une pipe, bourrée de tabac embrasé, qu'un diable bicorne fumera dans les siècles des siècles !

Puis, revenant à ses moutons :

— Dis, Pons, dis, mon ami, est-ce que tu veux bien... aller chez les Monempoix?

Il le tenait aux épaules, les mains basses, et plongeait vers lui un regard implorant.

— Je n'irai point ! dit Pons résolument.

Et il y alla sans plus tarder.

CHAPITRE II

OÙ L'ESPÉRANCE LE DISPUTE A LA CRAINTE

Selon la pendule, l'absence de Pons dura trente-cinq minutes. Selon Fléchambeau, elle se prolongea pendant les fameuses « deux heures » dont parlent toujours les grincheux, les impatients et tous autres personnages qui en prennent à leur aise avec la précision.

Fléchambeau descendit dans sa chambre, s'assit, se releva, se rassit, rajusta cent fois son monocle, et fit la navette, allant de la fenêtre, où il guettait l'apparition de son ambassadeur, au miroir de la cheminée, où il revenait en désespoir de cause, pour y rencontrer quelqu'un de sympathique.

Là, il se souriait à lui-même, avec urbanité, et découvrait aimablement ses dents fort blanches, à l'exception des deux canines supérieures, qui étaient en or. Mais ce sourire de commande ne pénétrait point son être saturé d'inquiétude ; ce n'était qu'un masque. Fléchambeau mettait, comme un faux nez, cette fausse bouche.

La vue de la place l'attirait irrésistiblement, et la surveillance de

la maison d'en face où se jouait son destin. Son énervement prêtait à la demeure je ne sais quelle physionomie immobilière et monstrueuse : des traits confus, empruntés à l'humaine nature, des yeux rectangulaires aux regards indéchiffrables.

L'un de ces yeux s'ouvrit tout à coup. La belle Olga parut à sa fenêtre.

Il l'aperçut sous le bras de la République, et lui-même se montra.

La pauvrette ne devait plus rien comprendre aux événements. Quoi ! Fléchambeau était venu se déclarer, et il était reparti en silence, et maintenant c'était son ami, le docteur Pons, qui causait au salon avec ses parents !... Tout son être interrogeait.

Fléchambeau se pressurait la cervelle, pour découvrir un moyen télégraphique de lui expliquer la mésaventure. Il en fut déchargé par l'apparition, auprès d'Olga, de la jeune et insupportable Bobiche.

C'était la seconde fille des époux Monempoix, une damnée gamine de dix ans, d'ailleurs normale, mais qui arrivait toujours quand il ne fallait pas. Elle adorait Fléchambeau pour les histoires qu'il lui contait et les poupées dont il enrichissait sa collection. Malgré quoi, l'innocente Bobiche était bien le plus fâcheux trouble-fête qu'on eût jamais vu et, sans le vouloir, le plus farouche gardien de la vertu d'Olga.

— V'lan ! dit Fléchambeau. Voilà le crampon !

La petite tendait vers sa sœur un objet rouge en lequel Fléchambeau reconnut aisément le toréador qu'il avait fait venir d'Espagne à son intention. Olga, excédée, répondait distraitement. Bobiche, enfin, regarda où sa sœur regardait...

Fléchambeau s'effaça et se mit à fumer cigarette sur cigarette, s'étant retiré dans l'ombre de la chambre.

Pons l'y trouva qui rongeait son frein, couché sur le lit, les pieds dépassant.

— Alors? s'écria Fléchambeau en opérant son élévation. Tu ne dis rien?

— Il y a, dit Pons, il y a des silences dont la bouche close sourit... Mais ne t'emballe pas ; je ne rapporte qu'une espérance. Une faible espérance !

— Laquelle? Parle donc ! Tu me martyrises !

Pons s'assit tranquillement.

— Tu as plaidé ma cause? reprit Fléchambeau. Tu les as ébranlés? Tu fus chaleureux?

— Bast ! Être expansif avec ces raisonneurs, avec ces entêtés? Autant lancer son cœur contre un fronton de marbre. Non, non, je

ne fus pas ce pauvre pelotari. Non, moi, c'est à douze heures que je cherche midi... J'ai obtenu...

— Mais quoi?

— Un sursis. Un délai. Je suis arrivé à cela, non sans peine. Trente jours. Dans un mois tu seras condamné sans appel, ou couvert de fleurs. D'ici là, c'est à moi de me débrouiller.

— Je n'y suis pas. Voyons, m'étais-je trompé? La politique?...

— Inutile de m'interroger. Il me semble que j'ai bien travaillé, n'est-ce pas? Ce n'est plus déjà le refus très net que tu avais essuyé. Alors, félicite l'ami Pons, et laisse-le faire, puisque, je le répète, tout dépend de lui. Quant à toi, jeune homme, si j'ai un conseil à te donner, c'est de filer. Ne reste pas à Saint-Jean. Ici, ta situation est fausse. Va-t'en !

— Où?

— Qu'en sais-je ! Aux eaux ! Dans la montagne ! Distrais-toi. Fais du sport. Fréquente les plages. Tire aux pigeons. Joue au tennis.

— Mais Olga?

— On préfère, naturellement, que tu t'abstiennes de la voir.

— Et dans un mois?... balbutia Fléchambeau, péniblement troublé.

— Dans un mois, sans t'émouvoir, tu apprendras si tu dois, ou non, attendre la majorité d'Olga...

— Trois ans ! Ah ! non, pas ça ! Pas ça ! Il faut que tu réussisses, Pons ; il faut que tu agisses sans tarder auprès de tes amis... Mais sois gentil, dis-moi ce qui s'est passé. Comment as-tu fait? Quels arguments...

Par la porte entre-bâillée, la chatte Marie Stuart avait coulé son corps fluide.

— *Mouni, mouni, mouni!* appela Pons, toujours comme une vieille dame.

D'un bond vertical, la chatte fut sur ses genoux, immobile, mais la queue animée de petites secousses. Puis elle se mit en devoir de se frictionner les gencives contre un doigt de Pons, qui lui gratta la nuque.

— Marie Stuart, dit cet homme taquin, je finirai par acheter un chien, vois-tu. Non pas de ces petits trembleurs graciles et distingués qui minaudent héraldiquement, une patte levée, — une patte de devant, comme de juste ; — mais un épagneul éperdu de tendresse et qui jettera des clameurs de fidélité quand il m'apercevra. Je l'appellerai Amarunthos, comme le lévrier favori d'Aktaiôn le voyeur. Parce que, vous autres chats, vous ne pensez qu'à vous. Vous prenez vos patrons pour des gratte-dos, des brosses à dents ou

des sophas. Les chiens sont plus philanthropes, Marie Stuart. J'en achèterai un.

— Pons ! supplia Fléchambeau.

La chatte, toute sonore d'un sourd ronronnement, était l'image même du bien-être. Sa langue rêche s'activait à coups pressés, lustrant sa douce toison tricolore, non bleu, blanc, rouge, pardieu ! mais noir, blanc, jaune.

— Tu as autant de poils sur le corps qu'il y a d'hommes sur la terre, dit Pons, ou peu s'en faut. Et quelques pupuces, assurément ; mais cela n'est pas pour effrayer un parasitologue. Au demeurant, on est toujours le parasite de quelqu'un : la puce l'est de toi, toi de moi, moi du globe, le globe d'un autre monde plus considérable...

— Pons ! gémit Fléchambeau.

— Fais ta valise, lui fut-il répondu.

A ce moment, Fléchambeau montra la place.

— Tiens, dit-il, voici le substitut Bargoulin, ce sot cramoisi qui aspire à la main d'Olga. Il est hideux. Je le hais. Ce dindon va faire la roue pendant mon absence. Il profitera... Mais que vois-je? M. le président Monempoix qui sort de sa maison. Dieu ! qu'il manque de grâce ! Le substitut Bargoulin l'aborde. Ils causent. M. Monempoix fait tant de gestes qu'il semble entretenir un sourd-muet. Que se disent-ils? Ah ! c'est d'Olga, certainement, qu'il s'agit ! Pons ! Pons ! Pons ! Olga ! Trente jours ! Et l'incertitude, et le mystère ! Renseigne-moi, vieux ! Peut-être, de mon côté, pourrai-je, de loin, t'aider. Que sais-je? Je connais, moi aussi, de puissants démocrates...

Pons, barrant l'espace, mettant chaque mot entre deux tirets immatériels, découpa sa réponse :

— Va — faire — ta — valise, dit-il. Et — fiche-moi — le — camp !

CHAPITRE III

QUI EST BIEN NOMMÉ « CHAPITRE », POUR CE QUE DANS « CHAPITRE » IL Y A « CHAT » ET « PITRE »

Fléchambeau n'attendit pas la révolution des trente jours pour revenir à Saint-Jean-de-Nèves. Nul jeu, nulle fatigue ne le pouvaient distraire de ses pensées. Bien qu'il sût que Mlle Olga Monempoix avait été informée, par les soins de Pons, de ce qui était arrivé, l'éloignement le faisait cruellement souffrir. Tel est l'amour, et point n'est besoin d'insister ; chacun en connaît l'effet, pour l'avoir peu ou prou ressenti. L'amour aimante les amants (ces mots ana-

logues le disent assez), et qui s'éloigne de ce qu'il chérit éprouve une attraction qui le tourne et le sollicite sans cesse. Les cœurs se chargent l'un l'autre d'un fluide sympathique ; Fléchambeau avait emporté le sien comme une boussole emporte son aiguille, mais le pôle nord, pour lui, était en Savoie.

Au bout de trois semaines chichement comptées, Pons le vit, un soir, débarquer.

Le voyageur n'était pas fier. Il redoutait une semonce. L'air jovial de son ami le rassura.

— Oui, je devrais te gronder, lui dit Pons. Mais sois le bienvenu. Les choses ont bien marché. Le principal est fait. Il y a quatre-vingt-quinze chances sur cent pour que nous remportions la victoire ; et si tu me promets d'être raisonnable, je veux bien t'en confier le pourquoi.

— Raisonnable? s'enquit Fléchambeau.

— J'entends, compléta Pons : secret. Il faudra ne rien dire à personne jusqu'à certitude, jusqu'à parfaite élimination des cinq mauvaises chances qui nous menacent encore, sur cent.

Fléchambeau prit du champ, pour étendre le bras sans rien casser.

— Je le jure, dit-il. Je resterai muet comme la tombe d'une carpe. Mais, à l'expiration du délai, seras-tu en mesure d'obtenir le consentement des Monempoix?

— Sans doute. Du moins, à quelques jours près. Sinon, ce serait la défaite, je ne te le cache pas. Attends-moi, je reviens.

Ils étaient dans la chambre de Fléchambeau.

Pons s'échappa. Il revint peu après, ayant sur l'épaule un chat tout mignon.

— Tiens ! dit Fléchambeau. Marie Stuart a encore fait des petits...

— Et celui-là, elle ne peut pas le renier, hein? Regarde-moi cette frimousse. C'est la mère tout craché ! Ça louche, c'est tricolore ; mêmes taches, même bobine de coureuse. Tout le portrait de l'autre, en miniature !

— C'est épatant, dit Fléchambeau sans conviction. Mais j'ai d'autres soucis, et ma hâte est grande, je l'avoue, de savoir...

— Imbécile ! Mais *tu sais!* Tu sais tout !

— Quoi? Quoi?

Et Fléchambeau, déconcerté, bayait.

Pons, cependant, jouissait de son désarroi, les lèvres closes sur l'un de ces sourires joconds qui, tous, semblent dus au pinceau du Vinci.

— Imbécile ! répéta-t-il cruellement. Mais *c'est Marie Stuart elle-même que voilà!*

« Écoute : tu avais raison. La jeunesse d'Olga n'était qu'un vain prétexte. Les Monempoix — et surtout madame — t'ont refusé leur fille *parce que tu es trop grand*. C'est ça qu'ils n'ont pas voulu te dire, pour ne pas te blesser. Cela se comprend de reste. Olga n'a que 1 m. 55, mon bon ; tu n'y avais pas pensé, tambour-major ! Mais les parents, la maman, s'en sont offusqués. Cette différence de taille, ces 42 centimètres, leur ont semblé un espace infranchissable. A vrai dire, c'est beaucoup, reconnais-le !...

— Et alors? dit Fléchambeau.

— Et alors, à moi ils se sont ouverts, sur mes instances. A moi ils ont dévoilé le fond de leur âme. Et moi, soudain, j'ai entrevu la solution élégante, que dis-je? merveilleuse : *te rapetisser!* Déjà, même en présence des Monempoix, un chaos d'idées bouillait sous mon crâne... Pour la forme, d'abord, j'arguai que ta femme pourrait mettre des talonnettes ; que les talons Louis XV n'avaient pas été inventés pour les chiens. Mme Monempoix ne démordait pas. « Ce n'est pas un homme, s'exclamait-elle, votre Fléchambeau ! C'est un pic ! C'est un mari pour alpiniste ! » Et en moi-même, pensant à celle que tu aimes, je me disais : « Non, le père est court, la mère est petite ; elle ne grandira pas, elle ne poussera plus, cette enfant. » Et puis, et puis... j'étais tenté par la recherche...

« Enfin, je leur proposai :

« — Et si, dans un mois, je vous amenais un prétendu pas plus grand que votre serviteur? Si ce prétendu réunissait toutes les qualités de Fléchambeau, l'accepteriez-vous?

« — Avec joie, pourvu qu'il plût à notre fille.

« — Bien, répondis-je. Dans ces conditions, voulez-vous me permettre de vous demander d'attendre un mois avant d'accueillir un autre parti?

« Ils se prirent à rire.

« — C'est baroque, fit le président. Mais vous insistez tellement, mon cher docteur... Allons ! Soit !... Votre ami, l'autre, est aussi avocat? Bien élevé? Bonne famille? Jolie fortune?

« — Tout comme Fléchambeau !

« J'anticipais ! Mais aujourd'hui, je crois bien que je ne m'avançais pas trop, puisque... Puisque voilà !

Pons levait dans ses deux mains la *petite* Marie Stuart.

— Je commence à croire, dit-il, qu'il y a quelqu'un dans ma chemise. Joli travail, n'est-ce pas? C'est des histoires de glande thyroïde...

Ayant lâché la chatte, — qui se reçut maladroitement, n'étant pas encore habituée à sa nouvelle taille, — Pons tira de sa poche une

petite boîte ronde, en carton. Il l'ouvrit. Elle contenait quelques pilules, pas plus grosses que des grains de plomb numéro 2, et de couleur rouge écarlate.

— Deux pilules comme ça chaque matin, vieux, et Marie Stuart est devenue telle que tu la vois. En six jours. Si mes prévisions sont exactes, le même traitement doit réduire un homme de deux centimètres par jour. Je mesure 1 m. 76 environ. Pour descendre à mon niveau, il ne te faut que vingt pilules et dix jours. Dix jours, si toutefois...

— Montre ! dit Fléchambeau.

Il prit la boîte curieusement, fit rouler les grains rouges...

— Eh bien, par exemple ! fit-il. Je n'en reviens pas !

Mais, preste, avant que Pons eût pu dire ou faire quoi que ce fût, Fléchambeau pinça deux pilules, et les avala.

— Ça, dit Pons, ce n'est pas malin. Ma drogue a fait de l'effet sur un chat, ce n'est pas une raison pour qu'elle agisse sur un homme. Je l'espère, c'est entendu ! Mais enfin je n'en suis pas sûr. Et j'aurais voulu me livrer encore à quelques expériences...

— Nous n'avons que juste le temps, plaida Fléchambeau. Dans dix jours le délai expire. Et puis, qu'est-ce que je risque? Si je ne rapetisse pas, nous le verrons bien !

— D'accord. Mais si ça te rend malade?...

— Dangereux? — demanda Fléchambeau, l'œil pénétrant. — Poison?

Pons, gêné, baissa les yeux.

— J'aurais préféré que tu attendisses encore un peu, dit-il seulement. Demain soir mes travaux m'auraient éclairé. Enfin, puisque c'est fait, laissons cela... Qu'est-ce que tu éprouves?

— Rien.

— Pas d'étourdissements?... Donne-moi ton pouls...

— En somme, dit Fléchambeau, 1 m. 76, c'est encore honorable. Crois-tu qu'elle m'aimera tout de même?

— N'en doute pas. Elle, je l'ai mise dans la confidence. Mais attends seulement de rapetisser. Rien n'est sûr.

— Du moment qu'elle m'aimera toujours, ça va.

— Le pouls est bon. Pas de coliques?

— Pas de coliques, mon ami. Une légère migraine qui naît... Mais n'y a-t-il pas une toise, au grenier? Fais-la descendre, veux-tu?

On descendit la toise, Fléchambeau fut dessous. Il mesurait très exactement ses 196 centimètres.

Ceci se passait à huit heures du soir.

Le lendemain, à la même heure, sans avoir souffert d'autres maux

que quelques éblouissements, vertiges et nausées de peu de conséquence, Fléchambeau ne toisait plus, très exactement, que 194 centimètres.

CHAPITRE IV

QUI EST L'HISTOIRE D'UNE DÉCADE MÉMORABLE

Disons-le tout de suite pour rassurer les âmes sensibles : les appréhensions du docteur Pons étaient mal fondées. Tout se passa le mieux du monde. Aucun accident, aucune surprise ne se produisirent. Ce traitement extraordinaire, qui avait pour objet de mettre Fléchambeau à la pointure de Mlle Olga, ne fut traversé ni d'un arrêt, ni d'une complication. Les dix jours critiques se succédèrent harmonieusement.

Dès le premier soir, Pons avait fait dresser dans la chambre de l'intéressant Fléchambeau un lit de camp, pour y coucher.

A cette occasion, il eut avec son factotum un entretien bref mais concis, pour lui commander de garder, jusqu'à nouvel ordre, le silence absolu sur tout ce qui se passerait sous ses yeux.

Ce factotum, qui répondait au nom de Valentin, était d'ailleurs un homme de confiance, travailleur, taciturne, qui ne se mêlait point au monde, traversait son temps avec indifférence, et dont le docteur Pons avait coutume de dire qu'il était insoluble dans le siècle.

Valentin disposa la toise convenablement, et rangea sur la table de Fléchambeau divers engins plus ou moins enregistreurs, provenant du laboratoire, ainsi que plusieurs flacons, seringues, réchauds, bistouris et cuvettes, destinés à parer aux éventualités pathologiques.

Un thermomètre sous l'aisselle, Fléchambeau se tenait, la plupart du temps, à demi couché dans une bergère confortable. Pons prenait sa température, surveillait sa tension artérielle au moyen d'un bracelet pneumatique, vérifiait le rythme de son cœur à l'aide d'une espèce de téléphone, lui retroussait les paupières pour lui regarder les yeux, respirait son haleine (ça sent le tabac, disait-il), lui faisait lire, de loin et de près, des pancartes où la même phrase était écrite en caractères de différentes grosseurs, lui chatouillait le dessous des pieds, enfin se livrait à toutes sortes d'analyses chimiques qu'on nous pardonnera de ne dénombrer ni décrire.

Les seules alertes provinrent, en somme, de Pons lui-même. A force d'interroger le patient, de lui demander s'il n'éprouvait pas ceci ou cela, il en vint à lui faire perdre le sentiment de la réalité.

La question : « As-tu des coliques? » posée six fois dans l'heure, finit à la longue par purger le questionné aussi sûrement que rhubarbe ou séné. La première fois, on répond : « Non, » sans y penser. Un peu plus tard, on s'interroge soi-même ; on descend par la pensée dans son propre ventre, lequel jouit d'une parfaite béatitude. Mais plus tard encore, on se demande : « Eh ! Eh ! Tout de même, est-ce que?... » Le mal est fait, ou le bien. C'est un avertissement, ou une recette. Prenez-y garde, ou faites-en votre profit.

Le deuxième jour, Mlle Olga Monempoix, secrètement avertie du succès de l'entreprise, trouva le moyen de faire parvenir à Fléchambeau quelques fleurs et un billet : « Je vous aime. Je serai à la fenêtre vers cinq heures. »

Fléchambeau la vit donc, sous le bras de la République, et il eut le bonheur de démêler, à ses gestes, qu'elle était à lui corps et âme jusqu'à la mort, et même, en ce qui concerne l'âme, au delà.

Le troisième jour, dès le matin, Fléchambeau constata que sa bague chevalière était trop large et que son monocle dépassait les dimensions de son orbite. Il mit l'un et l'autre dans un coffret, se promettant de faire rétrécir la bague et d'acheter un autre monocle quand il aurait atteint sa taille définitive. En attendant, il pria son ami de lui procurer une paire de lunettes.

Il mangeait avec appétit, buvait sec, et montrait le plus heureux caractère.

Chaque soir, à huit heures, il ingurgitait deux pilules rouges. Après quoi il dormait comme un enfant, jusqu'à ce que le soleil se levât à Valparaiso, c'est-à-dire vers dix heures.

Le quatrième jour, toutefois, il s'éveilla beaucoup plus tôt. Il avait mal aux dents. Très mal.

Pons ne sommeillait que superficiellement. Il s'inquiéta des soupirs et de l'agitation de Fléchambeau.

— Qu'y a-t-il? A peine un faible jour nous éclaire et me guide...

(Le bon garçon s'efforçait de plaisanter, mais il n'en menait pas large.)

— J'ai mal aux dents, dit Fléchambeau.

— Quelles dents?

— Je crois... je crois que ce sont mes dents d'or...

— Eh ! naturellement ! s'écria Pons, rassuré. Je n'y avais pas songé. Tes dents d'or ne font pas partie de ton anatomie. Elles n'en ont pas la plasticité. Ma drogue n'exerce pas sur elles plus d'action qu'un cautère sur une jambe de bois. Alors, comme tes autres dents rapetissent, comme ta mâchoire se resserre... Tu comprends?

— Je comprends qu'il va falloir les arracher, dit Fléchambeau consterné.

— Qu'importe ! Tu en feras remettre d'autres dans six jours. Car nous n'avons plus que six jours à patienter ! Aujourd'hui, ce soir, tu n'auras plus que 188 centimètres ! Tu auras diminué de 8 centimètres !

Fléchambeau se leva, se tenant la bouche.

Il augmenta le pli aux manches de son peignoir, comme chaque matin, et, comme chaque matin, coupa une bande de deux centimètres dans le bas du vêtement.

— Ah ! fit-il. Quel étourdi je suis ! Et mes habits ! Il faut les faire recouper ! Je veux être mis proprement le... voyons, c'est lundi, n'est-ce pas, que finissent les dix jours?

— Oui, dit Pons.

Lundi, jour littéraire, ô jour qui m'apparaît
Tout plein de Sainte-Beuve et d'Alphonse Daudet !

Il voyait Fléchambeau quelque peu énervé, et comptait, pour le dérider, sur la stupidité de distiques qu'il excellait à improviser.

— Mais, reprit-il, tu ne peux sortir pour aller chez le tailleur. Du reste, puisque nous devons être désormais de la même hauteur, m'est avis que je fasse arranger tes costumes soi-disant pour moi-même.

— Idée lumineuse, Pons ! Et débrouille-toi pour que je me présente correctement à mes futurs beaux-parents, lundi ! Ah ! ce lundi !... Mais, justes dieux ! que j'ai mal aux dents !

— Je vais te les arracher, dit Pons. Tu ne peux pas garder des canines trop grandes pour toi. Ça ne se fait pas. Un fâcheux désordre s'ensuivrait dans ta dentition.

— Je ne m'attendais pas à cela, reconnut Fléchambeau.

Et il cherchait, non sans anxiété, quels corps étrangers pouvaient bien encore lui jouer semblable tour. Pons concourut à cette recherche. Ils tombèrent d'accord pour conclure que, à part les dents, le monocle et la bague, rien de parasitaire ne pouvait plus leur susciter de grandes ou de petites contrariétés.

Cependant, il faut bien dire que le stylographe de Fléchambeau lui semblait incommode, trop gros, et que l'écriture du jeune homme s'en ressentait. De même, cette pipe qu'il alluma pour essayer de calmer ses douleurs dentaires, cette pipe pesait étrangement à sa lèvre.

— Ah ! Ah ! fit-il en s'en apercevant.

Et, soulevant ses haltères, il dut se confesser qu'il les maniait avec difficulté.

— Ça, ça m'embête !

Mais Pons arrivait, armé d'une pince redoutable. Fléchambeau s'assit dans la bergère, et les belles dents d'or, l'une après l'autre, quittèrent la place.

Les jours suivants s'écoulèrent en paix, dans la lecture et la conversation. L'inquiétude de Pons se dissipait, et sa joie reprenait le dessus. Grande joie. Car, en somme, ce qui dominait toute cette aventure, c'est qu'il avait fait une découverte surprenante. A quoi pouvait-elle servir? Il ne savait pas très bien ; le cas de Fléchambeau était exceptionnel ; on ne rencontre pas tous les jours, ni même tous les ans, des personnes qui désirent rapetisser... Mais ça n'avait pas d'importance. Les applications, c'est secondaire. La découverte était accomplie, voilà le principal. C'était l'orgueil, la célébrité... Adieu, poux, puces, acariens de tout poil, tristes parasites ! A présent, Saint-Jean-de-Nèves avait donné naissance à un homme illustre ! Et qui sait si, un jour, sa statue ne se dresserait pas quelque part, en face du Collège par exemple, ou même... à la place de cette République aux seins excessifs, qu'on avait juchée là faute d'illustrations moins allégoriques et plus individuelles?...

La chatte, indifférente aux événements, rôdait à pas de velours, accoutumée désormais à vivre dans un monde plus grand et à sauter plus haut pour atteindre les lieux de ses siestes.

Il en allait d'autre sorte touchant Fléchambeau, qui, lui, était *en voie* de diminution. Il se courbait encore, bien que cela fût maintenant tout à fait inutile, pour passer sous la porte de son cabinet de toilette, qui était basse. Son rasoir le gênait par ses dimensions, il se barbifiait maladroitement. Il perdait ses pantoufles vingt fois dans la journée. En revanche, il ne s'apercevait pas que ses cheveux, plus fins, offraient plus de douceur, parce que ses doigts, affinés dans la même mesure, étaient doués d'un toucher d'autant plus délicat.

Aux repas, il mangeait moins, coupait ses morceaux plus menus. Trois verres de vin, au lieu de quatre, suffisaient à le mettre en liesse. Et s'il avait besoin d'allonger le bras davantage pour saisir la bouteille ou la salière, par contre il éprouvait agréablement la largeur de sa chaise, et logeait sans peine sous la table ses jambes naguère démesurées.

Ce qu'il y avait de plus remarquable en tout ceci, c'était que Fléchambeau diminuât sans qu'aucune ride lui fripât le visage. Il devenait, en somme, la réduction parfaite de ce qu'il avait été.

Le dixième jour, enfin, se présenta. Les vingt pilules étaient avalées. A onze heures du matin, la toise indiqua 177 centimètres faibles.

Nul doute : à huit heures du soir, Fléchambeau ne mesurerait plus que 176 centimètres. Fléchambeau et Pons seraient égaux.

Le tailleur apporta les costumes retouchés. Le chemisier, le chapelier, le marchand de chaussures déballèrent un assortiment d'articles dernier cri. On fit un choix. On prit soin d'élire une paire de bottines un peu justes, une cape un peu étroite, en prévision du demi-centimètre qui restait à perdre. Légèrement étriqués, la jaquette noire et le pantalon bois de rose moulaient le soupirant qui chantait d'allégresse...

Pons revêtit lui-même ses effets les plus beaux.

Sur les cinq heures, au moment fatidique où le délai d'un mois prenait fin, les deux amis contournèrent la fontaine de la République.

La sonnette électrique du président Monempoix ressemblait, toute ronde, à une petite cible. L'index de Pons, pointé, piqua droit sur le bouton.

— Mouche ! dit-il.

— En plein dans le mille ! gloussa Fléchambeau, trop heureux.

CHAPITRE V

OU L'ON FESTOIE SURABONDAMMENT

La bonne des Monempoix, maritorne aux mains rouges et aux pieds épais, ne s'aperçut de rien. Elle était complètement abrutie par les exigences ménagères de sa maîtresse.

— Entrez, qu'elle dit.

Et elle fit passer Pons et Fléchambeau dans un salon Napoléon III qui aurait bien montré quelque charme, n'eût été la profusion de napperons, rubans et tarabiscotages Louis XV, en porcelaine, qui l'encombraient. Au mur, étaient suspendus côte à côte un fort bon portrait du conventionnel Sanson-Darras, l'attitude éloquente, le geste interpellateur, la bouche entr'ouverte pour une apostrophe sans réplique, les cheveux au vent de la tempête populaire, — et une médiocre peinture, d'après un cliché photographique, représentant le conseiller Monempoix, père du président, en robe rouge : quelque chose de neutre et qui navrait le cœur par sa nullité.

Pons en détourna ses regards pour les reporter sur Fléchambeau, son œuvre un peu, son fils scientifique, puisqu'il avait retouché l'ouvrage de monsieur son père. Et il se dit fièrement : « C'est très bien. » Tout à fait comme Elohim lorsqu'il eut créé l'homme.

Fléchambeau, en effet, avait belle prestance. Deux œillets, maintenant, suffisaient à sa boutonnière. L'opticien de Saint-Jean lui avait vendu un verre de lorgnon qui remplissait à s'y méprendre l'office de monocle. Quant au malheureux haut-de-forme, Fléchambeau ne regrettait pas de l'avoir mis à mort, puisque de nos jours il est de bon ton d'entrer chez autrui les mains vides.

M. Monempoix fut le premier qui vint. Dès le seuil, il marqua de l'hésitation, regardant tour à tour Pons et Fléchambeau, ne comprenant pas, supposant que Pons lui avait amené une espèce de sosie en réduction, éprouvant un vif désir d'être éclairci et craignant de passer pour un idiot s'il ne s'éclaircissait lui-même.

Pons le tira d'affaire.

— Monsieur le président, dit-il, voici le candidat que vous m'avez promis d'agréer, à la condition qu'il plût à mademoiselle votre fille. Bien que la chose puisse vous paraître assez incroyable, c'est mon ami Fléchambeau en personne. Sa haute taille constituait le seul obstacle à son bonheur. J'ai donc cherché un moyen de l'abaisser, et, comme vous le voyez, j'ai réussi. A vous maintenant de tenir votre promesse.

— Est-ce possible? s'écria le président Monempoix.

La stupéfaction, la méfiance crispaient son visage.

M. Monempoix était un bourgeois bouffi, plutôt insignifiant, si l'on fait abstraction de son teint blafard. Ne semblait-il pas injecté de stéarine? Bas sur pattes, il avait trop de ventre. Sa tête offrait aux regards une rotondité dont la calvitie excessive évoquait on ne sait quoi d'indécent. Pour la tempérer, — vaine entreprise, — il laissait pousser au delà de l'usage l'étroite couronne de ses cheveux gris ; et cela donnait à sa face rondouillarde, entièrement rasée, un air qui rappelait Béranger. Imaginez un buste du célèbre chansonnier, — un buste en cire, ou plutôt en suif, — qu'on eût laissé choir et que cette chute eût laissé déformé, avec le nez raplati, le menton de travers, et des renfoncements par-ci par-là. Tel était le président Monempoix, pour l'heure effaré, estomaqué, troublé jusqu'à se croire fol.

Mais Fléchambeau parla, certifia les dires de Pons ; et sa voix convainquit le président, quoiqu'elle fût, elle aussi, réduite comme un morceau d'alto arrangé pour violon.

Le président ouvrit la porte, et cria dans l'escalier :

— Bichonne ! Viens ! Viens au salon !

Bichonne arriva. C'était Mme Monempoix. Nulle, mieux qu'elle, n'aurait personnifié, dans une revue de fin d'année, la nouille ou le macaroni. En tant que femme, sa pâleur et la légèreté visible de son physique avaient quelque chose de fantomal. A sa vue, on chucho-

tait : « Une âme à peine matérialisée », et sa ressemblance caricaturale avec une tragédienne célèbre laissait croire qu'une voix d'or, ou tout au moins de plaqué, allait s'échapper de ses lèvres diaphanes. Quelle erreur ! Rien de mélodieux, rien de racinien ne sortait de là. Ses propos s'avéraient on ne peut plus bourgeois ; elle les débitait d'un ton rauque et les entrecoupait de grognements singuliers, ayant dans le gosier comme un cochon lointain. Avec cela, insatiable de toucher l'interlocuteur, de saisir les mains, de s'appuyer sur l'épaule, de vous regarder dans le blanc des yeux et de vous parler dans la bouche. Plus d'un eût reculé devant une pareille belle-mère, et rien peut-être ne donne une idée plus parfaite de l'amour de Fléchambeau. Mlle Olga pouvait s'enorgueillir d'une passion que l'existence de sa mère n'avait pas découragée.

— Regarde ! dit le président. Je te présente notre ami, maître Fléchambeau, avocat stagiaire à la cour d'appel de Paris ! Le docteur Pons lui a fait subir un traitement. Vois, Bichonne ! N'est-ce pas admirable?

— En vérité, minauda Mme Monempoix, j'en suis toute chose. Mais comment avez-vous fait?...

— Qu'importe ! dit Pons. Du moment que cela est consommé !

— Mais, s'obstina la présidente, est-ce durable, au moins? Monsieur ne regrandira-t-il pas, un jour ou l'autre?

— Non, madame, j'en réponds.

— Dans ce cas...

Les deux époux se consultèrent des yeux.

— Allons, va ! décida le président. Va chercher ta fille ! — Et s'adressant à Fléchambeau : — Vous serez donc notre fils, mon cher garçon. Nous vous donnons l'*amatur!*

Et il sourit finement, d'avoir tant d'esprit.

Sur ces entrefaites, Mme Monempoix introduisit Olga, qu'elle avait trouvée derrière la porte.

On s'embrassa. Pons, silencieux, assistait dignement à cette scène familiale dont il était le promoteur.

— Rendez-la heureuse ! soupira le présidente avec originalité.

M. Monempoix contempla les promis qui s'enlaçaient, Olga levant des yeux d'âme vers les yeux brillants de Fléchambeau ; et il fit cette remarque bien personnelle :

— Vous ferez un couple des mieux assorti !

— Et toi, Pons, dit Fléchambeau, tu ne dis rien?

Pons, ayant médité, lâcha timidement :

— Je vous salue, mari.

— Ah ! Ah ! qu'il est drôle ! s'esclaffa Mme Monempoix.

— Aussi spirituel que savant ! pontifia monsieur.

Mais Pons renchérit encore, posant un doigt sur la poitrine de son ami :

— Aime ta fiancée, et même avec excès.
Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

On se retint d'applaudir.

Fléchambeau avait un sourire en pleine figure. Le bonheur le comblait si formidablement qu'il se sentait soulevé de terre, comme gonflé d'hydrogène ou de quelque autre gaz plus léger que l'air.

— Attention ! lui dit Pons. N'imite pas ce vieillard dont les cheveux blancs noircirent en une seule nuit, sous l'influence d'un bonheur exagéré.

Il y eut un rire général, car chacun ne demandait qu'à rire et saisissait la moindre occasion pour soulager ce besoin d'hilarité. Avec Pons, ils ne risquaient pas de chômer.

Cependant, les deux fiancés ne se pouvaient séparer. Vainement les époux Monempoix faisaient : « Hum ! hum ! » à qui mieux mieux. Assis sur un canapé, serrés l'un contre l'autre, Fléchambeau et la charmante Olga se livraient aux actes synallagmatiques d'une tendresse mutuelle. Et ce ne fut peut-être que pour rompre cet entretien vraiment interminable, que le président Monempoix fit la proposition suivante.

— Mais, diantre ! s'écria-t-il. Pourquoi ne dîneriez-vous pas ici ce soir, tous les deux, avec nos amis les plus intimes?... Bichonne, ne pourrais-tu improviser un repas de fiançailles? Le traiteur Digermal nous enverrait tout ce qu'il faut, plus un ou deux serveurs. Les Choderpil viendraient sans façon, avec les Chabosseau et les Dézormet...

— Eh ! pourquoi pas? — consentit la présidente, qui ne détestait pas l'impromptu. — Allez vous mettre en smoking, messieurs, et revenez sur les huit heures. Nous fêterons ce beau jour par une belle soirée. Cela vous va-t-il?

— Comme un gant, dit Pons.

Fléchambeau, pour toute réponse, embrassa Mme Monempoix, serra la main du président, et coula vers sa fiancée un de ces regards allongés, veloutés, adorateurs, où semblent condensés les désirs et les dévouements de mille générations et chaudes et loyales.

*
* *

Sur le coup de huit heures sonnant, les deux compères réintégrèrent le logis du président, logis tout retentissant d'un bruit de vaisselle et parfumé d'un tiède arome culinaire.

Fléchambeau exultait. Cette huitième heure était la dernière de sa diminution. Son smoking, retaillé aux mesures de Pons, ne lui bridait pas le torse, et son pantalon, orné d'un riche galon de soie, tombait galamment, ni trop ni trop peu, sur ses escarpins. Le prodige physiologique était achevé.

Au salon, personne encore. Mais Olga, presque aussitôt, fit son entrée, malencontreusement flanquée de Bobiche, qui tenait dans ses petits bras tout un carnaval de poupées.

Olga portait une robe bleu de ciel matinal, criblée de lunules d'argent pas plus grosses que des étoiles. La tendre fermeté de sa gorge printanière s'émouvait d'enthousiasme. Fléchambeau caressa de la vue ses formes exquises, ses hanches arrondies au modèle des flots et l'évasement moult gracieux d'une assise qu'eût Armand Sylvestre chantée, et qui, certes, n'avait point servi de gabarit à l'inventeur des autobus, lesquels ont été conçus pour des squelettes.

Et le couple emmêla ses vingt doigts frémissants.

Cela ne faisait pas l'affaire de Bobiche. Peu surprise de la transformation de son ami Fléchambeau (car les enfants, à grandir sans cesse, n'ont, des proportions, qu'un concept diffus), elle entendait lui présenter, une à une, les poupées qu'elle devait à sa magnificence, et enfin lui demander la fin d'une histoire interrompue : celle du roi Turbul et du prince Mirobol.

Pons se dévoua, pour libérer son Fléchambeau. Il passa la revue des poupées, fit converser entre eux le toréador et le pêcheur de Dieppe, le matelot et l'Arlésienne, puis certifia qu'il savait sur le bout du doigt l'histoire du roi Turbul et du prince Mirobol.

— Où Fléchambeau en était-il resté? demanda-t-il.

— A où que c'est que les fées elles sont venues pour le baptême de la princesse Coucou. Y en a des qui sont venues dans des chariots volants, et y en a des qu'avaient des ailes d'ange...

— Bien, dit Pons, écoutez la suite à présent :

« ...Mais voici venir la fée Piane-Piane à cheval sur un camembert. Elle est en retard, comme de juste...

Bobiche pouffait. Mais la bonne introduisit coup sur coup les Choderpil, les Chabosseau et les Dézormet. M. et Mme Monempoix se trouvèrent à point nommé pour les recevoir.

Ce fut alors un beau brouhaha d'exclamations, de glapissements et de baisers. Tout un chacun protestait de sa joie et d'un étonnement sans second.

L'on eût dit que ces messieurs et dames n'avaient vécu jusqu'alors que pour savourer ce moment de surprenante félicité. L'on eût dit

qu'ils ne s'étaient préoccupés jamais que du destin d'Olga, la chère mignonne !

Cependant, Mme Choderpil songeait :

— Voilà maintenant qu'elle épouse un phénomène !

Et ils n'approchaient pas de Fléchambeau sans une certaine répulsion, de celles qu'on éprouve en face des monstres, à la foire ou au muséum.

Mme Monempoix se démenait avec une frénésie modérée par l'éducation. Sa robe micacée était d'un mauve qui aurait bien voulu être violet, mais qui n'y arrivait pas. Pons lui dit qu'elle ressemblait à une glycine, mais la langue lui fourcha, il prononça « glycérine », et elle crut à l'une de ces galanteries médicales où les dames n'entendent goutte.

Le serveur de chez Digermal interrompit ces mondanités. « Madame était servie », prétendait-il. Le président Monempoix fit de son bras une anse qu'il offrit à Mme Dézormet. M. Dézormet, le procureur, tenant en son bec un hommage, emmena Mme Monempoix. Le juge Choderpil suivit avec la jugesse Chabosseau, etc. Fléchambeau et Olga semblaient Paul et Virginie en rupture de bananier. Pons, ivre d'une joie satirique, et contenant à grand'peine un rire explosif, fermait, avec Bobiche, cette marche prénuptiale.

Le repas fut pantagruélique. Digermal, pris de court, s'était surpassé. C'est toujours comme ça ; il n'y a que les réceptions longuement préparées qui ratent.

M. le président Monempoix trônait, siégeait, prépondérait, pour le plus grand bonheur de notre Pons. Il était plein de soi-même et dévidait, sans perdre une bouchée, son autobiographie anecdotique.

— Un jour que je présidais la correctionnelle, croiriez-vous que le prévenu m'apostropha : « Et vous, mon président, me dit-il, vous n'avez donc jamais rien commis? — Si, monsieur, lui répondis-je. Des experts et des juges commissaires ! » Le public s'en tenait les côtes.

Il parlait drolatiquement. Même à l'audience, il avait toujours l'air de parodier quelqu'un, on ne savait pas qui, mais quelqu'un de désopilant, comme de ces acteurs qui vous réjouissent rien que d'être sur le programme. Et tandis que Fléchambeau n'était plus qu'un cœur, Pons n'était plus qu'une rate dangereusement dilatée.

Oui, plus qu'un cœur, Fléchambeau. On l'avait mis à côté d'Olga, et il s'avouait incapable de rien boire ni manger. De sa main douce, mais inexorable, la Félicité le strangulait. Dans l'atmosphère de sa jolie promise, il respirait la divine fièvre, l'enivrante langueur d'une chaste possession ; et les yeux d'Olga le fascinaient. Il faut dire que

c'étaient là, vraiment, des yeux hors série, d'un velours, d'une clarté, d'un sentiment incomparables. A chaque fois que les longs cils touffus s'abaissaient et se relevaient, la nuit de tomber et l'aurore de reparaître. Regards indicibles ! Disons pourtant : moins des regards que des baisers sans fil.

— Ah ! de grâce, dit Fléchambeau, chère âme, mettez un petit vos yeux en veilleuse !

Mais elle ne le pouvait, faute d'un dispositif dont l'engrenage eût commandé son cœur et sa tête et son sang.

Ils étaient graves tous deux, pâlots, raidis, superlativement bienheureux, presque souffrants à force de satisfaction. Et seuls. Tout seuls, loin de cette tablée bruyante, dans une île signée Watteau.

— *Nunc est bibendum*, déclara le président.

— Le jour de boire est arrivé, — traduisit Pons, républicain.

— Il est impayable ! fit Mme Monempoix,

Pons l'avait conquise. Les prunelles dévoratrices de la présidente se nourrissaient de lui. Elle regrettait qu'il ne fût pas son voisin, et ses pieds s'agitaient dans le vide.

— Qu'allez-vous faire, à présent ? lui disait-elle. Quitter Saint-Jean ? Demain vous serez illustre !

— Je compte, répondit-il, ne plus faire grand'chose, me donner du bon temps, voire taquiner la Muse.

Poète insoucieux d'hier et de demain,
Vivre la plume aux doigts et le poil dans la main.

— Charmant ! soupira-t-elle.

Et leur dialogue se poursuivit par-dessus les surtouts débordant de fleurs et de feuillages.

L'heure tournant, les plats se succédant de même que les crus, l'aimable bruit du festin allait *fortissimo*. Les pommettes se coloraient. Les propos se corsaient. Il faisait bon de vivre, et cela de plus en plus. Des deux amants, plongés dans leur rêve égoïste, la retentissante assemblée s'éloignait, telle qu'un rivage de frairie. Mais, les autres, messeigneurs ! quelle bombance ils faisaient, les hommes premiers, si contents de pouvoir jeter, un instant, leur masque de prétoire, et de se frotter les paumes pour y effacer la marque de la dure et lourde balance où se pèsent délits, contraventions et crimes !...

Et il faisait bon — redisons, ah ! redisons ce mot ! — de voir Émile Monempoix, dépouillé le magistrat, bombant son abdomen de propriétaire, brandir un grand couteau à découper Louis XV (provenant à coup sûr, disait Pons, de la succession Damiens) et, la

lèvre gourmande, débiter en minces tranches juteuses un gigot bien à point.

Mais hâtons ce récit, et ne nous attardons pas, nous autres pauvres scribes au ventre creux de locataires, à festoyer par l'imaginative en narrant des agapes gastronomiques dont nous n'avons congé que de humer le souvenir au soupirail de la mémoire. Nous sommes de ces hères qui, pardieu ! prennent volontiers leur plume pour une fourchette, et leur papier pour une assiette généreusement pourvue. Brisons là, monsieur l'historiographe. Votre buvard n'est point une nappe, ni votre table une tablée. Encore un peu, et vous buviez l'encrier ! *Presto! Presto!* Passez rondement sur les services, entrées, rôts, venaisons, volailles, légumes et salades (le poisson est déjà loin) ; courez sus au fromage après la bombe glacée. Citez seulement le johannisberg, le barsac, le chambertin, le pommery et le samos. Que les petits fours bouclent leur cycle avec prestesse ! Montrez, si vous y tenez, Bobiche voulant abreuver le pêcheur de Dieppe, M. Monempoix qui, la face égrillarde, raconte à mots couverts une histoire de huis clos, les femmes ravies qui caquettent, les hommes qui s'épanouissent. Dites qu'il est plus de onze heures (quelle séance alimentaire !). Rendez de votre mieux la légère confusion qui règne lorsque les serviettes sont rejetées en bouchons et que les chaises, toutes chaudes, serviables quadrupèdes, reculent en faisant comme un bruit d'adieu. Et peignez d'un pinceau rapide le cortège qui se dirige vers les liqueurs et le café (il y a de la camomille pour les nerveux).

Fléchambeau se leva, sentit — ô délices ! — un avant-bras dodu se glisser sous le sien, et prit la queue du binôme. Pons, devant lui, se donnait le plaisir de marcher accroupi, comme dansent les moujiks, pour être à la hauteur de Bobiche, sa chacunière.

— En avant, la moujike ! faisait-il.

Or, sous les talons de Fléchambeau, quelque chose, sans doute, avait dû se coller, — quelque bout de pain ou autre relief du dîner. Il racla du pied le tapis... Ça ne partait pas. Ça restait là, gênant...

Fléchambeau plia le genoux, leva le pied, tâta son talon d'une main prompte...

Il pâlit soudain, et Pons, se retournant, hilare, put croire qu'un souffle de perdition lui glaçait le visage. Il se redressa, lâcha Bobiche...

— Qu'y a-t-il?

— C'est, bredouilla Fléchambeau, c'est mon pantalon... Je marche dessus... Je... Je continue à rapetisser... D'ailleurs... mon col... mes manches... Regarde !

— Nom de D... ! chuchota Pons.

— Ne fais pas de personnalité, lui dit Fléchambeau. Mais, allons-nous-en. Vite, emmène-moi ! En voilà une histoire !

Pons, tragique, changé en statue de sel, transpirait.

Tous deux s'éclipsèrent, sous couleur de rechercher discrètement une solitude qu'ils n'étaient point, du reste, seuls à désirer.

Il est absolument ridicule que la nuit fût sereine, l'atmosphère paisible, le ciel sans nuages. — Alors, quand serviront le tonnerre, les éclairs et tout le tremblement?

Maurice Renard.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

TROIS TRANCHES DE VIE

On avait réservé la grande vedette du début de mars à la S. D. N. Mais le spectacle de Genève a été un four noir sur lequel il vaut mieux laisser tomber le rideau. Nous retrouverons les mitrailleuses hongroises, les optants de Transylvanie et les Lithuaniens. L'actualité s'est chargée de faire la diversion en introduisant sur la scène trois tranches de vie fort piquantes : les élections polonaises, le rebondissement de la crise égyptienne et le soulèvement arabe.

Le 4 mars, la Pologne a ouvert le feu des grandes consultations populaires, du moins pour l'Europe. En effet les Japonais avaient commencé dès le 20 février. On dit que le vent est à gauche. De fait il a soufflé nettement dans ce sens au Japon où toute la vigueur d'un gouvernement conservateur et militaire n'a pu enlever une majorité sérieuse aux radicaux. Dans la plaine de la Vistule ce n'est pas seulement une brise légère mais une véritable rafale qui a balayé les positions conservatrices.

Rarement on a vu pareille débâcle. Dans la Diète polonaise élue en 1922 il y avait deux grands éléments modérés. A droite les nationaux démocrates qui avaient plus de 100 sièges et groupaient avec les chrétiens sociaux et nationaux 161 voix. Au Centre le *Piast*, le parti populiste de M. Witos, le parti des paysans aisés avait 53 sièges et pouvait, avec quelques petits groupes, réunir 75 voix. Ces deux masses dominaient largement une assemblée de 444 membres. Qu'en reste-t-il? De la droite, plus des trois quarts ont mordu la poussière. Les sur-

vivants ne sont même pas 40. Les populistes alliés aux démocrates chrétiens perdent plus de la moitié de leurs représentants. Les groupes qui étaient les maîtres en 1922 ne totalisent plus que 80 députés. Par contre les socialistes passent de 41 à 63. Les agrariens de gauche de 26 à 36. Le parti paysan de M. Dombski qui évolue sur les frontières du communisme enlève 25 sièges. Le bloc des minorités nationales revendique 56 députés qui ne sont qu'une partie des 80 allogènes. Les forces de gauche sont divisées, mais elles dominent nettement l'assemblée. Fait plus frappant encore : les socialistes qui avaient 440 000 électeurs en 1919, 800 000 en 1922, en ont groupé 1 400 000 le 4 mars. Ajoutez 800 000 communistes. Voilà qui donne à réfléchir.

80 voix de droite et 175 voix de gauche. Entre ces deux masses disproportionnées l'avenir dépend d'un élément nouveau, le bloc de collaboration avec le gouvernement qui a enlevé du premier coup 135 sièges. Bloc singulièrement hétéroclite. On y voit côte à côte les conservateurs de Cracovie du prince Janus Radziwill et des radicaux socialistes, des « réalistes » qui constatent la faillite des anciens partis, des personnalités dévouées au maréchal Pilsudski et des techniciens. Pas de programme. On ne pouvait en formuler sans faire éclater les divergences profondes qui séparent des hommes réunis seulement dans le désir de poursuivre une expérience dont le pays s'est trouvé bien. Le maréchal Pilsudski a pris le pouvoir par la force en mai 1926, pour mettre fin à la carence des politiciens. Il a rétabli l'autorité de l'exécutif, remis de l'ordre dans les finances, ranimé les affaires. Il n'y a qu'à continuer. C'est le seul mot d'ordre qu'il ait donné. Quel que dût être le résultat des élections, on continuerait. Avec ou sans le concours de la Diète, selon la formule parlementaire ou en marge d'elle, en se servant du régime électoral actuel ou en le modifiant. Une volonté si nettement affirmée, appuyée sur des faits accomplis, s'élevant au-dessus des querelles stériles, devait forcément en imposer aux électeurs. Ajoutez le prestige personnel du maréchal et un maniement énergique des urnes, vous avez l'explication de la naissance du groupement nouveau.

Vous avez bien plus encore l'explication de l'effondrement des partis de droite. Ces partis ont avant tout payé leurs fautes. Le peuple leur avait fait confiance en 1922, ils n'ont pas répondu à l'attente. Ils ont dû se laisser enlever le pouvoir. Puis ils se sont enfermés dans une opposition passive à l'égard du chef qui leur montrait précisément ce qu'il aurait fallu faire. Surtout ils sont apparus comme la réserve d'un gouvernement d'ordre parlementaire. Ainsi le maréchal Pilsudski a été amené à diriger toute sa campagne contre eux. Il n'est pas

jusqu'à un manifeste publié par les évêques, assez peu favorable au régime du maréchal, qui n'ait contribué à envenimer la lutte dans laquelle les éléments modérés ont été broyés. Du coup le dictateur a senti se réveiller son vieil atavisme de révolutionnaire. Il a vu une occasion de se rapprocher des éléments de gauche avec lesquels il avait fait son coup d'État et qui s'était séparé de lui quand ils l'avaient vu emprunter le programme des éléments de droite. Ainsi s'est développé le paradoxe qui arrive à son apogée. Un gouvernement d'ordre, né du désordre, met en chair à pâté les éléments d'ordre et prépare le renforcement des éléments de désordre.

Peut-être le résultat a-t-il dépassé l'attente. En tout cas une chose est bien certaine : tout le secret de l'avenir de la politique polonaise est dans le nouveau facteur qui fait son entrée en scène, le fameux bloc de collaboration avec le gouvernement. Ce bloc se manifestera-t-il comme une force disciplinée, capable de prendre de la cohésion et d'exercer une attraction sur beaucoup d'éléments flottants qui ne demandent qu'à s'agglomérer? Alors une majorité peut se constituer et trouver, dans les débris des éléments modérés assagis par l'épreuve, le concours indispensable si on veut opposer une digue aux entraînements démagogiques. Il ne faut pas se dissimuler toutefois que ceux-ci sont extrêmement forts.

On se tromperait singulièrement en jugeant l'avenir d'après le passé. La situation politique se trouve exactement renversée. Avant les élections, le maréchal Pilsudski devait dominer une majorité hostile, discréditée par la faillite, mais une majorité d'hommes d'ordre désireux de restaurer le pays, c'est-à-dire partagés entre leurs rancunes personnelles et le devoir patriotique. Nous avons connu depuis 1926 en France un cas assez analogue. Après les élections du 4 mars, le maréchal se trouve en face d'une nouvelle majorité qui aura sans doute les emballements et les inexpériences de l'irresponsabilité. Et cette majorité est nettement à gauche, à ce point qu'elle glisserait fatalement vers le socialisme si elle n'était pas tenue solidement en mains par le maréchal et par ses fidèles. En somme, la Pologne se trouve à l'heure actuelle en face de ce dilemme : le gouvernement de Pilsudski ou l'anarchie. C'est pour nous Français, dont l'avenir est étroitement solidaire de celui des Polonais et lui ressemble à tant d'égards, à la fois un avertissement et une leçon que nous ferons bien de retenir, surtout au moment où l'Angleterre voit venir de nouveaux embarras lui retomber sur les bras.

Le rebondissement de la crise égyptienne n'a rien d'imprévu car il n'est que la répétition d'une aventure qui a eu bien des précédents. L'épisode est d'autant plus décevant qu'il est déterminé par l'effort

le plus sincère que les Anglais aient fait depuis longtemps pour réparer les fautes commises.

A l'origine des déboires il faut en général chercher une faute. La Grande-Bretagne en a commis une énorme, un jour critique, au début de la guerre, quand elle a promis à l'Égypte l'indépendance. Mot bien dangereux, car il prête à des confusions. Quand ils parlaient d'établir un régime d'indépendance dans la vallée du Nil, les Anglais avaient dans l'esprit la suppression des derniers vestiges de la domination ottomane. Peut-être aussi songeaient-ils à quelque combinaison de large autonomie à la manière des Dominions. Jamais il n'a pu leur venir à l'idée que la position maîtresse du canal de Suez, l'artère vitale de l'Empire, échapperait au contrôle des troupes britanniques, ou que l'on abandonnerait les magnifiques réserves de coton constituées à grands frais dans le Soudan. Pourtant les Égyptiens entendaient les choses autrement. Pour eux l'indépendance ne pouvait avoir qu'un sens : la pleine souveraineté d'une nation libre, maîtresse de ses destinées, dégagée de toute entrave et, pour commencer, affranchie de l'humiliation de l'occupation militaire étrangère.

On aurait dû prévoir le malentendu. En effet, le nationalisme égyptien n'avait pas attendu la guerre pour se développer. En réveillant la prospérité, en établissant un régime d'ordre, l'Angleterre elle-même a ressuscité la conscience nationale d'un peuple justement fier de son passé et qui a montré sous la dynastie de Méhémet Ali sa capacité d'évoluer. Le problème du nationalisme égyptien s'est posé dès la révolution turque, et dès lors il a eu des accidents tragiques qui auraient mérité d'être retenus. Encore à la fin de 1914 il y avait l'excuse de la guerre. Cette excuse n'a pu être invoquée par M. Lloyd George quand ce dernier, après avoir accumulé des alternatives de faiblesse et de brutalité, a redoublé la faute par la déclaration du 28 février 1922. De sa seule initiative, l'Angleterre prétendait octroyer l'indépendance à l'Égypte en se réservant l'occupation militaire, le contrôle du Soudan, la défense des étrangers et la gestion des finances. Faut-il s'étonner que les Égyptiens aient crié à la duperie?

Depuis lors on tourne dans l'équivoque avec des alternatives de crise aiguë quand le nationalisme égyptien se heurte au mur de la résistance britannique, de détente quand de part et d'autre on fait un effort de conciliation. Pour sortir de l'impasse il faudrait si peu de chose, la passion cédant le pas à la raison.

On a pu croire qu'on allait y arriver. Après le départ du général Allenby, qui n'était vraiment pas l'homme de la situation, l'Angleterre a envoyé au Caire un agent aussi souple que ferme, lord Lloyd. En

même temps le chef des nationalistes égyptiens, Zagloul Pacha, assagi par l'expérience, contenait les entraînements des extrémistes du *Wafd*. Ainsi s'était établi un gouvernement de nationalistes modérés dirigé par un vieux routier de la collaboration avec l'Angleterre, Sarwat Pacha. C'était le cas ou jamais de chercher la solution. Peut-être le succès n'a-t-il dépendu que d'un peu de hâte. Peut-être Zagloul aurait-il eu l'autorité de faire accepter un compromis. En tout cas il était le seul homme capable de le faire. On s'en est bien aperçu quand, après de longs mois de négociations discrètes et de préparation, Sarwat Pacha s'est décidé à découvrir un projet très raisonnable qui vraiment aurait mérité de réussir.

La combinaison, préparée par des négociations avec le Foreign Office, était fort ingénieuse. L'Égypte voyait consacrer son indépendance. Elle recevait la plénitude de la souveraineté interne et externe, y compris la direction de son armée, avec entrée immédiate dans la S. D. N., à la seule condition de nouer une alliance étroite avec l'Angleterre. Alliance offensive et défensive qui entraînait naturellement des solidarités. Deux nations alliées doivent combiner leur politique étrangère et l'une d'elles ne peut prendre d'engagement de nature à gêner l'autre. De même l'alliance suppose une action commune des états-majors et une assistance apportée par le plus fort au plus faible. Par ce détour l'Angleterre aurait pu continuer de monter la garde sur le canal de Suez et sur le Haut Nil, non plus par sa seule volonté, mais du consentement de l'Égypte. L'occupation militaire elle-même était limitée à dix ans. A défaut d'accord au bout de cette période, on devait s'en remettre à la Société des Nations. Rien ne prouve mieux à quel point la Grande-Bretagne se sent assurée d'inspirer les décisions de Genève.

Du moment que l'union étroite est une nécessité qui correspond d'ailleurs aux intérêts, la combinaison est la meilleure possible. Les nationalistes égyptiens l'ont repoussée dans un mouvement d'humeur, peut-être dans l'espoir que les Anglais réagiraient brutalement, se mettant dans leur tort. Mais le gouvernement britannique a eu la patience des forts. Il s'est contenté de faire savoir que si on n'acceptait pas son concours comme allié, il continuerait de diriger en maître. Quel profit peuvent en tirer les Égyptiens? Tôt ou tard il faudra s'en rendre compte si l'Angleterre ne faiblit pas. C'est à Londres et non pas au Caire que se joue l'avenir des affaires d'Égypte.

On peut en dire autant des affaires d'Arabie. De ce côté d'ailleurs, la situation ne paraît pas aussi sérieuse que l'ont prétendu certains journaux conservateurs anglais qui mènent une campagne systématique contre la politique étrangère de leur propre parti. Il n'y a pas de

soulèvement général arabe. Il n'y a pas eu de proclamation de la guerre sainte. Ce qui existe, c'est la persistance d'une situation fausse.

L'Angleterre a commencé à s'intéresser aux affaires arabes en 1902. A ce moment l'Allemagne est maîtresse à Constantinople. Elle se prépare à lancer ses rails vers Badgad et le golfe Persique. Les Anglais songent à prendre cette offensive en flanc. Lord Curzon entreprend sa fameuse tournée dans le golfe Persique. Il prend en tutelle le sheik de Koweït, le port sur lequel les Allemands ont jeté leur dévolu pour en faire leur tête de ligne. A Koweït les Anglais trouvent Ibn Seoud, descendant des émirs du Nedjed chassé de ses États par Ben Rechid, chef des Shammar, homme lige des Turcs. Les Anglais fournissent à Ibn Seoud des subsides et des armes et lui permettent de reprendre son trône en réveillant le fanatisme des Wahabites, ces puritains de l'Islam. Sur ces entrefaites la grande guerre éclate. Il n'y a, semble-t-il, qu'à continuer la manœuvre. Sans l'abandonner absolument, les Anglais, sous l'influence de certains arabisants d'Oxford, notamment du colonel Lawrence, engagent une nouvelle opération avec les Hachimites de La Mecque. Le roi Hussein est mis sur le trône du Hedjaz. Ses deux fils Feyçal et Abdallah deviennent rois d'Irak et de Transjordanie. On conçoit le dépit d'Ibn Seoud. Le chef Wahabite n'attend pas longtemps sa revanche. L'impopularité d'Hussein et de son fils aîné Ali lui fournissent l'occasion de reprendre le Hedjaz de vive force. Les Anglais reconnaissent leur erreur. Ils se rapprochent d'Ibn Seoud avec lequel le colonel Clayton conclut l'an dernier un traité d'amitié. Cependant s'il faut en croire des déclarations faites aux Communes, on ne renouvelle pas des subsides qui ont atteint jusqu'à 80 millions de francs. Voilà qui explique bien des choses.

Les incidents de frontières n'ont cessé de se multiplier du côté de l'Irak et de la Transjordanie. Dans quelle mesure Ibn Seoud peut-il les contenir ou est-il débordé? Dans quelle mesure surtout trouve-t-il des encouragements? Il ne faut pas oublier que toute la question de l'Orient moyen tourne autour des pétroles. Or, il y a à l'heure actuelle une lutte acharnée entre les postes pétroliers anglais et américains. Voilà encore qui pourrait expliquer bien des choses.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Il n'est pas vieux, Henri Béraud ! Il a beau avoir quelques poils gris sur les tempes, le temps n'était pas encore venu pour lui de commencer ses mémoires. La plus lointaine image qu'il ait gardée, c'est celle d'un soir d'été, en 1889, où le père Béraud revenait, joyeux et les valises lourdes, de voir l'Exposition et la tour Eiffel. Le petit Béraud avait quatre ans. Comptez !

Mais c'est, vous le savez, un impatient. Il n'a pas voulu attendre pour rendre hommage à son brave homme de papa, qui s'en est allé dormir, et pour faire plaisir à sa chère maman, qui vit encore, et qui a lu son beau livre, assise près de la fenêtre d'où l'on voit la rue Ferrandière.

C'est dans cette rue Ferrandière, numéro 8, à Lyon, que M. Béraud, le père, avait sa boulangerie, « A la Gerbe d'Or ». On a démoli la maison depuis la guerre. La boulangerie datait du temps de Louis XIV. Le père Béraud n'en était pas peu fier ; et il se peut que le fils en soit assez content, lui aussi. Elle sentait le pain chaud, le bois brûlé, et, aux jours de brioches, les fins alcools qu'on versait dans la pâte. Le petit Henri s'y plaisait, en dépit des fessées. Le papa Béraud ne les marchandait pas ; mais il faut avouer que son fils était « mauvais sujet ». Il galopinait dans les rues, avec les garçons et avec les filles. Ses notes d'école, chez les frères de la rue Centrale, pas mauvaises ; mais il se fit bouter hors de la Martinière ; et quand il alla au lycée Ampère, ce ne fut certes pas l'élève modèle. Il lisait furieuse-

ment, mais non point les livres qui lui étaient imposés. Nous savons bien qu'Henri Béraud est un indépendant !...

C'est son père qui voulut en faire un homme instruit. Qu'il est sympathique, ce bon boulanger lyonnais, qui avait été berger à Hières, en Dauphiné. N'en doutez point : c'est lui qui a brûlé l'étape, pour son garçon. Il avait du sens et de l'esprit, et quelque chose de hardi, qu'on devine bien, dans ses façons de penser. La maman, plus timide, fille de paysans solides, les Barge, aurait bien laissé mitron son petit « gosse ». Le père voulait mieux. Il avait des tendances vers le délicat et le fin. On ne le voyait point coquet pour sa casquette, qu'il laissait givrée de farine. Mais il portait du beau linge, et voulait des souliers souples.

Henri Béraud nous confie, cordialement, ses souvenirs d'enfance ; il avoue ses escapades ; il ne dissimule point qu'il était volontaire, et que, pour obtenir un microscope, il fit l'enragé ; qu'il baguenaudait, malgré la défense maternelle, sur les quais du Rhône, où il vit, un jour, se noyer un ivrogne. Il décrit les amis qui venaient à la Gerbe d'Or ; c'étaient, bien entendu, des hommes bizarres, car tout surprend les enfants... C'est vif, plein de couleur, d'un accent tout dru, et tout rond.

Et comme cela fleure la « vieille France » ! Je sais bien que la guerre a passé. Finement, Béraud montre comment il a fallu passer de l'ancien temps au nouveau, si différents... C'est égal. Cette *Gerbe d'Or* me fait penser à *la Reine Pédauque;* je me crois au siècle dix-huitième, plutôt qu'au dix-neuvième. L'auteur du *Vitriol de Lune* et du *Bois du Templier pendu* connaît à merveille l'époque Louis XV. Et ce n'est pas seulement le retard de Lyon sur Paris qui garde à *la Gerbe d'Or* cette saveur veloutée, ce bon goût d'autrefois !

* * *

M. Luc Durtain, avant d'aller en Russie, d'où il a rapporté *l'Autre Europe, Moscou et sa foi*, avait visité l'Amérique. On n'a pas oublié *Quarantième étage;* et, pour plus de sûreté, voici d'ailleurs *Hollywood dépassé*, qui est un récit satirique sur la vie californienne, entre les puits de pétrole et les ateliers de cinéma. Je ne vous dirai point, par le menu, le sujet d'*Hollywood.* Un jeune Suisse, qui eut, comme tant de jeunes Européens d'après-guerre, — surtout dans les romans, — besoin de « s'évader » et de vivre dangereusement, est venu faire de la contrebande d'alcool à Los Angeles. Il se dégoûte vite de ce métier, où l'on vainc non sans péril, mais tout de même sans gloire, et, sans avoir appris la sculpture, s'improvise sculpteur. Il fait poser

une jeune Américaine bien faite, mais à peu près stupide ; modèle une reine du Pétrole, dans le style cubiste, qui obtient, auprès des barbares, un succès flatteur... Au moment où la fortune lui sourit, il s'enfuit de nouveau, le cœur sur les lèvres.

L'Amérique lui est odieuse. Elle est odieuse à M. Luc Durtain, en tout cas. Cette publicité, cette agitation, cette businessmanie, cette absence d'âme... « Faut-il que l'âme américaine soit vide, pour qu'elle demande avant tout, à tout prix, qu'on l'empêche de regarder en soi, fût-ce un instant?... Cette affreuse misère du peuple qui se croit le plus riche du monde... » Voilà le ton de M. Durtain, quand il parle des États-Unis. C'est le ton sévère. Et j'y insiste, parce que cette sévérité me paraît expliquer assez bien l'indulgence dont il témoigne dans *l'Autre Europe* envers la Russie bolchevique. En Amérique, il a vu des gens heureux, un peuple prospère. Mais cette prospérité ne l'a pas intéressé. En Russie, tous les malheureux lui ont paru si pathétiques qu'il les a vite aimés ; et leur misère ne l'a pas extrêmement frappé. Mais il y a une question qui me trouble... Si M. Durtain était obligé de quitter la France, et de se faire Russe ou Américain, lui, sa femme et ses enfants, que ferait-il? Ces peaux de mouton, ces habits tachés, ces appartements en commun, et tout cet esclavage des U. R. S. S., les accepterait-il, pour les siens et pour lui?...

Et notez que *l'Autre Europe* est un livre parfaitement loyal et intelligent. Je n'hésite pas à le mettre au-dessus du livre de M. Georges Duhamel, avec qui M. Durtain voyageait. M. Durtain est moins sentimental, et plus lucide, ce me semble. Cependant, lui non plus, il n'a pas voulu faire œuvre de savant, de statisticien... Sapristi, ces statistiques, comme il n'en veut point ! Elles sont trop vertes ! M. Durtain, s'il avait pu en rassembler dans lesquelles il eût assez de confiance pour y édifier un raisonnement, il les aurait acceptées. Mais comme il est parfaitement honnête, et qu'il n'a pas compté lui-même, il s'abstient. Cependant, quand on cause avec un tout petit nombre d'individus, sur 150 millions ; quand on ne va pas visiter les isbas, dans les steppes ; quand on ne dénombre pas les tombes, dans les cimetières des villages ; quand on ne pénètre pas, la nuit, dans les taudis ; quand on ne parle pas la langue des gens qu'on va voir ; quand on se laisse guider, instruire par des fanatiques qui vous ont invité, — alors, puis-je vous croire, autant que vous le souhaitez?

M. Durtain me fait l'effet de raisonner beaucoup, — et fort intelligemment, mais d'avoir observé assez peu. Il a l'esprit prompt et hardi... Il a vu, à Moscou, des coopératives regorgeant de victuailles. On ne lui a pas montré les provinces affamées. Il loue l'*Intelligentzia* russe d'avoir sauvé un peu de savoir, un peu de cerveau, dans la

tourmente. En effet, peu s'en est fallu que le bolchevisme ramenât tout un peuple à la mentalité botoculo. C'est une expérience que les autres n'ont pas envie de tenter. On ne sait jamais si la résistance triompherait. Actuellement, il est obligé d'avouer que l'enseignement public, en Russie, est en train de fabriquer de petits fanatiques ignares.

Comme M. Duhamel, il discerne le retour du bolchevisme vers le capitalisme. La renaissance économique était à ce prix. Mais louer Lénine d'avoir su faire, à temps, machine en arrière, c'est un peu se moquer du monde !... D'autant que le recul n'est pas achevé et que, d'ici quelques années, des forces inéluctables auront achevé de détruire toutes les illusions léniniennes. Déjà, dans les théâtres, on rit de Marx et du marxisme. C'est la première étape.

Pour M. Durtain, le léninisme n'est plus une doctrine politique, mais une religion. Il veut que cette religion ait sa poésie. Mais quand il cherche les éléments de cette poésie, il trouve le machinisme et « les incomparables douleurs de tout le peuple russe ». Tant de dilettantisme? Non. Pour les besoins de la cause. Car M. Durtain est pitoyable, au fond...

C'est l'idéologie qui le guide, et la curiosité qui le pervertit. C'est beau, un beau crime... Certainement, c'est un beau et passionnant voyage, qu'un voyage au pays de la dictature prolétarienne.

Cet ouvrage mérite d'être lu, avec beaucoup de précautions. Ses erreurs mêmes nous enseignent.

*
* *

Mme Claude Eylan est grande voyageuse... Comme je l'envie ! Rêvez seulement sur le titre de son prochain livre, annoncé à la page de garde ! *De Singhapour à Moscou à travers la Chine soviétique...* Voilà qui nous change des carnets d'impressions sur Florence, ou sur l'Engadine...

Dans *l'Héritière du roi Salomon*, Mme Eylan, Hollandaise, nous emmène à Java, la grande île chaude, humide, luxuriante, pleine de bêtes terribles, d'arbres merveilleux, de féeries lumineuses et de légendes.

Une Parisienne de dix-huit ans, Béryl, pauvre, et dont le père vient de se suicider, suit à Java son oncle Salomon van Swieten, un *self-made man*, qui a défriché des forêts, planté du thé, du café, du caoutchouc, du poivre, du tapioca, du kapok, et gagné une émouvante fortune. Il a créé aussi des haras qui font son orgueil.

Béryl se passionne pour les plantations, et pour les chevaux. Elle

se sent une âme de femme d'action ; elle est ambitieuse. Elle consentirait fort bien à épouser le vieil oncle, qui est, après tout, un vrai homme, et un cerveau. Mais l'oncle lui propose d'épouser son fils, Wim, un métis, fainéant et vicieux. Béryl accepte ce pis-aller... Heureusement pour elle, Wim a un ennemi : le grand singe Dmitri, qui lui déchire la gorge avec ses ongles. Et voilà pour Wim, que personne ne regrette.

Béryl hérite du roi Salomon ; et elle administre si bien ses domaines que sa fortune s'accroît encore. A trente ans, cependant, elle songe à aimer. A aimer d'amour, car il semble bien que le climat, et la nerveuse beauté des jeunes Javanais, l'ait troublée. Elle épouse un Français, qu'elle avait distingué, jeune fille. Elle tente de se racclimater à Paris. Mais l'existence frivole et étroite qu'on mène en Europe la déçoit. Elle repart pour sa grande île...

A nous, Français, Béryl semble exceptionnelle et phénoménale. Mais qui sait si dans cinquante ans, il n'y aura pas de ces terribles faiseuses d'argent? En tout cas, le livre de Mme Claude Eylan est une anticipation intéressante. Elle décrit Java avec amour, avec enthousiasme. Elle note des mœurs curieuses, des superstitions impressionnantes... Partir, partir... « Je sens que les oiseaux sont ivres... »

*
* *

M. Léon Daudet a révisé, sous le titre *Écrivains et Artistes*, quelques chroniques ; quelques-unes de ces improvisations éblouissantes, originales, où il excelle à jeter de vives lueurs sur les sujets les plus connus, et à faire brusquement apercevoir ce qu'on n'avait pas vu avant lui. Sur Shakespeare, que pas un Français, peut-être, ne connaît aussi bien que lui ; sur Ronsard et sur la Touraine, sur Vinci, toute science en avance de deux siècles sur les hommes d'aujourd'hui ; sur Rodin, Monet, Dostoïevsky, — qu'il analyse avec la plus pénétrante sympathie, et en toute justice, — sur ses chers félibres, Mistral et Aubanel, il a écrit des pages limpides et mouvementées.

En même temps paraît le premier *Courrier des Pays-Bas*, où l'on trouve un tableau exact et « excitant » de la situation diplomatique actuelle, et des aperçus sur le rythme, sur le cancer et la tuberculose, sur mille autres choses encore.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LA DESCENDANCE INCONNUE DE BYRON

Au début de 1845, un chef d'escadrons du 8e hussards venait loger dans une modeste maison de Saint-Germain-en-Laye. Il amenait avec lui son ordonnance, solide montagnard du Rouergue, et qui n'était, d'ailleurs, plus un conscrit : Jean-Louis Taillefer avait trente-cinq ans et « tirait » son deuxième ou son troisième congé. Le commandant s'étant enquis d'une femme de ménage, on lui en indiqua une qui habitait la maison. Elle s'appelait Mme Aubin. C'était une fort honnête, mais un peu étrange personne. Malgré son nom et bien qu'elle parlât couramment le français, on la devinait exotique. Quand elle relevait de son humble ouvrage son front accablé, on voyait entre des touffes de cheveux blonds un visage pâle où s'ouvraient d'immenses yeux clairs, tantôt noyés de tristesse et d'ombre, tantôt étincelants de secrète indignation...

Que la femme de ménage s'entende avec l'ordonnance, rien de plus naturel. Jean-Louis Taillefer, par pitié autant que par galanterie, offrit ses bons offices à Mme Aubin. Il fit d'abord, gracieusement, une partie de son travail, puis, la sachant un peu gênée, lui rendit quelques petits services d'argent : le « brisquard » ne disposait-il pas encore des écus du bourgeois qu'il avait « remplacé »? Enfin, si les inclinations ne se commandent pas, il n'est pas, non plus, toujours facile de les contenir. Le soldat en vint à offrir le mariage à Mme Aubin et ce n'était, de sa part, que loyauté, car elle allait être mère...

Cependant, et par la plus surprenante des réserves, la femme

n'accepta point sur-le-champ ; elle posa ses conditions. En même temps que le bébé à naître, Taillefer reconnaîtrait une fillette de onze ans, que Mme Aubin avait mise à l'ouvroir des sœurs. L'honnête garçon accepta, il était visiblement séduit et médusé par sa promise. Avec une grâce étrange et un charme aristocratique, celle dont il avait cru faire la conquête régnait maintenant sur son âme. Le brave Rouergat, tout ébaubi, vivait dans un rêve : car n'était-ce pas un rêve qu'avaient éveillé en lui les confidences de l'intimité? Mme Aubin n'était pas le véritable nom de son amie. Celle-ci s'appelait Élisabeth-Médora Leigh, elle était la fille d'un grand seigneur anglais, d'un homme extraordinaire, un fanfaron de vices, un de ces êtres singuliers qu'on appelle des poètes et qui était allé mourir en Orient, après une existence courte et fabuleuse... *Lord Baïronne*, ce nom ne disait rien à Taillefer... Mais son commandant et son colonel, M. de Grammont (l'auteur de la loi protectrice des animaux), sursautèrent lorsqu'il le prononça...

Quoi ! Mme Aubin, qui fait des ménages à Saint-Germain, serait la fille de lord Byron? Aucun doute, hélas ! Elle est, à la fois, sa fille et sa nièce, née des amours incestueuses du poète et de sa sœur aînée Augusta, mariée au colonel sir George Leigh. L'inceste était connu : il avait, en 1816, motivé la séparation entre Byron et sa femme, et lord Lovelace, fils de la fille légitime du poète, a cru devoir le confirmer dans un ouvrage paru en 1905. Qu'un enfant fût né de la faute, on le savait moins. C'est là révélation qu'apporte le livre de M. de Vivie de Régie, *le Secret de Byron* (1 vol., Émile-Paul). Après l'avoir lu, il est difficile de nier que la fille mise au monde le 20 mai 1814, par Mrs Leigh, fût la propre fille de Childe-Harold. L'œuvre et la vie même du grand lyrique anglais, si intimement mêlées, comme on sait, en témoignent à plus d'une reprise. Le prénom de l'enfant, Médora, est celui de l'héroïne du *Corsaire*, poème écrit cinq mois avant sa naissance, en décembre 1813, et au plus fort de la criminelle intimité entre le frère et la sœur. Dans une des rares lettres d'elle qui n'aient pas été détruites, Augusta Leigh dit à Byron : « On a trouvé, en regardant votre portrait, que vous ressembliez à *Mignonne* » (c'était le nom qu'on donnait à Médora). Enfin c'est Médora qui motive la disposition anormale prise par Byron dans son testament, écrit quatorze à quinze mois après la naissance de la fillette, et par laquelle il lègue à sa sœur *et aux enfants de sa sœur* une part considérable de sa fortune, libéralité d'autant plus choquante qu'il vient de se marier et qu'il va être père...

Ainsi donc, c'était bien la fille du grand seigneur et du poète célèbre que pressait dans ses bras le pauvre hussard Taillefer. Quelle dé-

chéance et quel châtiment posthume pour ce père orgueilleux, cent fois plus de sa naissance que de son génie ! Comment Élisabeth-Médora Leigh avait-elle pu en descendre là? C'est qu'en vérité il n'était point léger, le poids de l'héritage qu'elle portait. *Même au delà de la tombe, nos actes nous suivent*, a dit M. Paul Bourget. Est-ce impunément que le sang des Byron pouvait couler deux fois dans ses veines? Toute l'ascendance du grand romantique était frappée d'alcoolisme et de névrose. Des extravagances sans nom et même parfois des crimes (le quatrième baron du nom avait assassiné son cousin Chaworth), voilà ce qu'on y trouve presque à chaque génération. Le grand-père du poète, l'amiral Byron, était sujet à de telles colères qu'on l'appelait l' « amiral Tempête » ; le propre père de Childe-Harold n'était connu que sous le nom de Jacques le Fou (*Mad Jack*) ; sa mère, miss Gordon de Gight, était morte alcoolique. La claudication dont Byron était, comme on sait, affligé, traduisait à tous les yeux ses tares héréditaires. Dans Médora Leigh, son orageuse fille, ce n'était pas le physique qui était atteint, mais le moral. A seize ans, elle séduisait le mari de sa sœur aînée, Henry Trévanion, lui-même cousin de Byron. On peut bien dire que ce fut elle qui l'enleva, l'emmena en France, où elle eut coup sur coup de lui trois enfants, dont le dernier seul survécut (la fille que Médora fit adopter à Taillefer).

En 1839, un règlement de famille avait rappelé à Londres la fugitive et la coupable ; il s'agissait de répartir entre elle et ses quatre frères et sœurs le legs de leur oncle lord Byron. A chacun revint la nue propriété de 3 000 livres, l'usufruit restant à la veuve du poète, la glaciale lady Byron, qui devait encore vivre jusqu'en 1860. Ce fut à ce moment que Médora eut la révélation de sa naissance. Elle en avait déjà le pressentiment : lady Byron elle-même se chargea de le lui confirmer — cela résulte d'une de ses lettres. Alors, fille violente et chaotique de Childe-Harold, Médora s'indigne de n'avoir pas une part plus élevée que ses frères et sœurs. A l'affût de tout ce qui peut prouver son origine, elle tombe un jour sur la correspondance clandestine qu'ont échangée sa mère et son oncle. L'un et l'autre inconscients et impulsifs, Augusta et son frère se sont écrit sans la moindre retenue. avec un cynisme tranquille et presque joyeux. La preuve de leur criminel commerce et de son fruit est là ; Médora s'en empare et compte bien ne la lâcher que contre une fortune. C'est ce qu'on appelle vulgairement un chantage.

Mais la fille impudente tombe sur un de ces *solicitors* qui savent si bien protéger les familles anglaises et, au besoin, les menacer. Contre 500 livres d'argent comptant et une pension viagère de 900 francs, Médora se laisse désarmer ; elle remet à l'homme de loi

la cassette contenant les fameux papiers : désormais, c'est fini, ni elle, ni ses héritiers ne les reverront plus. Par le même contrat elle renonce à porter son nom de famille et s'engage à résider en France. C'est ainsi qu'Élisabeth-Médora Leigh est devenue Mme Aubin...

Chose remarquable, cette déchéance s'accompagne pour elle d'une véritable rédemption. Dans les monts sauvages du Rouergue, à Saint-Affrique, puis au hameau de Lapeyre, sous l'humble toit de son mari, où elle se réfugie, la « dame anglaise » vit entourée d'estime et de déférence. Mais il ne lui reste que peu de jours à vivre et il semble que son éloquent et redoutable père ait eu la géniale prescience de cette brièveté : « Déjà, la douleur a gravé sur le front de la pâle Médora ces traits que le temps ne peut effacer. Ces yeux d'azur, ces yeux si tendres que l'amour animait naguère, ont perdu tout leur feu... » (*Le Corsaire*, chap. I, 15.)

Par son testament, daté du 23 août 1849 (cinq jours avant sa mort), Médora Leigh laissait à son mari et à ses enfants tous ses biens et tout ce qui pouvait encore lui revenir « d'après l'acte de convention du testament du feu lord Byron ». Elle priait son *solicitor*, sir John Hughes, de « remettre à Jean-Louis Taillefer la cassette qui renfermait ses papiers et qui était encore entre ses mains ». Ce fut un long procès, où l'ambassade de France à Londres dut prendre en main la cause des Taillefer. En 1860, après la mort de lady Byron, les frais de justice prélevés, il revint au gendre et aux petits-enfants du poète une somme de 10 332 francs, pour tout partage... Quant à la cassette, sir John Hughes, avec une énergie de bouledogue, refusa de s'en dessaisir. Il ne consentit qu'à l'ouvrir en présence du chancelier de l'ambassade de France et à la condition que celui-ci « brûlerait les papiers qu'il jugerait scandaleux et contraires à la morale ». Comme elle ne contenait rien d'autre, c'est à un autodafé général qu'il fut, d'un commun accord, procédé le 19 mai 1863. Ce jour-là disparut à jamais la preuve de l'inceste entre Byron et sa sœur...

Élie Taillefer, le second des enfants de Médora, accusa fort jeune une tragique ressemblance avec son grand-père. Au collège des jésuites de Saint-Affrique, il se révéla emporté et fantasque, tel Byron écolier, que M. Boutet de Monvel nous peint « indocile, ombrageux, trépignant, déchirant ce qui se trouve à sa portée, brisant entre ses dents la porcelaine, donnant mille signes d'une violence morbide ». Malheureusement, chez le petit-fils, aucun éclair de génie ne rachetait ces écarts. En vain espéra-t-on faire de lui un soldat. Quand il fut incorporé au 3e chasseurs d'Afrique, le 23 juillet 1867, c'était, dit M. de Vivie de Régie, un fort beau cavalier, « grand, racé au physique comme au moral, avec le même menton

volontaire que Byron, et une chevelure blonde encore roussie par le soleil qui dorait les cheveux châtains d'Augusta, son aïeule ». Mais il se dégoûta du régiment comme du reste et ne put jamais s'astreindre à aucune profession suivie. Voyageur de commerce, ou employé, ou encore désœuvré, on le retrouve successivement à Lyon, à Montpellier et à Cette. Il se marie dans cette dernière ville, où il est attaché à une maison de négoce, puis secrétaire du Sanatorium maritime. Devenu veuf et sans enfant, il finit par mourir à l'hôpital, d'un « ictus apoplectique », le 22 janvier 1900. Il n'avait pas plus de cinquante-quatre ans.

C'est à sa demi-sœur, Marie Aubin, fille de Médora et d'Henry Trévanion, qu'il était réservé de racheter cette longue série d'erreurs et jusqu'au crime d'où leur mère était née. Elle était entrée au couvent de la Nativité de Saint-Germain, où Médora l'avait placée tout enfant. Elle n'en sortit jamais. La foi la plus pure s'éveilla dans cette âme, et c'est de tout son cœur qu'elle fit profession, sous le nom de sœur Saint-Hilaire. Au dire de ses compagnes, jamais on ne vit plus de douceur, piété plus délicate et plus tendre. Déjà Byron avait été poussé vers le catholicisme, mais c'était surtout par esprit de contradiction et pour scandaliser les siens. C'est sans doute en vertu des mêmes mobiles que Médora s'était convertie. La troisième génération fut celle de l'adhésion pleine et entière, et celle de l'expiation librement consentie. Sœur Saint-Hilaire mourut le 23 juillet 1873, enlevée par une péritonite : « On récitait auprès d'elle les litanies de la Sainte Vierge auxquelles elle répondait... Elle commença un signe de croix, sa main retomba sur le lit... c'était la fin. »

Paul Ballaguy.

LES BEAUX-ARTS

CONTROVERSES MUSICALES

Voici que les concerts symphoniques connaissent à nouveau l'atmosphère de bataille qui faisait si intéressante la vie musicale au lendemain de la guerre. Il nous souvient de séances héroï-comiques qui resteront fameuses : la première audition du *Protée* de Darius Milhaud aux concerts Colonne, les bruiteurs futuristes au théâtre des Champs-Élysées, le pugilat qui mit aux prises Florent Schmitt et une vieille-garde lors de l'exécution des *Cinq pièces pour orchestre* de Schœnberg, la manifestation surréaliste aux Ballets russes à propos de *Romeo and Juliett* du jeune Anglais Constant Lambert, les hurlements qui accueillirent les dernières œuvres de Satie : *Relâche*, *Entr'acte*, *Mercure*. Puis la fièvre tomba. Elle reprend aujourd'hui : on a sifflé le *Concerto* de chambre d'Alban Berg avec une telle véhémence que Walther Straram a dû crânement faire front, par trois fois, à un public déchaîné ; on a sifflé la *Deuxième symphonie* de Prokofiev dont pourtant la *Suite Scythe* et la suite symphonique tirée de *Chout* provoquent ailleurs l'enthousiasme. Il semble que, au lendemain de la guerre, c'était la nouveauté de la musique qui déchaînait les sifflets, alors qu'aujourd'hui c'est la nouveauté du public qui les provoque. Walther Straram, notamment, a su attirer à ses concerts, outre le fidèle auditoire qui le suit et le soutient depuis ses débuts, des auditeurs plus jeunes, plus naïfs, plus novices.

Il n'en faut pas davantage pour charger d'électricité l'atmosphère musicale, et de multiples controverses, d'ailleurs courtoises, opposent

les musiciens entre eux, ou les musiciens et les critiques. Le débat sur Schœnberg reste ouvert ; mais c'est qu'il est bien irritant, et les récentes passes d'armes de M. Vincent d'Indy et d'Arthur Honegger en portent preuve. Schœnberg, c'est l'atonal ; et l'atonal, c'est la bête de l'Apocalypse. L'atonal, c'est la révolte contre l'ordre établi ; c'est l'assaut donné à la vieille citadelle harmonique. Voici Schœnberg qui s'installe dans son nouveau royaume et qui l'organise avec tant de savante perversité qu'il sollicita un moment un Ravel et un Stravinski : mais ceux-ci ont résisté, et avec d'autant plus de virulence que le séducteur s'abandonne plus dangereusement à son vertige. Nous le voyons aujourd'hui, assis sur son trône au milieu de l'Europe, entouré de la petite troupe de ses janissaires (dont Alban Berg, l'homme au concerto, est le premier lieutenant), pendant que les chefs d'armée de la tonalité l'encerclent, le surveillent, et élèvent autour de lui des remparts bien garnis : *Œdipe-Roi* de Stravinski, *Concerto* de Falla, *Chansons madécasses* de Ravel et l'œuvre abondant de M. d'Indy.

Le polytonal épouvanta, il y a quelques années, une critique apeurée. Mais elle comprend aujourd'hui — du moins on l'espère — que le polytonal, si dissonant qu'il puisse être, ne fait que renforcer le principe tonal, fondement et sauvegarde de l'ancestral système harmonique : en sorte que les polytonaux, ceux que l'on traitait, il n'y a guère encore, de bolchevistes et de suppôts de la fausse note, doivent être plus justement traités de réactionnaires, ou au moins de conservateurs, au regard des atonaux, seuls véritables incendiaires.

Et c'est pourquoi Stravinski connaît aujourd'hui des triomphes comme ceux qui ont salué, salle Pleyel, ses deux concerts. La majorité des auditeurs, qui n'avait certainement jamais encore entendu le *Sacre du printemps*, pénètre maintenant de plain-pied dans cette musique dont les dissonances ne masquent plus à des oreilles façonnées par quinze années de rudes épreuves auditives, l'esprit profond, qui est toujours le vieil esprit tonal : alors que les mêmes auditeurs, en présence de la *Suite* op. 29 de Schœnberg, se hérissent et souffrent, parce qu'ils se sentent confusément entraînés au bord d'un gouffre inconnu et redoutable.

Non moins irritante, la querelle des compositeurs-critiques rebondit sans jamais s'apaiser. Les compositeurs reprochent aux critiques qui ne sont pas compositeurs de parler de ce qui ne les regarde guère et, pour tout dire, de n'avoir pas de « compétence ». Les critiques répliquent qu'un compositeur ne peut avoir que des partis pris, que ces partis pris sont même nécessaires à la création musicale, mais qu'ils sont incompatibles avec l'objectivité de la critique. Dans la

Revue musicale, M. Charles Kœchlin, compositeur et théoricien, a pris la défense des musiciens. Boris de Schlœzer a répondu en soutenant les critiques, et Jean Marnold, dans le *Mercure de France*, lui a apporté le secours de sa verve pantagruélique. Là-dessus divers musiciens, dont les uns sont aussi critiques — tel M. Raymond Charpentier, — et dont les autres se défendent de l'être — tel M. Pierné, — ont attisé la flamme qui brûle les doigts d'un chacun sans jamais faire mourir personne.

L'agrément de ce débat est qu'il demeure toujours esthétique, et l'esthétique a cette chance d'être assez malléable pour permettre toutes les interprétations et pour intéresser toujours de quelque point de vue qu'on la considère Elle organise mille promenades à travers les idées, et l'on n'a pas souvent, pour s'y complaire, des guides aussi amènes que ceux que nous venons de citer. Tout compte fait, ils posent, dans son ampleur, l'insoluble problème de la critique musicale : insoluble, parce qu'il porte sur une matière où les mots ne seront jamais adéquats aux choses considérées. A tout le moins — et c'est ce qui ressort de la controverse — les efforts seront couronnés de quelque succès, si le critique possède une philosophie, ou, si le mot paraît trop ambitieux, une culture. Un musicien critique, qui n'est que musicien, est aussi assuré de faire faillite (on en a la preuve chaque jour) que ceux que ce même musicien, en son simple langage, appelle des amateurs. Un critique, si « compétent » soit-il, explique beaucoup moins une œuvre qu'il ne s'explique lui-même. Critiquer, c'est se confesser. Que cette critique soit dogmatique, ou impressionniste, ou scientifique, ou technique, il est avantageux pour le lecteur d'avoir affaire à une intelligence nourrie, même si elle se trompe touchant ce que d'autres croient être « la vérité ».

La critique véritable — et non pas seulement la musicale — est construction spirituelle, donc création à propos d'une œuvre de l'esprit. C'est la même intelligence créatrice qui dicta à Hoffmann ses contes fantastiques et ses réflexions sur Beethoven. Cette intelligence, qui coordonne les données de la sensation auditive et clarifie l'émotion qui en peut naître, ne s'exerce à plein que si elle est un jeu qui soit à lui-même sa propre fin. Aussi ne suivrons-nous jamais, pour notre part, les compositeurs ou les esthètes qui veulent se placer sur le terrain de la critique « utile » : la critique musicale qui veut être utile (aux musiciens, aux interprètes, aux auditeurs, à la « cause de l'art ») n'a pas plus d'intérêt esthétique que la littérature qui veut être moralisatrice.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. S. GRUMBACH

Le parti socialiste menacé dans ses retranchements, depuis qu'il est devenu un parti de politiciens combinards, commence à se demander si vraiment il gagnera tant de sièges que cela. Peut-être bien ceux que lui laisseront les compères radicaux, mais les compères radicaux n'aiment point d'en laisser beaucoup. Aussi les socialistes ont-ils décidé de se rattraper sur la qualité. Mais oui, sur la qualité. Ils n'en ont point à revendre, des candidats qui soient vraiment de qualité. D'autant plus qu'ils sont menacés d'en perdre plusieurs. Je ne parle point du bon Renaudel, si utile pour réveiller les somnolences. Mais Vincent Auriol, l'espoir des finances cartellistes, et M. Léon Blum lui-même... Enfin, les socialistes qui ont désigné pour Albi M. Henri Torrès ont choisi M. Grumbach comme candidat à Mulhouse. Je ne dis point que l'élection de M. Grumbach à Mulhouse — si M. Grumbach était battu à Mulhouse — serait de nature à consoler M. Vincent Auriol, si M. Vincent Auriol était battu à Muret, ou M. Léon Blum, si M. Léon Blum était battu à Paris. Mais enfin, ce serait déjà quelque chose. Le parti socialiste ne peut tout de même pas n'être représenté, dans les congrès intellectuels, que par M. Paul-Boncour.

Physiquement, M. Grumbach est un socialiste du type socratique, auquel nous devons déjà M. Barthélemy Mayéras. Du type socratique, encore qu'il soit sans barbe. Il fut une époque où l'on ne pouvait raisonnablement se prétendre socialiste sans barbe : c'était une tradition du vieux socialisme français, évangéliste et agricole, avec des apôtres d'estaminet dont la barbe avait trempé dans tous les bocks. Nous avons changé tout cela. Le socialisme marxiste et scientifique est autrichien.

S. Grumbach n'est point d'ailleurs un théoricien du marxisme ni un financier du Cartel. C'est un socialiste de l'espèce internationale, un de ces augures sarcastiques et pleins de mystère confidentiel qui gravitent autour des congrès et des conférences, officieux et redoutables. Ce sont les fils intellectuels de Jaurès, lequel, avec une naïveté non exempte de rouerie ou une rouerie non exempte de naïveté, faisait grand cas de l'internationale, et des palabres à l'étranger. C'est de l'âge d'or du jaurésisme que date le prestige de tout camarade sachant parler l'anglais ou l'allemand — l'allemand surtout, car la vraie pierre de touche du socialiste c'est la confiance illimitée, inconditionnée à l'Allemagne. Donc, depuis Jaurès, tout socialiste éminent s'en va dans des congrès internationaux, lourd de pensées profondes, porteur des destinées du monde, conscient de sa mystérieuse importance, et il travaille au rapprochement des peuples. Malheureusement, les résultats négatifs et un peu comiques de cette opération sont apparus aux moins clairvoyants. Aussi bien il fallait, pour le prestige du socialisme français, qu'il représentât quelque chose dans les parlotes internationales, et depuis que sa clientèle ouvrière l'a quitté, il ne représente plus grand'chose. Heureusement pour lui, l'évolution des habitudes politiques et l'inconséquence des gouvernements bourgeois sont venues lui sauver la face. Ces conversations fraternelles, ce sont les hommes d'État eux-mêmes qui en ont pris l'initiative. Elles sont devenues officielles et bourgeoises, et les socialistes n'ont pas perdu une aussi belle occasion de s'y dévouer patriotiquement. S. Grumbach fut du nombre. Par ailleurs, les conférences permanentes, les bureaux internationaux offraient un champ d'activité illimitée à ces assoiffés d'officialité, à ces « respectueux nés » comme eût dit Veuillot, si pénétrés de vénération pour les institutions régulières, à condition qu'ils y participent. Certains remplissent leur puérile mission comme un sacerdoce. D'autres croient moins que c'est arrivé : S. Grumbach doit être de ce nombre. Non point parce que son œil pétille de malice (il y a comme cela des narquois qui sont les plus incorrigibles des gobeurs), mais parce qu'il est intelligent et qu'il connaît les questions. Il connaît la question, mais il ne nous fait point part de ses connaissances, ou du moins il ne nous dit que ce qu'il veut bien nous dire. Il sait jouer la règle du jeu. Il sait qu'une action, auprès des naïfs, garde d'autant plus de valeur lorsqu'elle n'est pas un objet de réalisation, mais un objet de discours. La faillite de la social-démocratie au Congrès de Berne? Discours. L'échec des minoritaires allemands et de Kurt Eisner? Discours. La germanophilie violente et la francophobie déchaînée du maximalisme russe? Discours. Ce à quoi excellent les officieux, c'est à masquer ainsi les faillites : il faut avant tout sauvegarder le prestige de leur action. Sans quoi, c'en serait fait de leur influence, de leur chère et

orgueilleuse influence d'officieux et, par surcroît, de ce qui leur reste de clientèle.

Les gens de l'espèce de S. Grumbach, qui est par ailleurs un bon journaliste, clairvoyant, informé, précis, ont eu la chance de rencontrer dans la vie publique Édouard Herriot. Édouard Herriot est ainsi fait qu'il a besoin de faire confiance, et qu'il souffre atrocement qu'on ne lui fasse pas confiance. Il est incapable de se rendre compte qu'on ne lui fait pas confiance, justement, parce que, lui, fait trop facilement confiance sans critique et sans réserve, et qu'il abuse un peu des dépôts dont il est responsable. Il est comme un gardien d'hôtel qui, par générosité, ôterait les verrous des portes et laisserait les clefs sur la serrure, et qui, stupéfait d'être cambriolé, s'indignerait de la fureur des clients et accuserait l'injustice du ciel en versant de grosses larmes et en tapant sur son cœur. Herriot, qui faisait confiance à la mystique du Cartel, qui faisait confiance aux Anglais et leur rendait leur parole, qui faisait confiance à Mac Donald et lui disait : « Je vous parle comme à un Français », éprouva le besoin de faire confiance à S. Grumbach et lui demanda de venir à Londres avec la délégation française. Évidemment, les socialistes français comptaient beaucoup sur le bon Ramsay Mac Donald et se réjouissaient congrûment de le voir chef du gouvernement. Ils furent déçus. Le fâcheux est que, de leur déception, c'est nous qui payons les frais. Et le fâcheux de toutes les missions officieuses, c'est que l'impunité leur est assurée, même au cas de faute lourde. C'est ce qui fait d'ailleurs que les socialistes aiment tant à être des officieux : on sait qu'ils n'aiment point les responsabilités, autrement, du moins, qu'en paroles. Avoir fait partie de la délégation de Londres, c'est une chose dont il vaut peut-être mieux ne pas se vanter et je ne connais pas, en effet, beaucoup de gens qui s'en vantent. Herriot ayant fait confiance à S. Grumbach, Briand ne pouvait faire moins. Mais Briand savait ce qu'il faisait : il connaît mieux les hommes. Sa perversité n'est pas sans clairvoyance : et c'est ce qui fait d'ailleurs qu'elle est de la perversité. Il échangea avec S. Grumbach sur la mystique de Locarno d'émouvantes idées et des instructions précises. Certains considèrent comme précieuse cette collaboration. Je voudrais que des admirateurs de l'œuvre de Grumbach — je veux dire de son agitation, de ses missions, de ses conversations, de ses voyages, de ses palabres, me racontent à quoi il a abouti, en quoi l'amitié de ce Français pour Vandervelde et Mac Donald, par exemple, a modifié en quoi que ce soit l'animosité systématique, insidieuse, infatigable, de Vandervelde ou de Mac Donald pour la France, — en quoi son amitié pour Briand a convaincu Briand et modifié sa politique, en quoi sa clairvoyance envers les partis majoritaires du socialisme international a changé quelque chose, non seule-

ment à cette action du socialisme international, mais à ses propres sentiments envers le socialisme international? On peut goûter S. Grumbach, et s'instruire auprès de lui, quand il le veut bien, ou se documenter. Mais quant à tenir son action pour autre chose que vaine ou dangereuse, il faut être aveugle ou de parti pris pour y consentir.

★★★

Le Théâtre : *L'ère des reprises. — M. Pirandello rue de la Croix-Nivert.*

Les spécialistes ont enregistré un nouveau signe défavorable : jamais les reprises n'ont été si nombreuses que cette année. Moins que jamais les directeurs de théâtre n'osent risquer. Sans doute aussi ont-ils moins que jamais le choix entre des œuvres nouvelles. Le temps n'est plus où l'on apportait bravement son manuscrit. Les auteurs ont fini par comprendre à quel point cet archaïsme était inutile. Un directeur peut encore à la rigueur commander une pièce nouvelle à ses fournisseurs attitrés. Mais c'est le terme de l'audace.

C'est pourquoi l'on voit reparaître sur les affiches des ouvrages dont le succès passé garantit qu'ils ont ce qu'il faut pour plaire. Comme le public des théâtres a été presque totalement renouvelé par les révolutions dans les fortunes qui sont nées de la guerre et de l'inflation, le spectateur nouveau ne connaît pas les succès d'autrefois. On les lui sert et il est content. Le théâtre Antoine reprend *Amants*, de M. Donnay, qui est une très belle pièce. Le théâtre Michel reprend *le Baptême*, de MM. Nozière et Savoir, qui est une pièce très curieuse.

On y voit une famille juive bouleversée par la conversion d'une fille ardente, qui entraîne les Bloch à se faire baptiser en masse comme les Francs après Tolbiac. Mais non pas pour les mêmes raisons. Au reste, chaque membre de la famille Bloch a ses raisons, ce qui permet aux deux auteurs de passer en revue les types variés de l'israélite, qu'ils ont des raisons de bien connaître, puisqu'ils sont juifs l'un et l'autre. On sait que ce sont les juifs qui colportent sur eux-mêmes les meilleures plaisanteries : M. Nozière et M. Savoir n'ont pas manqué à la règle, et ils ont fait rire aux dépens des leurs, tout en leur conservant une tendresse et une prédilection qui sont d'ailleurs bien naturelles. Au total, une pièce animée, une caricature plaisante et un spectacle aussi instructif que divertissant.

* * *

Au Gymnase, M. Bernstein est plus sérieux. Il remonte la pièce la plus importante de la partie de sa carrière qui a précédé la guerre,

le Secret. Pour la première fois il y abandonne le drame d'intrigue pour donner le pas à l'étude d'un caractère ; ou plus exactement d'un cas assez exceptionnel, celui de Gabrielle Jeannetot, de qui la nature est double, et qui à certains moments se plaît à faire le mal avec raffinement, par perversité, par jalousie égoïste, parce qu'elle ne peut voir à côté d'elle les gens heureux.

Toute la pièce est distribuée de manière à révéler peu à peu cette âme cachée. Il en résulte une composition singulière et saccadée, où l'intérêt se déplace, où le mouvement change, l'action et les personnages n'étant que des prétextes et, s'il faut reprendre le terme, que des révélateurs, au sens de ce mot dans les expériences de chimie.

On a justement fait remarquer l'importance tout à fait exceptionnelle de cette pièce à la date où elle a paru. D'abord, les ouvrages futurs de l'auteur y paraissent tous dans le filigrane ; cette distribution d'une intrigue autour d'un caractère plein de sinuosités et de retours préludait aux analyses de *la Galerie des glaces* et du *Venin;* cette façon d'élever au symbole un désordre intérieur et un cas individuel préparait à la fois l'art lourd de poésie de *Judith* et l'art dépouillé de *Félix*. Enfin et surtout, ce n'était pas seulement son destin que M. Bernstein annonçait : on a pu dire que tout le théâtre d'analyse répète aujourd'hui les lignes essentielles du *Secret* en les embrouillant : l'école dite de la psychanalyse étudie des cas de dédoublement de l'être, elle n'a du goût que pour les parties obscures de l'âme, pour les mouvements de l'inconscient, et l'on a vu récemment M. Lenormand pousser à l'extrême, dans *Mixture*, ce que M. Bernstein suggère dans *le Secret*, le mélange du bien et du mal non pas seulement dans la nature humaine, ce qui serait banal, mais dans toute action humaine quelle qu'elle soit, ce qui, d'ailleurs, n'est pas nouveau non plus.

L'intérêt est donc de voir ici en très vive lumière la direction essentielle que suit l'art dramatique contemporain en ses parties hautes : il se voue, comme toujours, à l'étude de l'âme ; seulement, l'art d'autrefois évoluait dans les parties claires, celui d'aujourd'hui dans les ténébreuses. Est-ce conquête, est-ce faiblesse?

*
* *

M. Pirandello, lui aussi, étudie avec dilection ce qu'on appelle dans la langue de la philosophie moderne les dissociations de la personnalité. Avec cette différence que, là où des esprits moins agiles que le sien s'embarrassent dans le grand ton tragique, le subtil Sicilien combat à l'ordinaire l'obscurité et exorcise les démons par l'ironie. Ses meilleures pièces, celles qui lui ont valu à Paris une gloire méritée, sont toutes illuminées ainsi par un esprit qui joue. Grand signe de sagesse et de raison latines : quand on s'aventure

dans ces obscurs labyrinthes, il est bon de montrer qu'on n'a pas peur et qu'on n'est pas dupe, puisqu'on sourit.

Aussi bien, quand M. Pirandello prend les choses au sérieux, non seulement il n'est plus drôle, ce qui paraîtrait vraisemblable à M. de Lapalisse, mais il n'est même plus très bon.

Comme avant, mieux qu'avant, est l'histoire d'une femme qui abandonne son mari et sa fille, qui vit librement, devient la maîtresse d'un jeune magistrat follement romantique, puis un jour, dégoûtée d'elle-même, tente de se tuer. C'est son ancien mari, qui est chirurgien, qui la soigne et qui la sauve ; après quoi il lui pardonne et la ramène chez lui.

Elle a été absente treize ans. Sa fille est grande à présent, et on lui a dit que sa mère est morte. Pour sauver les apparences, le médecin dit qu'il s'est remarié. Pour le coup, et puisque la mode est aux super-superlatifs, on peut dire qu'on nage dans l'hyperpirandellisme ; mais n'est-ce pas le thème de quelque vaudeville, *Feu Toupinel* ou *Feu la mère de Madame?* M. Pirandello l'a par malheur traité avec un sérieux regrettable. La jeune fille a été élevée dans le culte de sa mère ; elle vénère une image et, en cette nouvelle venue, son instinct a tôt fait de soupçonner les prestiges particuliers à la femme impure. Si bien que plus cette vraie mère tente de se faire aimer par sa fille, plus elle réussit à s'en faire exécrer, au point que la malheureuse, désespérée, en est réduite à s'enfuir une seconde fois, et à retourner vivre avec le magistrat romantique, emportant un second enfant qu'elle vient d'avoir.

Pourquoi faut-il que cette pièce fasse penser à *Œdipe-Roi* écrit par un humoriste qui se force à penser? Elle n'est évidemment pas au nombre des chefs-d'œuvre de l'auteur, et elle rappelle qu'avant *Six personnages en quête d'auteur*, on nous montra des pièces de M. Pirandello qui n'étaient pas fameuses. On se reprochait parfois de n'avoir pas su découvrir son talent quand l'Atelier avait monté *la Volupté de l'honneur*. *Comme avant, mieux qu'avant* vient mettre un baume sur ces doutes et sur ces remords.

Est-ce parce que cette pièce n'est pas très bonne que les théâtres qui ont puisé dans l'œuvre de M. Pirandello l'avaient jusqu'ici négligée? On a pu écrire que le *pirandellisme* avait été une mode déjà passée, et qu'il n'y a plus maintenant qu'un théâtre excentrique comme celui de la Croix-Nivert qui ouvre ses portes à cette souveraineté intellectuelle déjà victime de la mobile opinion. N'allons pas plus vite dans ce sens que dans l'autre. M. Pirandello a bien le droit d'écrire une pièce inférieure, ou même une mauvaise pièce. Corneille a bien écrit *Pertharite*. On a donné du génie à cet ingénieux auteur quand il a paru, aujourd'hui on le déclare passé de mode : ces excès dans l'un et l'autre sens ne sont pas sages. M. Pirandello n'est pas infaillible, mais qui l'est? Il a paru neuf et fort quand on l'a découvert ; c'était vrai, ses bons ouvrages sont très bons et il reste un des

auteurs les plus curieux, les plus originaux de notre temps. La critique ne doit ni s'emballer si vite, ni se déjuger si tôt. Sa règle devrait être le précepte de Descartes : « Suspends ton jugement. »

Mais la morale de l'affaire est qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux ces histoires de dédoublement de la personnalité.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La 49e session du Conseil de la S. D. N. — *La 49e session du Conseil de la S. D. N. s'ouvre, à Genève, le 5 mars. Elle est close le 10.*

L'affaire des mitrailleuses hongroises est étudiée, en séance publique, les 6 et 7 mars. M. Briand pose plusieurs questions, avec le désir évident de l'embarrasser, au général Tanczós, représentant de la Hongrie, qui avait prié le Conseil de ne pas mettre à une trop rude épreuve les susceptibilités de son pays. M. Austen Chamberlain et M. Scialoja se montrent moins désireux de pousser les choses à fond. L'affaire est renvoyée à une commission de trois neutres.

M. Briand, qui a pris sévèrement parti contre la Hongrie dans l'affaire des mitrailleuses, prend parti contre la Roumanie dans l'affaire des optants hongrois de Transylvanie, évoquée aux séances des 8 et 9 mars. Il supplie la Roumanie d'accepter une sorte de compromis dont elle ne veut à aucun prix. Le Conseil adopte une résolution qui recommande aux parties en présence l'adjonction de deux neutres au tribunal arbitral mixte roumano-hongrois.

A l'ouverture de la session, le Conseil de la S. D. N. a dû subir et accepter un affront : le dictateur lithuanien Waldemaras, prié par télégramme de se faire représenter à Genève, répond qu'il n'en a pas le temps.

France. — *La Chambre vote le projet de loi adopté par le Sénat en* 1927 *sur la révision du Code de justice militaire* (1er *mars*).

— *Signature d'un accord franco-espagnol relatif à Tanger* (3 *mars*).

— *La Chambre ratifie la convention du* 3 *février entre l'État et la Banque de France, qui a pour but de mettre fin au régime actuel en ce qui concerne les bons du Trésor escomptés pour avances à l'ancien gouvernement russe* (6 *mars*).

— *Mort de l'abbé Lemire, député du Nord* (7 *mars*).

— *Le Sénat vote la loi sur le recrutement de l'armée* (9 *mars*).

— *La Banque de France réclame à la Cour fédérale de New-York la propriété de* 5 *millions de dollars en or envoyés aux États-Unis par les Soviets pour ouvertures de crédits* (10 *mars*).

— *Signature d'un accord commercial franco-suisse* (11 *mars*).

— *Vote par la Chambre de la loi sur les assurances sociales* (14 *mars*).

Italie. — *A la Chambre italienne, M. Mussolini prononce un discours énergique en réponse à ceux qui furent prononcés au Conseil national autrichien. Il faut, dit-il, que l'agitation pangermaniste au Tyrol cesse. Sinon, des mesures seront prises* (3 *mars*).

— *Quelques manifestations anti-italiennes se produisent à Vienne* (5 *mars*).

Pologne. — *Élections à la Diète. Elles constituent un succès pour les partisans du maréchal Pilsudski* (4 *mars*).

Les difficultés de l'Angleterre en Orient. — *Le cabinet égyptien remet sa démission après avoir rejeté les propositions de traité avec la Grande-Bretagne qui assuraient à l'Égypte un nouveau pas vers l'indépendance totale, mais maintenaient le contrôle anglais sur le canal de Suez* (4 *mars*). *Des manifestations antibritanniques ont lieu au Caire. Les partisans d'un compromis, comme Sarwat-pacha, se récusent et l'Angleterre se voit acculer à des mesures de répression.*

En Arabie, le sultan des Wahabites, Ibn-Séoud, débordé par ses fanatiques, doit les laisser donner la main aux nationalistes de l'Irak et de la Transjordanie, insurgés contre leurs princes qu'ils traitent de simples agents britanniques (6 *mars*).

Dans l'Inde, l'Assemblée législative, pour boycotter la Commission royale, refuse les crédits destinés à couvrir les dépenses de celle-ci (13 *mars*). *Elle refuse également les crédits de l'armée* (14 *mars*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36318.